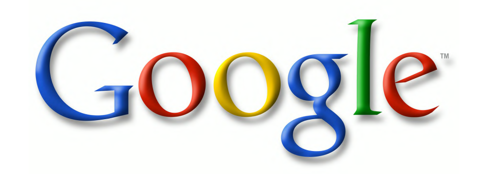








# MEMOIRES
## DU COMTE
# DE FORBIN.

# MEMOIRES
## DU COMTE
# DE FORBIN,
## CHEF D'ESCADRE,
### CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE
## DE SAINT LOUIS.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez François Girardi,
Imprimeur & Libraire.

MDCCXXX.



# MEMOIRES DU COMTE DE FORBIN, CHEF D'ESCADRE,

## *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis.*

TANDIS que je commençois à me refaire de tant de fatigues, je reçûs de la Cour, une Lettre d'autant plus désagréable que j'avois moins de sujet de l'attendre. Ce n'étoit que reproches, ausquels je fus fort sensible, parceque je sçavois bien que je ne les méritois pas. Le Ministre se plaignoit, de ce que le Consul de Genes ayant voulu acheter quatre Turcs d'Alger, je l'en avois empêché. Il ajoûtoit d'une maniere fort aigre, que ce n'étoit point 1698.

1698. à moi de me mêler de ce trafic ; que c'étoit là l'affaire de l'Intendant des Galéres, & non la mienne, & qu'il trouvoit fort mauvais la liberté que je m'étois donnée en cette occasion.

Il se plaignit encore de ce qu'ayant eû ordre d'aller à Alger prendre Mr. du SCEAU Envoyé du Roy, je n'avois point obéï, & j'étois venu au contraire désarmer mon Vaisseau, comme s'il n'avoit été question de rien ; que la diligence avec laquelle j'avois désarmé donnoit assez à entendre, que j'avois été bien aise de m'épargner cette course. Que Sa Majesté étoit si offensée de la conduite que j'avois tenuë à ce sujet, que voulant punir mon peu d'exactitude à exécuter les Ordres que j'avois reçû, elle m'ordonnoit d'Armer incessamment le même Vaisseau, avec le même Équipage ; ajoûtant que si j'aportois tant soit peu de retardement, où si je faisois naître la moindre difficulté à remonter le Trident, il en donnoit le Commandement à Mr. le Baron des ADRETS.

Toutes ces plaintes n'avoient pas le moindre fondement. Je répondis au Ministre, que je trouvois le Consul de

Genes

Genes bien hardi, d'avoir osé avancer 1698.
une telle imposture ; que non-seulement je ne l'avois pas traversé dans ses marchez ; mais que j'avois toûjours ignoré qu'il eût eû la pensée d'acheter des Turcs ; qu'en un mot je n'avois jamais eû ni de près ni de loin aucun commerce, ni aucune rélation avec lui.

Et pour ne laisser à la Cour aucune difficulté sur ce point, après avoir raconté dans ma Lettre la maniere dont je m'étois comporté devant Genes, lorsque j'y avois passé par ordre de Mr. d'Êtrées, j'envoyai en original la Lettre que j'avois reçû du Consul, par où il étoit aisé de voir dequoi il avoit été question entre nous. Je finissois cet article en supliant le Ministre de punir l'imposteur qui avoit osé lui écrire tant de faussetez.

Quant au second chef, je vis bien que les tracasseries de Bidau pouvoient avoir donné lieu, au moins en partie, aux conjectures du Ministre : Cependant rien au monde n'étoit plus faux que sa pensée : Car quoique j'eusse défendu mes droits au sujet du *Serieux* que j'avois ordre de monter, il m'é-

1698. toit aſſez indifferent, dans le fond, quelque Vaiſſeau qu'on me donnât.

Sur cet article, je répondis, qu'à l'égard de l'ordre auquel il me reprochoit de n'avoir pas obéï, j'oſois l'aſſurer que je n'en avois jamais eû de connoiſſance; & pour me mieux juſtifier, je lui mandai les extraits de tous les Ordres que j'avois reçûs de la Cour & de Mr. d'Etrées, dans leſquels il n'étoit fait mention en aucune ſorte, d'aller à Alger.

Enfin ſur ma diligence à déſarmer, je lui écrivis, que je n'en avois uſé ainſi, que pour épargner de la dépenſe au Roy, & que tous les déſarmemens que j'avois fait dans ma vie, n'avoient jamais duré plus de trois jours, comme Monſieur de VVUVRAY Intendant, & le VASSEUR Ordonnateur pourroient le lui témoigner.

Quoique ma Lettre ne produiſit pas tout l'effet que j'en attendois, elle me diſculpa en partie des accuſations qui avoient été formées contre moi; j'en reçûs une réponſe du Miniſtre, par laquelle il me diſoit, qu'ayant découvert mon innocence au ſujet du Conſul de Genes, il lui avoit fait une forte reprimande

& il lui avoit reproché vivement son imposture. 1698.

Mais après avoir loué mon zéle pour le service du Roy, & ma diligence dans les désarmemens; il ajoûtoit qu'il me trouvoit trop hardi d'oser nier l'Ordre que j'avois reçû d'aller à Alger pour y prendre Mr. du Sceau qui m'y attendoit depuis long-tems. Et pour me mettre hors de replique sur ce point, il joignit à la Lettre qu'il m'envoyoit un extrait de l'Ordre qui avoit été expedié dans le Bureau de la Marine.

Faché de ce que le Ministre paroissoit encore douter de ma sincerité, je lui recrivis qu'il n'étoit sorte de punition dont je ne fûs digne, si après avoir reçû l'Ordre dont il s'agissoit, & après avoir refusé de l'executer, j'avois encore l'effronterie d'assurer que je ne l'avois point reçû: Mais que je le priois de remarquer, que cet Ordre avoit été expedié pendant le Siege de Barcelonne; que ce Siege ayant tiré en longueur, & que celui, à qui les expeditions de la Cour étoient adressées, ayant besoin de tout son monde; il pouvoit fort bien être arrivé que par oubli ou autrement, il ne m'eut parlé

1698. de rien; que quant à moi, je le priois d'être persuadé que je n'avois jamais eû la moindre connoissance de ses intentions sur ce sujet.

En réponse de ma Lettre, je reçûs du Ministre la Lettre suivante.

« J'ai ôté de mon esprit, MONSIEUR, » toutes les inéxécutions dont je vous » avois crû coupable. Le Roy est fort » content de vos services; partez pour » Alger, allez prendre le Sr. du Sceau, » qui vous y attend. Vous ferez, de » la part du Roy, au nouveau Roy » d'Alger un compliment sur son élec- » tion, tel que Mr. du Sceau vous le » dictera. »

Peu après avoir reçû cette Lettre je fis voile pour Alger, où je fus reçû en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Je complimentai le Roy. Ce Prince qui sans talens, de simple Maréchal ferrant qu'il étoit, avoit été élevé par le pur caprice d'une Populace grossiere & ignorante, à la dignité de Souverain, étoit lui-même le plus grossier de tous les Hommes. Toute la réponse qu'il me fit se réduisit à ce peu de mots. *Soyez*

*le*

*le bien venu, & le trés-bien venu.* 1698.

De l'Audiance du Roy je fus conduis au Divan, où je trouvai L'AGA *des Janissaires*, & les autres BACHAS assemblez; ce Ministre plus puissant que le Roy qu'il détrône, & à qui il fait couper la tête quand il lui plaît, répondit fort bien en langue Turque au compliment que je lui avois fait. C'étoit un renegat François. Pendant la conversation, où nous parlâmes toûjours bon François; on me présenta du Caffé, on en servit à l'Aga & au reste de l'Assemblée, en un mot j'y reçûs toutes les civilitez possibles du Ministre, qui me parut autant délié, que le Roy m'avoit paru stupide & grossier. Au sortir du Divan j'allai diner chez Mr. du Sceau où je reçûs les presens du Roy d'Alger qui consistoient en douze Poules, & deux Agneaux. Aprés le repas, je me rembarquai, & deux jours aprés Mr. du Sceau s'étant rendu à Bord, nous fimes route pour Toulon, d'où aprés avoir désarmé, je me retirai chez moi, pour y joüir de la Paix, comme tout le reste du Royaume.

Aprés un séjour de quelque mois, le défaut d'employ me laissa le maître

1699. de mes actions, je pris la Poste pour Paris, où je souhaitois d'aller faire ma Cour. En arrivant à Versailles, comme j'étois extrêmement fatigué, je voulus boire de l'eau tiéde pour me désalterer. Le Chevalier de la RONGERE qui étoit avec moi en but aussi par compagnie, je ne sçai si cette eau étoit gâtée; il faloit bien que la chose fût ainsi, puisque trois heures après, nous fûmes pris le Chevalier & moi, d'une fiévre très-violente accompagnée de simptômes fort fâcheux.

Le Cardinal de Janson me voyant dans cet état, fit atteler son Carrosse, & me conduisit lui-même à Paris. Le premier ordre qu'il donna en arrivant fut d'apeller son Medecin, qui selon la coûtume, & le stile ordinaire de la Faculté débuta par m'ordonner la saignée. Je n'étois pas autrement disposé à lui obéïr. Le Cardinal s'aprocha de mon Lit, & voulut me faire entendre raison; mais je supliai cette Eminence de me laisser en liberté, l'assurant que sans avoir recours à ce remede, auquel je n'avois nulle confiance, je serois guéri dès le lendemain.

Le Cardinal qui me trouva infléxible

ble ſur cet article ſortit, & emmena le Médecin, qui dit en ſe retirant, que les gens de mer étoient un peu extraordinaires, & qu'ils avoient des volontez; mais qu'on ſeroit bien-tôt obligé d'envoyer chez lui une ſeconde fois; que bien loin de guerir je tomberois en frénesie, ma fiévre étant trop violente, pour n'entrainer pas quelque choſe de plus fâcheux. 1699.

Quand je fus ſeul dans ma Chambre, j'envoyai chercher de l'eau de la Seine au-deſſus; & au deſſous de Paris. Celle du deſſus de Paris, devoit me ſervir pour boire, & celle du deſſous pour prendre des lavemens. J'avalai quantité de cette eau qu'on avoit eu ſoin de faire tiédir, & je me fis donner lavement ſur lavement; ſi-bien qu'en moins de dix heures la fiévre ceſſa entierement.

Le lendemain je fus chez le Cardinal, où je trouvai le Médecin qui m'avoit viſité la veille; ſurpris de me trouver debout, & ſans fiévre, il me demanda quel remede j'avois fait pour guerir ſi-tôt. *Il ne m'a falu que de l'Eau*, lui répondis-je; je lui expliquai enſuite la maniere dont je m'en étois ſervi; il avoua ingenument que ce re-

1699. mede devoit être bon; puiſque les ſuites en étoient ſi heureuſes. Et enſuite badinant en Homme d'eſprit, il me pria de ne donner ma recette à perſonne, pour ne réduire pas la Faculté à mourir de faim.

Le Chevalier de la Rongére à qui l'eau avoit donné la fiévre, tout comme à moi, voulut prendre une route différente de la mienne, & ſe mit bonnement entre les mains des Médecins, qui après avoir bien raiſonné ſur ſon mal le ſaignérent, le purgérent, & le tuérent.

Quelque tems après cette maladie, le Roy fit dans la Marine, une promotion de Chevaliers de Saint Loüis. Je fus du nombre de ceux qui eurent part aux graces. Sa Majeſté voulut me diſtinguer honorablement, & me tirer de la foule en me recevant tout ſeul, dans

1700. ſa Chambre, avec les cérémonies accoûtumées.

*Innocent XII.*

Sur ces entrefaites le Pape vint à mourir, & les Cardinaux ſe preparérent pour aller à *Rome*. Le Cardinal de Janſon avoit le ſecret de la Cour. Le Roy qui vouloit donner à cette Eminence tous les agrémens poſſibles avoit ordonné

ordonné au Miniſtre de la Marine de 1700.
ne donner le commandement des Galeres qui devoient porter les Cardinaux, q'aux parens du Cardinal de Janſon. Le Miniſtre m'envoya appeller, pour avoir leur nom, & m'ordonna de me rendre inceſſamment à Toulon, pour Armer deux Bâtimens de charge qui devoient tranſporter à *Civita vechia* les Équipages de leurs Eminences.

Je ne pus partir de Paris que quelques jours après le départ des Cardinaux de Janſon & de COÜALIN. En arrivant à Lyon, j'y trouvai bon nombre d'Abbez de la Cour, entre autres l'Abbé de LAMOIGNON, Fils du Préſident, & l'Abbé MANSARD. Tous ces Meſſieurs alloient à Rome à la ſuite des Cardinaux, & devoient s'embarquer ſur les Galeres.

Nous partîmes de Lyon tous enſemble, ſur deux Batteaux, l'un deſquels étoit deſtiné pour les Domeſtiques & pour les Hardes, l'autre étoit pour les Maîtres. Pour moi je voulus embarquer ma Male avec moi, & je ne voulus pas non plus que mon Valet me quittât. En entrant dans la Barque je me chargeai de faire la fonction de

1700. Pilote. Quand nous fûmes à *Avignon* deux Gardes de la Douane vinrent visiter les Hardes. Nos Messieurs choquez du compliment & le prenant sur un ton d'autorité qui ne convenoit pas, maltraiterent les Gardes en paroles, & les menacerent de les faire jetter dans l'eau ; ceux-ci sans s'embarrasser de tous ces discours, commanderent au Patron de passer de l'autre côté de la Riviere, où étoit le Bureau, & où le tout pouvoit être visité à loisir.

Comme je vis que le meilleur parti étoit de faire honnêteté à ces Messieurs, je leur présentai mes Clefs, les priant de m'éxpedier le plûtôt qu'il se pourroit, & de me permettre de continuer ma route. Cette civilité leur fit plaisir, & sans vouloir regarder rien de ce qui m'apartenoit, ils me dirent qu'ils n'en demandoient pas davantage, & que j'étois le maître de faire emporter mes Males quand je le jugerois à propos.

Sur cela je mis pied à terre, où ayant trouvé une Voiture prête, je continuai ma route pour Marseille, non sans m'être quelque peu moqué auparavant de mes compagnons de voyage, à qui leur fierté hors de propos avoit si mal réüssi :

éüssi : Car étant à Marseille, j'apris 1700.
qu'ils avoient eû beaucoup de peine à
ravoir leurs Hardes, & qu'elles auroient
été plus d'un mois dans le Bureau, sans
les mouvemens que le Marquis de
VELLERON, neveu du Cardinal de
Janson, se donna pour les faire relâcher.

Le jour que j'arrivai à Marseille, Monsieur ARNOUX, Intendant des Galeres donnoit un magnifique repas aux Cardinaux de Janson, & de Coualin, ma Sœur & quelques autres Dames y étoient invitées. Un Religieux Espagnol, nommé à l'Archevêché de *Cagliari*, fort connu du Cardinal de Janson, qu'il avoit vû autrefois à Rome, & à qui il étoit allé rendre visite dès le matin, devoit être aussi de ce repas. Le Cardinal qui l'y avoit invité, avoit prié ma Sœur de se mettre à côté de ce Prélat & d'en prendre soin. Elle y travailla si bien, que l'ayant placé entr'elle & une autre Dame, à force de lui porter des santez, & de lui dire des goguettes, ce bon Archevêque peu accoûtumé aux manieres & au Vin de France, s'enyvra.

Le Cardinal qui s'aperçût de l'état où

1700. où elles avoient mis ce bon Homme, ſuoit à groſſes goutes, lorſque j'entrai heureuſement dans la Salle pour le tirer d'embarras. « Mon cher Couſin, „ me dit-il, tout bas, ces coquines „ de Femmes ſont cauſe de ce que vous „ voyez ; Mais je vous en prie, ayez ſoin de ce pauvre Archevêque, & ne „ l'abandonnez point „

Le repas étoit fort avancé, l'Archevêque ſe retira de Table, je le conduiſis hors de la Salle, où l'ayant fait mettre dans une Chaiſe à Porteur, je ne le quittai point que je ne l'eûs ramené dans ſon Auberge. Ce pauvre Homme, qui étoit encore en état de connoître les petits ſervices que je lui rendois, m'en témoigna toute la reconnoiſſance poſſible.

Le lendemain, en prenant congé de lui ; « MONSEIGNEUR, lui dis-je, „ je ſuis Homme de mer, à qui les „ voyages coutent peu ; vous pouvez „ compter que j'aurai un jour l'hon„ neur de vous aller faire la réverence „ dans vôtre Palais. „ Il me proteſta que je ne ſçaurois lui faire plus de plaiſir, & que ſi ce bonheur lui arrivoit, j'aurois lieu d'être content des

amitiez que je recevrois de lui. Après 1700.
avoir pris congé des Cardinaux, je me rendis à Toulon, ou je fis Armer les deux Bâtimens destinez à porter les Equipages. Ils mirent peu de jours après à la Voile, & firent route selon leur destination.

A peu près dans ce tems là, le Roy fit Armer à Toulon trois Vaisseaux, pour aller à *Cadix*, joindre le Marquis de RELINGUE, qui avoit Armé à Brest six Navires, cette Escadre composée de neuf Vaisseaux de Guerre, avoit Ordre de soûtenir le Commerce contre les Corsaires Algeriens. Je fus nommé pour monter le *Temeraire*. Le Marquis de VILARS, Frere du Maréchal de VILARS, commandoit l'Escadre. Nous fimes route pour Cadix.

En chemin faisant je chassai par le travers de Malaga, cinq Corsaires Algeriens que je fis venir à l'obéïssance recevoir les ordres. On leur demanda de quel droit ils portoient le Pavillon blanc, attendu que par les Traitez, il leur est specialement défendu de s'en servir; ils s'excusérent, en disant que leur Pavillon blanc, étoit le Pavillon de Portugal & non celui de France. Sur cette

1700. cette éxcuse qui n'étoit qu'un pur mensonge; mais dont on voulut bien se payer, il leur fut permis de se retirer.

Ils étoient environ à une lieuë de nous, lorsqu'un de leurs Esclaves qui étoit Chrêtien se jetta en mer, & se mit à nager vers mon Bord. La mer étoit fort calme. Il nagea quelque tems, sans qu'on songeat à lui; mais le Corsaire qui l'aperçût peu après, mit sa Chaloupe en mer pour le venir prendre. Tout cela ne fut pourtant pas sitôt fait. Comme l'Esclave comprit qu'on avoit pris garde à sa fuite, il se mit à crier de toute sa force, en me demandant du secours. Je lui envoyai mon Canot qui arrivant avant la Chaloupe, prit l'Esclave, & le conduisit à Bord.

La Chaloupe vint aussi-tôt le reclamer. J'eus beau lui dire mille bonnes raisons, pour lui faire comprendre que je ne devois pas rendre cet Homme, il ne me fut jamais possible de les lui faire goûter, elle persistoit toûjours à redemander son Esclave. Lassé de tant d'importunitez, je lui fis crier de se retirer, sans quoi j'allois lui faire tirer dessus. Cette menace l'effraya, & sans se le faire dire davantage, elle regagna son Bord.

A peine fut elle arrivée, que le Corsaire alluma un feu à fleur d'eau, je demandai à l'Esclave ce que ce pouvoit être, il m'assura que c'étoit le Signal dont ils étoient convenus entre eux, & qu'ils avoient coûtume de faire, quand ils avoient quelque chose d'importance à se communiquer. Cet avis me fit tenir sur mes gardes. Une partie de l'Equipage passa la nuit sous les Armes; mais personne ne parut. Peu après nous arrivâmes à Cadix, où nous joignimes Monsieur de Relingue qui m'ordonna d'aller du côté de Gibraltar & de Malaga, croiser sur les Corsaires *Salins*, Mahometans du Royaume de *Maroc*. 1700.

Mes instructions portoient de ne prendre que sur eux, & il m'étoit particulierement ordonné de faire toutes les civilitez imaginables aux Espagnols. Ma mission ne produisit autre fruit que d'empêcher les Ennemis de paroître; je n'aperçûs pas un seul de leurs Bâtimens pendant tout le tems que je fus sur ma croisiere.

Tout ce qui me restoit à faire pour remplir mes instructions, c'étoit de faire civilité aux Espagnols, je n'y manquai

1700. quai pas, je donnai à manger tous les jours dans mon Bord, à tous ceux qui me paroiſſoient être de quelque diſtinction. Il ne m'en coutoit pas beaucoup, quoique je les traitas avec ſplendeur en gras & en maigre. Mes Chaſſeurs me tuoient du Gibier, plus que je n'en pouvois conſumer, & pour le Poiſſon, il y eſt ſi abondant qu'on l'a preſque pour rien.

Tandis que j'étois ſur les Côtes de Malaga, le Gouverneur d'un Fort nommé *Mataſſar* que les Eſpagnols ont en *Afrique*, me fit prier de le recevoir dans mon Bord, & de le paſſer dans ſon Gouvernement, lui & ſa Famille, je lui accordai fort volontiers ce qu'il démandoit. C'étoit un Homme avancé en âge, il s'embarqua avec ſa Femme, & huit autres Femmes, ou de ſa ſuite, ou Femmes de quelques Officiers Subalternes, qui alloient joindre leurs maris. Je leur fis, ſelon les ordres que j'en avois, toutes les civilitez poſſibles, & en particulier à la Femme du Gouverneur, à qui je cedai ma Chambre.

Cette bonne Dame me ſçût ſi bon gré de ma politeſſe, qu'en reconnoiſſance, elle me fit offrir plus qu'elle ne

me devoit : Mais outre qu'elle étoit 1686.
laide, & fort maigre, lui sçachant à la
jambe certaine incommodité assez commune à ceux de sa Nation, je la remerciai, en colorant mon refus, sous le prétexte specieux de ne vouloir pas violer l'hospitalité, ni faire tort à mon hôte qui paroissoit honnête Homme.

Il étoit tel en effet. Avant que d'aller à Terre, il voulut faire des gratifications considerables à mes Domestiques, ce que je ne voulus jamais permettre. La generosité de ce refus qui n'est pas fort en usage en Espagne le charma. Il me fit mille remerciemens, accompagnez de grandes démonstrations d'amitié, qui me parurent assez sinceres. Je suis persuadé qu'il m'auroit sçû encore bien plus de gré, s'il avoit été informé de la maniere dont je m'étois comporté avec sa Femme.

En revenant sur ma croisiere, j'eus ordre de retourner à Cadix, pour y joindre Mr. de Relingue qui vouloit fortifier son Escadre, & se mettre en état de se défendre, s'il en étoit besoin, contre l'Amiral d'Espagne qui devoit arriver de *Biscaye*.

Il y avoit à craindre que ce Vaisseau qui

1700. qui ne saluë jamais personne en entrant dans ses Ports ne voulut exiger de nous le salut comme il a coûtume de l'exiger des autres Nations. Monsieur de Relingue qui étoit résolu de ne se relâcher en rien sur cet article, & de ne point saluer si l'on ne lui promettoit auparavant de lui rendre le salut, fut bien aise de m'avoir auprès de lui, suposé qu'il falut combattre ; mais il n'en fut pas question, l'Amiral entra dans le *Pontal*, & il fut salué à l'ordinaire de toutes les autres Nations, pour nous nous ne saluames pas, & l'on ne fit aucune difficulté sur ce point.

Les choses s'étant passées ainsi à l'amiable, je revins sur ma croisiere. Ce ne fut pas pour long-tems. La saison étoit déja fort avancée, ainsi je rejoignis l'Escadre, & nous fimes route pour Toulon où l'on désarma. En arrivant nous apprimes, tout à la fois, & l'avenement du DUC D'ANJOU à la Couronne d'Espagne, & la Guerre avec l'Empereur à l'occasion de laquelle les Vaisseaux du Roy commençoient à embarquer des Troupes qui devoient être transportées dans le Milanez.

Tandis que ce transport se conti-nuoit

nuoit, je demeurai à Toulon ſans emploi : Cette inaction fut la ſource de la malheureuſe affaire dont je vais parler. Comme elle n'a été pour moi qu'une longue ſuite de déplaiſirs, j'aurois ſouhaité de tout mon cœur de n'en rien dire, pour m'épargner le chagrin de repaſſer ſur des choſes que je ne ſçaurois trop oublier. 1700.

Mais le moyen de taire une avanture qui a fait tant de bruit dans la Province ? Et comment s'y prendre pour faire agréer au Public ce ſilence, dans un Ouvrage ſurtout où je lui rends compte de mes moindres actions ? Ne pouvant donc éviter de faire entrer dans ces Mémoires une avanture ſi connuë, j'en parlerai le plus briévement que je pourrai. Et ſi j'ai le déſagrément de rappeler une hiſtoire qui ne m'a donné que du chagrin, je me dédommagerai en quelque ſorte de ce que ce ſouvenir peut avoir de fâcheux, en aprenant au Public, & l'injuſtice de ceux qui me pourſuivoient, & la protection conſtante que je trouvai auprès de mes Juges.

L'oiſiveté où je vivois à Toulon, ainſi que je viens de dire, m'avoit

donné

donné occasion de voir quelquefois une Demoiselle, connuë par bien des galanteries, qui à la vérité ne la deshonoroient pas encore à un certain point; mais qui sans lui faire tort, suffisoient pour la faire regarder comme n'étant pas incapable d'une foiblesse. Je ne fus pas long-tems, sans m'appercevoir qu'elle étoit en effet très-foible. Je ne veux point chercher ici à excuser ma conduite, ni dissimuler le tort que je puis avoir. Je reconnois de bonne foi que c'étoit à moi à être plus sage qu'elle, surtout après avoir vérifié bien clairement, que je n'étois pas le seul qu'elle honoroit de ses bonnes graces.

Toutefois je ne pris pas ce parti, & comme je n'avois que peu ou point de passion, ne me piquant pas de délicatesse sur ce dernier point, nôtre commerce continua encore pendant quelques mois, sans qu'il m'en coutât autre chose que mon argent. Ce n'étoit pourtant pas là à beaucoup près, tout ce que la Demoiselle se proposoit. J'appris qu'elle portoit ses vûës plus loin, & que mettant à plus haut prix les faveurs que j'en recevois, elle étoit résoluë de m'accuser en crime de Rapt.

Cette

Cette nouvelle me déconcerta : Et quoique tout notre petit commerce fut assez secret, & qu'on n'eut à produire contre moi ni lettres ni promesse : Car je n'en avois jamais fait, ni par écrit ni autrement, je ne laissai pourtant pas de craindre un éclat dont les suites ne pouvoient m'être que très-fâcheuses. 1700.

Pour les prévenir je n'oubliai rien de tout ce que je crus capable de détourner un dessein dont la seule menace m'inquietoit déja si fort Je parlai à la Mere & à la Fille, je representai à celle-ci le tort qu'elle se feroit dans le monde, le decri où elle alloit tomber, la honte & tous les chagrins qu'elle en recevroit, & le tout à pure perte, puisque j'étois bien resolu de ne l'épouser jamais, quoiqu'il pût en arriver.

Toutes mes raisons ne firent aucune impression sur son esprit. Pour ne laisser rien en arriere, voyant que mes premieres demarches avoient été sans effet, je résolus de m'ouvrir à Monsieur L'ÉVÊQUE de *** Je comptois que sa médiation pourroit m'être utile, & je me flattois que ce Prélat s'interesseroit pour moi, d'autant plus volontiers

que

1700. que j'avois toujours reçû de lui toute sorte de civilitez, & qu'il avoit paru même quelque fois prendre assez de part à ce qui me regardoit.

Je le trouvai en effet très-disposé à me faire plaisir; " je n'ai, me dit-il, ,, aucune attenance, ni avec la Mere, ,, ni avec la Fille; mais faites en sorte ,, qu'elles se rendent chez moi, & je ,, vous promets de faire tout ce qui sera ,, en mon pouvoir pour leur faire chan- ,, ger de résolution ,,. Au sortir de l'Evêché, je me rendis chez Madame PALLAS, Femme du Capitaine dont j'ai si souvent parlé: Je lui confiai tout mon secret, & je la priai d'aller chez Mademoiselle de *** & de tacher d'amener adroitement à l'Evêché, la Mere & la Fille.

Comme Madame Pallas avoit quelque rélation dans cette Famille, il lui fut aisé de les persuader. Elles se rendirent donc toutes trois chez l'Evêque; mais ne pouvant convenir de plusieurs faits; on fut obligé de m'envoyer chercher. Il se passa dans cette occasion une scene des plus facheuses pour la Demoiselle. Je ne pus me dispenser de divulguer bien des choses capables

pables de la faire rougir, & qui la reduisirent vingt-fois au point de ne sçavoir que répondre. 1700.

L'Evêque qui vit la Mere & la Fille dans l'embarras, les prit en particulier & les fit passer dans une chambre voisine, ils y eurent ensemble une longue conversation dont j'ai toûjours ignoré le détail, & après laquelle il vint me dire qu'il voyoit fort bien que ces Femmes avoient pris leur derniére résolution : qu'il n'y avoit pas d'aparence de les faire changer ; qu'il y avoit fait de son mieux, sans pouvoir rien obtenir, & que pour moi, il ne croyoit pas que j'eûs d'autre parti à prendre que d'aller incessamment à Aix pour y conférer avec mes amis, tandis qu'il tâcheroit de trouver quelque prétexte de suspendre toutes choses, au moins encore pour quelques-jours, afin de me donner le tems de prévenir le coup, suposé qu'il fût encore possible de l'éviter.

Je me rendis donc à Aix, j'y vis tous ceux que je crûs pouvoir m'être de quelque utilité, & j'en raportai des Lettres de recommandation pour le Juge de Toulon. A mon retour j'allai

1700. tout empressé chez l'Evêque pour l'informer du succez de mon voyage. Je trouvai les choses dans une situation bien differente de celle où je les avois laissées. Ce Prelat étoit tout-à-fait changé à mon égard. Il me reçut avec un froid à glacer. Je ne sçai ce qui s'étoit passé pendant mon absence, mais il me devint dans la suite aussi contraire qu'il avoit parû m'être favorable dans les commencemens.

Enfin la Demoiselle porta sa plainte. Par malheur pour elle, elle ne parla pas avec assez de circonspection, & son trop de vivacité lui fit dire bien des choses qu'elle auroit du taire, si elle avoit connu ses véritables interêts. Cependant comme il ne lui suffisoit pas d'avoir donné plainte contre moi, & qu'il lui falloit encore justifier ce qu'elle avoit exposé, elle ne se trouva pas peu embarrassée : car elle n'avoit des preuves d'aucune espece.

J'ai déja remarqué que nôtre commerce avoit été assez secret, & que je n'avois jamais fait de promesses ni verbalement ni par écrit. La Demoiselle s'étoit à la verité déclarée enceinte ; mais ce fait étoit encore fort incertain, &

les Chirurgiens n'en convenoient pas. 1700.
Dans cette ſituation ne ſçachant de quel côté ſe tourner, elle s'aviſa d'un moyen qui m'intrigua d'abord aſſez ; mais dont je tirai parti dans la ſuite en le faiſant tourner à mon avantage. Pour entendre ce point il faut rappeler un fait dont j'ai oublié de parler d'abord.

Dès que j'avois ſçû le projet d'accuſation formé contre moi, je m'étois adreſſé à un Moine qui avoit été autrefois Confeſſeur de la Demoiſelle. Je m'étois imaginé d'abord mal-à-propos que ce bon Pere, pourroit avoir retenu quelque reſte d'autorité auprès d'elle, & qu'elle défereroit à ſes avis ; mais il y avoit déja long-tems qu'il n'étoit plus queſtion de Confeſſeur. Il eut beau parler, tous ſes diſcours ne purent rien, & tout ce que je gagnai à cette fauſſe démarche, ce fut de donner à ma partie des armes contre moi : car dans la neceſſité où elle étoit de fournir des preuves, Faiſant attention que ce Moine, & Madame Pallas, tous deux informez de l'affaire, pouvoient lui donner tout ce qu'elle ſouhaitoit, elle entreprit de les engager à dépoſer en ſa faveur.

1700. Comme ils étoient tous deux liez par un inviolable ſecret qu'ils m'avoient promis : car je ne leur avois parlé qu'avec précaution, ils rejetterent bien loin les prémieres propoſitions qu'on leur fit. Alors ma partie ſans s'écarter de ſon but, voyant qu'elle ne viendroit jamais à bout de ſon deſſein, ſi elle n'employoit la force ouverte, fit tant auprès de l'Evêque qui la favoriſoit en tout, qu'elle obligea ce Prélat à publier un Monitoire dans toutes les formes, pour contraindre tous ceux qui auroient quelque connoiſſance de cette affaire à venir déclarer ce qu'ils en ſçavoient.

Sur cet incident Madame Pallas après avoir pris ſon conſeil, crut ne devoir pas s'embarraſſer de ces cenſures dont elle ne ſe croyoit point liée. Il n'en fut pas ainſi du Religieux, qu'il ne fut jamais poſſible de retenir, & qui déferant aveuglément aux volontez du Prélat, n'eut pas honte de rendre public ce qui ne lui avoit été confié que ſous le ſecret de la Confeſſion.

Cette conduite donna lieu à bien des diſcours qui furent tenus ſur ſon compte, & que je ne veux point apuyer ici ;

ici ; persuadé que je suis, qu'il n'y 1700.
avoit que de la colomnie dans tout ce qu'on publia sur ce sujet. Mais sans vouloir flétrir la mémoire de ce bon Pere que je n'attaque point, je dirai que ses Confréres indignez de sa démarche, lui en firent une affaire si sérieuse qu'il en tomba malade, de déplaisir, & mourut trois jours après m'avoir été confronté.

Pour tirer quelque parti du Monitoire qui avoit été publié, je m'adressai à un bon nombre des mes amis, que je sçavois être instruits de bien des choses qui ne faisoient pas trop d'honneur à la Demoiselle, & je les priai d'aller dire ce qu'ils en sçavoient. Je les trouvai très-disposez à faire ce que je souhaitois ; ils furent se présenter au GRAND VICAIRE ; mais il refusa opiniatrément de les entendre, sous pretexte que le Monitoire qui n'avoit été publié que contre moi ; ne devoit point tourner à mon avantage.

Outré d'une partialité si marquée, & qui m'étoit si nuisible, je fus le trouver avec des témoins, & lui ayant déclaré que s'il persistoit dans ses refus, je le prenois lui-même à partie ;

1700. il fut si intimidé de mes menaces, qu'il reçût toutes les dépositions qu'on voulut lui faire.

Nous en étions là, & je continuois à me défendre, lorsqu'une nouvelle affaire plus fâcheuse que la prémiere; surtout par le mauvais tour qu'on lui donna, vint me mettre dans l'état le plus terrible, où je me sois trouvé de ma vie. Voici dans la verité comment le tout se passa.

Un soir à l'entrée de la nuit, comme je sortois de chez moi, pour aller chez un Procureur à qui j'avois à parler de mon affaire, le Chevalier de GINEST, Capitaine de Frégate, mon ancien ami, vint me trouver pour me representer le tort que j'avois de m'exposer avec quelque sorte de temerité en sortant comme je faisois, seul, dans la nuit, & presque sans Armes, dans un tems où j'avois une affaire fâcheuse sur les bras. Il me dit que cette conduite que je tenois, & dont il s'étoit aperçû dès le commencement de mon affaire, lui avoit toûjours fait de la peine, & l'engageoit à m'apporter une paire de Pistolets, qu'il tira en effet de sa poche, & qu'il me présenta, en me priant de les porter.

Il

Il pourſuivit en diſant, que je devois faire attention que la perſonne dont il s'agiſſoit avoit trois freres dans Toulon, l'un deſquels étoit Officier, & les deux autres Gardes Marine; qu'ils avoient tous trois des camarades; que dans le déſeſpoir où ma réſiſtance les reduiſoit, on devoit ſe défier de tout; que quoiqu'ils euſſent été juſques alors braves Gens, il étoit à craindre que le déſir d'avoir ſatisfaction ne les obligeât à m'attaquer avec avantage; enfin comme s'il eut été Prophete, " croyez moi me dit-il, ne " faites pas difficulté de prendre ces Ar- " mes, que ſçait-on? Peut-être en au- " rez-vous à faire plûtôt que vous ne " croyez ".

1700.

Je n'avois jamais porté de Piſtolets. Cependant le Chevalier me preſſa ſi fort que je me laiſſai perſuader. Je fus bien heureux d'avoir déferé à ſes avis; non qu'il y eut à craindre du côté des Parens de la Demoiſelle, qui étoient pleins d'honneur, & incapables d'une mauvaiſe action: car quoique le Chevalier de Gineſt, eût paru s'expliquer à moi d'une maniere moins avantageuſe, à leur égard, on ne doit regarder tout

1700. ce qu'il me dit que comme l'effet d'une bonne amitié qui s'allarme facilement, & qui dans de certaines circonstances se fait quelquefois des peines, qui n'ont pas le moindre fondement. Mais mon bonheur fut, en ce qu'un des Pistolets qu'il me donna, & que je mis dans ma poche me servit, comme on va voir, à me tirer, un moment après, d'un de ces dangers où l'on se trouve quelquefois engagé sans qu'il soit possible à la prudence humaine de les prévenir.

Après que le Chevalier m'eut quitté, je sortis pour me rendre où j'avois dessein d'aller. Je trouvai que mon Procureur, étoit lui-même sorti pour aller à la promenade; nous étions en Eté, & il faisoit grand chaud. Sur ce que ses Gens me dirent qu'il seroit bien-tôt de retour, je m'assis, en l'attendant dans la Ruë, sur un Banc de Pierre qui étoit à côté de la Porte.

Un moment après, deux Anes qu'un petit Garçon conduisoit à l'Abreuvoir, vinrent se vautrer devant moi. Comme ils me jettoient de la poussiére dans les yeux, je poussai le petit Garçon avec le bout de ma Canne, en lui disant

chasse

*chasse tes Anes.* Cet Enfant continua 1700.
son chemin, & s'en alla sans se plaindre le moins du monde. Un demi quart d'heure après, je vis venir un gros & grand Homme en Caleçons, menant un petit Garçon par la main, qui lui dit en me désignant avec le doigt, *c'est celui-là qui m'a battu*, sur cela l'Homme m'adressant la parole : *Nourris-tu cet Enfant*, me dit-il, *pour avoir droit de le battre ?*

Quoique l'insolence avec laquelle ce maraut me parloit méritât d'être reprimée, je gagnai pourtant sur moi de lui parler avec moderation. Je me contentai de lui répondre, que je ne sçavois ce qu'il vouloit dire; que j'avois assez d'autres affaires en têtes, sans songer à battre personne, & que je le priois de me laisser en paix. Cet Homme que mon honnêteté devoit satisfaire, n'en devint que plus insolent, & me disant que cette affaire ne passeroit pas ainsi, me déchargea sur la tête un grand coup de poingt qui fit tomber à terre mon Chapeau & ma Perruque.

Dans le prémier mouvement de colere, où cet emportement me jetta, je voulus tirer mon Epée pour la mettre

 dans

1700. dans le corps de ce brutal : Il ne m'en donna pas le tems. Comme il étoit plus fort, & plus vigoureux que moi, il me saisit, me jetta par terre, me mit un genoüil sur le ventre, & d'une main m'étouffoit en me tenant par la gorge, tandis qu'il me déchargeoit de l'autre de grands coups de poingt sur le nez. Dans cette situation, je me ressouvins que j'avois un Pistolet dans ma poche, je le sortis, & je le tirai dans le ventre de ce miserable qui m'écrasoit. Dès qu'il eut reçû le coup il me laissa en criant *je suis mort*.

Je ne fus pas plûtôt libre, que je ramassai ma Perruque & mon Chapeau, & je me sauvai le plus vîte que je pus, comptant de n'avoir été reconnu de personne : car il étoit nuit, & quoique la Ruë fut pleine de Gens qui prenoient le frais, & qu'il se fût ramassé un grand Monde au tour de nous, personne n'ayant aporté de la lumiere, il étoit difficile que dans le trouble, on m'eût suffisamment démêlé, pour pouvoir assurer que c'étoit moi.

Je pensois vrai, & je n'avois en effet été reconnu de personne. Pour me débarasser de la Populace qui me suivoit, je

je me jettai dans la Maiſon de l'Intendant, qui étoit ouverte : je ne fis que la traverſer, & j'en ſortis ſur le champ par une autre Porte qui répondoit dans une autre Ruë. Par malheur pour moi une malheureuſe Servante qui étoit dans la Maiſon me reconnut, à la luëur d'un Fanal dont l'entrée étoit éclairée ; il n'en falut pas d'avantage, toute la Ville ſçut dans l'inſtant que je venois de tuer le nommé VIDAL Boulanger. 1700

Le Commandant de Toulon mon ami particulier, fit tout ce qu'il pût, pour faire ceſſer ce bruit ; mais il n'en fut pas le maître. Le Public s'obſtina à m'accuſer, tellement que le Juge ne pût pas ſe diſpenſer d'informer contre les meurtriers. Sur la dépoſition de la Servante, je fus décreté de priſe de corps. Ainſi il me falut ſonger à ſortir inceſſamment de la Ville, où je n'étois plus en ſeureté.

Mes amis, & principalement Mr. de Vauvray & le Commandant s'intereſſérent pour accommoder cette affaire. Ils tirérent du Boulanger qui étoit mourant une déclaration autentique, par laquelle me rendant juſtice, il recon-

1700. noissoit qu'il avoit été l'agresseur, & que je n'avois fait que me défendre. Il déclara qu'il me pardonnoit sa mort, comme il me prioit de lui pardonner l'insulte qu'il m'avoit faite; qu'il m'avoit battu sans me connoître, & qu'enfin sa brutalité toute seule étoit la cause du malheur qui lui étoit arrivé..

Il mourut deux jours après avoir fait cette déclaration, sa Veuve & ses Enfans déclarérent de leur côté qu'ils ne vouloient faire aucune poursuite contre moi; & j'en fus quite à leur égard pour quatre mille livres de dédommagement que je leur donnai. Avec ces piéces je comptois d'obtenir fort facilement des Lettres de Grace, j'envoyai le tout à Mr. l'Archevêque d'Aix qui étoit pour lors à Paris, il se joignit au Marquis de JANSON, & ils furent tous deux chez Mr. le Chancelier, où ils trouvérent les esprits dans une étrange situation sur mon sujet.

Un ami d'importance qui servoit la Demoiselle en question & qui l'apuyoit de tout son credit avoit gagné les devants. Il avoit écrit au Ministre de la Marine, que le Boulanger que j'avois tué étoit un témoin qui devoit dépo-

ſer contre moi dans une affaire que j'avois en crime de Rapt; qu'aprehendant les ſuites de cette dépoſition, ſur laquelle je ne pouvois éviter d'être condamné, j'étois entré en plein jour dans la Boutique de ce miſerable où je l'avois indignement aſſaſſiné d'un coup de Piſtolet; que j'avois acheté à prix d'argent la déclaration qu'il avoit faite en ma faveur, & que tout le reſte de la Procédure qui tendoit à me diſculper, n'étoit tel que par la connivence d'un Juge gagné, & qui avoit voulu me favoriſer, 1700.

Cette calomnie étoit groſſiere, & ſautoit aux yeux : car au bout du compte, ſi le Boulanger avoit dû dépoſer contre moi dans un tems, où je ne lui avois fait ni bien ni mal, quelle apparence, qu'il m'eut épargné & qu'il eût fait des déclarations en ma faveur après que j'avois été l'aſſaſſiner chez lui ? Cependant quelque viſible que fût l'impoſture, Mr. de Pontchartrain y ajoûta foi, & croyant bonnement tout ce qu'on lui avoit écrit, il étoit allé trouver Mr. le Chancelier, lui avoit exageré toute la noirceur de ce crime, & combien il importoit à la ſûreté publique qu'il ne demeura pas impuni.

1700. Telles étoient les diſpoſitions de la Cour ſur mon ſujet, lorſque l'Archevêque d'Aix, & le Marquis de Janſon ſe préſentérent, comme j'ai dit, pour demander des Lettres de Grace. Mr. le Chancelier, prévenu par tout ce que ſon Fils lui avoit dit, les refuſa en diſant, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de les accorder; qu'il en étoit bien fâché; mais qu'il n'y avoit en France que le Roi ſeul à qui il appartint d'accorder de ſemblables graces; qu'on pouvoit s'adreſſer à Sa Majeſté; que pour lui, il n'y mettroit point d'obſtacle, & qu'il exécuteroit tout ce qu'il plairoit au Roi d'ordonner; mais qu'il ne pouvoit rien de lui-même, & ſans un Ordre exprès de Sa Majeſté.

Ces Meſſieurs n'ayant pas jugé à propos d'aller en droiture au Roi, je reçûs pour réponſe, que je n'avois rien à attendre de la Cour, & que je devois penſer ſerieuſement à mes affaires.

Il ne m'eſt pas poſſible d'exprimer ici l'état affreux où ces nouvelles me jettérent. J'en fus d'abord accablé au point d'en paroître aſſez peu touché; mais peu après, enviſageant d'un coup d'œil, tout ce qu'elles avoient d'affreux

la perte de tous mes ſervices, la neceſ- 1701
ſité de ſortir du Royaume, la honte
que la calomnie répandoit ſur moi, le triomphe de mes ennemis, & cent autres choſes toutes plus affligeantes les unes que les autres, j'en fus ſi frappé, que je ne comprens pas, comment je ne ſuccombai point à la douleur.

Toutefois; comme ſi ce n'eut point été encore aſſez, j'aprenois tous les jours à la Campagne, où je m'étois rétiré, que la Demoiſelle qui m'avoit accuſé ſe prévalant de la neceſſité, où j'étois de me cacher, redoubloit ſes pourſuites pour me faire condamner par défaut.

Je compris pour lors, mieux que je n'avois fait encore, ce que c'eſt que la perte d'un bon ami, ſi Mr. Bontems avoit été en vie, tous ces embarras m'auroient infiniment moins inquieté: Mais il étoit mort & j'avois perdu dans ſa Perſonne l'ami ſur lequel je pouvois le plus compter, & qui auroit pû me rendre le plus de ſervice.

Il ne me reſtoit d'autre parti à prendre dans la triſte ſituation où j'étois, que de ſortir inceſſamment du Royaume. Je ſongeai donc à régler mes affaires,

1700. & à me retirer au plus vite : cependant pour ne paroître pas avoüer par mon silence les calomnies dont on m'avoit chargé ; je crûs qu'il convenoit d'écrire en Cour ; voici la Lettre que j'envoyai au Ministre.

MONSEIGNEUR,

„ Si ma mauvaise conduite m'avoit „ attiré vôtre disgrace, & les malheurs „ où je suis tombé, j'en serois incon-„ solable. Jugez de la situation, où je „ dois être, lorsque j'envisage que sans „ y avoir contribué en rien, je ne dois „ toute cette foule de maux qu'à la „ malice de mes ennemis. Dans l'état „ terrible où elle me reduit, peu s'en „ faut que je ne me laisse aller au de-„ sespoir. Je n'en ferai pourtant rien, „ & je soûtiendrai mon infortune en „ Homme de cœur : Toutefois avant „ que de me retirer, puisqu'il ne me „ reste rièn de mieux à faire, j'aurai „ l'honneur de prendre congé de vous. „ Je suis,

Cette Lettre produisit au-delà de ce que j'en attendois. Mr. de Pontchartrain

train l'ayant communiquée à son Pere, „ mon Fils, lui dit, Mr. le Chancelier, par cette Lettre, le Chevalier de Forbin vous déclare qu'il se dispose à se retirer hors du Royaume, & qui sçait s'il ne passera pas chez les Ennemis ? Ce congé qu'il veut prendre de vous, avant son départ, ce sera quelque action d'éclat qu'il ne manquera pas de faire. Nous le connoissons tous, il est brave Homme, bon Officier, & d'une Famille considerable. Si le Roi venoit à sçavoir que le Chevalier eût passé chez les Ennemis, il pourroit en demander la raison. On ne manqueroit pas de répondre que c'est moi qui en suis la cause, pour lui avoir refusé des Graces qu'on accorderoit à un Laquais, vuës les informations : car au bout du compte, dequoi s'agit-il ? Vous n'avez que des Lettres d'avis qui ne prouvent rien, tandis qu'il a en sa faveur une Procedure qui le justifie pleinement. 1700.

Croyez-moi, ne nous chargeons pas des suites de cette affaire, nous n'avons que trop d'envieux, & trop d'ennemis, sans en chercher de nouveaux.

„ veaux. Tâchons de faire bonne justi-
„ ce, & laissons courir le reste.

„ Pour n'avoir pas à répondre de „ cet événement, envoyons les Informations, les Lettres particulieres, & „ les Graces en blanc, *à Monsieur* LEBRET, *prémier Président & Intendant* „ en Provense. Il est sage, habile & „ équitable ; il faut lui mander qu'il „ examine à fond cette affaire, & qu'il „ accorde la grace s'il le juge à propos. „ De cette sorte, quoiqu'il arrive, nous „ serons entierement disculpez „.

Le Sr. de la TOUCHE prémier Commis de Mr. de Pontchartrain, & mon ami particulier, informé de tout ce qui s'étoit passé entre le Ministre & la Chancelier, m'écrivit de me garder bien de me retirer ; que mes Lettres de Grace avoient été envoyées à Mr. Lebret ; que veritablement, il lui étoit défendu de me les donner, sans avoir auparavant examiné, si j'étois dans un cas assez favorable pour les obtenir : Mais que n'étant pas possible que j'eûs commis une action aussi noire que celle qu'on m'imputoit, il y avoit lieu de croire que j'aurois de lui toute sorte de satisfaction.

Il continuoit en me disant : que je 1700.
ne devois rien oublier pour lui faire connoître mon innocence, & la malice de mes ennemis ; & après m'avoir redit plusieurs fois, que je ne pouvois trop me procurer de protection auprès de ce Magistrat, desormais maître de ma destinée, il finissoit en m'aprenant tout le détail que j'ai raporté ci-dessus.

Cet avis me fit changer toutes mes résolutions. Je ne songeai plus à me retirer, & je ne m'occupai que des moyens de me rendre Mr. Lebret favorable. J'engageai Mr. de FOURVILLE Gouverneur de Marseille, & Mr. de VILLENEUVE mon allié à s'interesser pour moi. Ils étoient tous deux amis intimes de l'Intendant, & ils agirent avec vigueur auprès de lui. Quoique ce dernier eût paru d'abord en faire quelque difficulté, attendu que dans le meurtre dont il s'agissoit, je m'étois servi d'un Pistolet, arme dont l'usage est défendu dans le Royaume. Mais je lui fis entendre, que puisqu'on ne faisoit pas difficulté de porter des Pistolets dans les voyages & de s'en servir quand il en étoit besoin, on ne devoit pas trouver étrange que j'en eûs porté

pour

1700. pour me défendre, ayant ſur les bras une malheureuſe affaire, à l'occaſion de laquelle il pouvoit y avoir à craindre, que mes ennemis ne me joüaſſent quelque mauvais tour. Je lui repréſentai enfin qu'il devoit faire attention que je ne m'en étois ſervi que dans la derniere extrémité, & que ſi je n'en avois pas eû dans la triſte conjoncture où je m'étois trouvé, j'aurois été infailliblement aſſommé par un malotru.

Quelle que fût la vivacité avec laquelle ces Meſſieurs s'intereſſérent pour moi, Mr. le prémier Préſident, qui vouloit ſçavoir par lui-même dequoi il êtoit queſtion, ſans s'en raporter, ni à l'un, ni à l'autre, envoya ſecretement ſur les lieux, pour être informé de la verité du fait, qui s'étant trouvé conforme aux Informations qui avoient été envoyées à la Cour; ce Magiſtrat me remit mes Lettres de Grace, accompagnant cet Acte de Juſtice de mille témoignages de bontez & de bienveillance, qui ne ſe ſont jamais démenties dans la ſuite.

Monſieur ſon Fils qui lui a ſuccedé dans ſes Emplois, & qui le remplace aujourd'hui ſi dignement, a toûjours continué

continué d'avoir pour moi les mêmes 1700.
égards ; ensorte que je croirois manquer de reconnoissance, si je laissois échaper l'occasion de publier ici les services importans que j'ai reçû de sa Famille. Je n'en dirai pas d'avantage pour le present, j'aurai à revenir sur ce point comme on verra par ce qui me reste à dire.

Je ne fus pas plûtôt débarrassé de cette malheureuse affaire, que je revins à Toulon, où mon absence laissoit à mes Ennemis le champ libre depuis trop long-tems. Je ne raporterai point ici toutes les chicanes & tous les mauvais procédez qu'il me falut essuyer ; outre que le détail en seroit long & ennuyeux. Je me démêlai assez facilement de tout ce qu'on entreprit contre moi.

Le seul point qui me fit de la peine, fut l'invincible opiniatreté de la Demoiselle en question, qui persistoit toûjours à dire qu'elle étoit grosse. Il n'en étoit rien, & je le sçavois surement. Cependant elle assuroit si fort le contraire ; marquant même à peu-près le tems où elle devoit accoucher, que je ne sçavois plus qu'en croire ; lorsqu'une Servante

Servante qu'elle avoit & que j'avois ſçû mettre dans mes interêts en la penſionnant exactement, vint me dire, que ſa Maîtreſſe avoit gagné, moyennant quelque peu d'argent, une Femme enceinte qui devoit lui envoyer ſon Enfant d'abord qu'elle auroit accouché, & que c'étoit cet Enfant qu'on devoit produire comme mien.

L'avis étoit trop important pour le négliger. La Femme quoi devoit remettre l'Enfant, effrayée par la menace que je lui fis de la faire pendre, ſi elle ne me diſoit la verité, avoüa tout en me demandant pardon, Je lui promis qu'il ne lui arriveroit aucun mal, pourvû qu'elle vint ſur le champ déclarer devant le Juge ce qu'elle venoit de m'avoüer; elle n'en fit pas difficulté, ſurquoi pour n'être plus expoſé à pareils inconveniens, je préſentai uné Requête, enſuite de laquelle il fut ordonné, que la Demoiſelle étant en travail ſeroit obligée d'apeller le Médecin, & le Chirurgien qui lui furent nommez, pour être témoins de ſon accouchement. Cette précaution la déconcerta entiérement, & dès-lors il ne fut plus parlé de groſſeſſe.

J'étois ainſi occupé à éluder tous les mauvais

mauvais tours qu'on me faiſoit, & à pourſuivre le Jugement de mon Procès, lorſque nous reçûmes Ordre, le Sieur CLAIRON & moi de monter, moi une Frégate de ſeize Canons, & lui une de huit, & de partir inceſſamment de Toulon pour aller croiſer dans le *Golphe Adriatique*. 1701.

L'avenement de PHILIPE V. à la Couronne d'Eſpagne ayant donné lieu, ainſi que nous avons dit, à la Guerre, entre la France & l'Empire; le PRINCE EUGENE à la tête des Imperiaux avoit fait paſſer une grande Armée en Italie pour s'opoſer aux Troupes que nous avions dans le *Milanez*. Comme il manquoit de tout, le Païs ne lui donnant pas dequoi faire ſubſiſter ſon Armée, il n'auroit pas pû y tenir long-tems, ſans les ſecours qu'il recevoit journellement, & qui lui venoient principalement de la *Croatie*, appartenante à l'Empereur; & en particulier des Villes de *Fieume*, *Trieſte*, *Boucari* & *Seigna*, ſituées ſur le bord de la mer Adriatique. C'étoit pour empêcher ces ſecours qu'on m'envoyoit croiſer dans le Golphe.

Cette commiſſion étoit dangereuſe, & trés-difficile à exécuter: car quoique d'une

1701. d'une part, la Cour voulut absolument empêcher, une communication qui étoit si profitable aux Ennemis, elle vouloit neanmoins ménager la délicatesse des VENITIENS, qui jusques alors n'avoient point pris de part à la Guerre, & qui s'étoient toûjours déclarez pour la neutralité, quelqu'instance que les Imperiaux leur eussent fait, pour les engager à prendre parti avec eux.

Cependant d'un autre côté, il étoit hors de doute que les Venitiens qui se prétendent Souverains de la mer Adriatique ne verroient qu'avec peine dans l'étenduë de leur domination, les Vaisseaux du Roi entreprendre contre une Puissance avec qui la RÉPUBLIQUE étoit en Paix, & qu'elle favorisoit secretement.

Dans cette difficulté de servir le Roi, sans blesser la délicatesse des Venitiens, le Ministre m'avoit envoyé des instructions si restraintes, que pour peu que je m'en écartas, j'avois tout à craindre, ou de la Cour, ou des Venitiens eux-même, si je tombois entre leurs mains. Mon Frere à qui je communiquai l'Ordre que j'avois reçû, me conseilla de ne point accepter cette commission, & de

de me tirer d'intrigue en prétextant quelque maladie. 1701.

Pour moi, j'en jugeai tout autrement, & je me chargeai de la commission avec d'autant plus de plaisir, que je crûs qu'elle pouvoit me faire honneur, qu'elle contribueroit à ma fortune, ou tout au moins, qu'en me donnant le moyen de reprendre mes prémieres occupations, elle suspendroit, pour quelque tems, les chagrins où le malheur de mes affaires me plongeoit depuis près d'un an.

Je partis donc avec ma Conserve, pour aller, selon mes instructions, moüiller à *Brindes*, dans le Royaume de *Naples*, à l'entrée de la mer Adriatique, où je devois prendre le Pavillon Espagnol : car il m'étoit défendu de paroître dans le Golfe, autremnet que sous le Pavillon d'Espagne.

Le mauvais tems qui, depuis mon départ ne me quitta plus, me sépara assez-tôt du Sieur Clairon. Les Vents étoient si contraires, que je fus trois semaines depuis Toulon, jusqu'à la hauteur de Sardaigne. Enfin ne pouvant resister à la Mer qui étoit fort grosse, je fus contraint de relâcher à Cagliari.

1701. J'envoyai à terre mon Lieutenant, faire compliment au Vice-Roy & à l'Archevêque, à qui j'envoyai dire, que le Chevalier de Forbin venoit tenir la parole qu'il lui avoit donnée à Marseille. Ce bon Prélat eut une joye extrême de me sçavoir à la Rade, & m'envoya faire compliment aussi-bien que le Vice-Roy.

Le lendemain je fus à terre. J'allai visiter le Vice-Roy & l'Archevêque. Ce dernier après m'avoir donné sept à huit Benédictions, m'embrassa tendrement, & m'arrêta à diner. Le repas étoit magnifique, & auroit été sans doute excellent pour un Espagnol : Mais il étoit difficile qu'un François le trouva bon. Je mangeai pourtant, car il faloit diner.

L'Archevêque me dit que sous peine d'excommunication il vouloit que je mangeas chez lui, pendant tout le tems que je serois sous la Ville. « Je le veux „ bien, M. lui répondis-je : Mais à con- „ dition que je serai, moi-même vôtre „ Cuisinier „. Il y consentit. Je dirigeai en effet sa Cuisine, & nous fimes très-bonne chere, pendant six jours que je demeurai dans le Port. Le Prélat trouvoit le Cuisinier François beaucoup

meilleur

meilleur que l'Eſpagnol. En partant il 1701.
m'envoya à Bord toute ſorte de rafraichiſſemens, & m'accabla encore de Benedictions, dont à dire vrai, en ce tems là, je ns faiſois pas tant de cas que des proviſions.

De Cagliari je continuai ma route. le Vent contraire m'ayant repris vers le Cap *paſſaro*, ſur les Côtes de *Sicile*, je fus obligé de chercher un azile & d'y moüiller. On vint m'avertir, pendant la nuit, qu'il paroiſſoit un nouveau Soleil dans le Ciel. Je montai ſur le Pont, & je vis effectivement un grand feu qui bruloit en l'air, & qui éclairoit aſſez pour pouvoir lire une Lettre. Quoique le Vent fût très-violent, ce méteore ne branloit point, il brula environ pendant deux heures, & diſparut en s'éteignant peu à peu.

Les Pilotes, les Matelots, & tout l'Equipage effrayez, le regardérent comme la marque infaillible d'une tempête dont nous étions menacez. Il ne fut jamais poſſible de les tirer de là; j'eus beau leur dire que ce feu ne pouvoit être formé que par des exhalaiſons du *Mont-Gibel*, dont nous étions fortprès, il n'y eut jamais moyen de les prſua-

1701. der, & ils ne revinrent de leur terreur, que lorſque nous fûmes devant Brindes, où nous arrivâmes, ſans que notre navigation eût été troublée, autrement que par le Vent contraire, contre lequel nous eûmes toûjours à lutter.

En arrivant, j'arborai le Pavillon de France, & je tirai un coup de Canon. A ce Signal le Gouverneur de la Citadelle, Dom Loüis FERREIRA qui m'attendoit depuis quelques jours vint à Bord, & m'apporta deux Pavillons Eſpagnols, qu'on lui avoit envoyé de Naples, pour me remettre. J'écrivis le lendemain au Marquis de BIDACHE, Gouverneur de la Province, pour lui faire ſçavoir mon arrivée. Nous avions à conférer enſemble, il m'aſſigna le rendez-vous à quatre lieuës de Brindes. Je lui fis part de mes inſtructions, il me donna pluſieurs avis qui me furent utiles dans la ſuite; enfin après avoir bien examiné toutes choſes, nous convinmes du ſervice que j'avois à rendre, & des ſecours que je pouvois retirer de lui.

Tout étant ainſi réglé, je vins coucher dans mon Bord: car nous étions dans la Saiſon, où l'on ne peut découcher

cher en Italie ſans danger. J'amenai 1701.
avec moi un Pilote pratique du Golfe, & je me diſpoſois à aller remplir ma miſſion, lorſque je vis arriver deux Frégates du Roy que Mr. le Comte d'Estrées avoit fait partir de Naples, avec ordre de venir me joindre, & de m'obéïr.

Une de ces Frégates commandée par Mr. de Beaucaire, étoit de dix piéces de Canon, & l'autre commandée par Mr. de FOUGIS en avoit douze. L'une & l'autre ayant beſoin de vivres, & de radoub, je les laiſſai à Brindes, & je fis voile pour *Duras*, Port de Mer appartenant au Grand Seigneur. J'y trouvai le Sieur Clairon qui commandoit ma Conſerve.

Lorſque je partis de Toulon, la Cour m'avoit aſſuré, que par le moyen du Conſul François, je retirerois de Duras tous les vivres néceſſaires à l'Eſcadre: Mais le Païs eſt ſi ruiné, qu'à peine pouvoit-on me fournir du Pain pour le journalier; ce qui m'obligea à faire voile, & à commencer à croiſer.

J'étois à peine entré dans le Golfe, que le mauvais tems me contraignit à aller moüiller à *Courchoula*, Place dé-

1701. pendante de la République de *Raguze*. Pendant le séjour que j'y fis, le Frere Quêteur d'un Couvent d'Obſervantins vint à Bord me demander la charité. Il étoit Provençal & s'appelloit SABATTIER. Je lui donnai l'aumône très-abondamment, enſuite m'entretenant avec lui, je m'informai s'il y avoit beaucoup de Gibier du côté de ſon Couvent, beaucoup; me dit-il, " hé-„ bien, mon Frere, lui repliquai-je, „ puiſque le Vent contraire continuë, „ & que je ne ſçaurois partir, je vais „ envoyer des Gens à terre pour chaſ-„ ſer, je ferai pêcher ici, & j'irai demain „ diner chez vous „.

En effet, le lendemain je fis partir mon Cuiſinier & mon Maître d'Hôtel, pour aller préparer le diner. Les Chaſſeurs ne tuérent pas beaucoup de Gibier: Mais la Pêche nous donna quantité d'excellents Poiſſons.

En arrivant au Couvent, je trouvai tous les Moines à la Porte qui m'attendoient, le Superieur à la tête. Ils me conduiſirent d'abord à l'Egliſe, où l'on dit une Meſſe, pendant laquelle le Quêteur qui étoit venû à Bord, poſa un Baſſin auprès de moi. Je vis bien qu'el-le

le étoit ſa penſée; la prémiere aumône 1701.
que je lui avois faite la veille l'avoit mis en goût, & il ne doutoit pas que je ne verſa dans le Baſſin auſſi abondamment que dans ſa Beſace: Mais il ſe trompoit, & je fus bien aiſe de tromper moi-même ſon avidité.

La Meſſe étant achevée, comme je ne mettois rien dans le Baſſin, le Frere s'aprocha de moi, & avec un air fort dévot me dit, " Monſieur, nous avons ici une MADONNE de grands mi- " racles, ſurtout pour ceux qui voya- " gent ſur Mer; ne feriez vous pas bien " aiſe d'y faire vôtre Priére? „ Il comptoit que ce ſecond moyen lui réüſſiroit mieux que le prémier: Mais j'en ſçavois plus que lui. " Hé bien mon Frere, lui répondis-je, je ſerai ravi de la voir „.

Sur celà il ouvrit une eſpece de Niche, à deux Battans d'environ un pied & demi, où il y avoit en effet une Statuë de la Vierge tenant l'Enfant Jeſus entre ſes bras, Je mis un genoüil à terre, & après avoir prié un moment, je me relevai, " voilà qui ſuffit, lui diſ-je, mon Frere, d'un air aſſez froid " & mocqueur, vous pouvez renfermer " votre Armoire quand vous jugerez "

1701. „ à propos „. Le pauvre Frere tout hon-teux, baiſſa la tête, & ferma ſa Niche, ſans mot dire.

De l'Egliſe nous allames tous enſemble au Refectoire, où nous trouvames un fort grand repas, on y mangea bien, on y bût encore mieux : car les Moines ne s'en font pas faute, ſurtout quand il ne leur en coute rien.

Le Beau tems étant venu, je remis à la voile. Quelques jours après je pris une Barque appartenante aux Sujets de l'Empereur, & je la brulai.

J'avois déja reconnu aſſez clairement, ce que c'étoit que le ſervice où l'on m'avoit envoyé. Le Marquis de Bidache m'en avoit dit quelque choſe; mais je vis bien-tôt par moi-même, dès mon entrée dans le Golfe, que nous ſerions la duppe des Venitiens, & que je ne ferois pas de grands progrès, ſi je me bornois ſelon mes inſtructions, à ne prendre que ſur les Imperiaux. Cependant je diſſimulai, & je me conformai quelque tems encore, ſans mot dire, aux ordres que j'avois reçûs.

J'appris à meſure que j'avançois dans le Golfe, qu'il y avoit, à quel-

ques

ques lieuës de l'endroit où j'étois, un 1701.
fameux Château à quatres Tours, nommé *Potrée* appartenant à l'Empereur, ce Château, à ce qu'on me fit entendre, servoit de Magazin ou d'Entrepôt aux Ennemis, & étoit plein de toute sorte de munitions de Bouche & de Guerre destinées pour le Prince Eugene. A l'Armée encore plus que partout ailleurs, surtout lorsqu'on est en Païs suspect, on ne doit pas croire trop légerement tout ce qu'on nous dit. L'avis qu'on m'avoit donné étoit faux : Cependant comme si j'avois été bien assuré du fait, je résolus d'aller bruler cette Place, comptant de ne pouvoir rien faire de mieux pour le service du Roy.

Pour conduire mon entreprise avec moins de bruit, je laissai, dans un Port appartenant aux Venitiens, la Frégate du Sieur Clairon, avec dix Hommes seulement pour la garder, & l'ayant reçû dans mon Bord lui & tout le reste de son Equipage, je partis pour mon expedition. Je fus fort surpris en arrivant, de ne trouver dans le Château, ni les Vivres, ni les Munitions dont on m'avoit parlé. C'étoit une mauvaise

1701. Place abandonnée que je parcourus d'un bout à l'autre, & dans laquelle je ne trouvai personne.

Comme je vis que j'avois reçû un faux avis, je me doutai de quelque chose, & je commençai à craindre pour la Frégate que j'avois laissé avec si peu de monde. Je renvoyai donc incessamment le Sieur Clairon qui s'embarqua dans son Canot avec tout son Equipage.

Ma peur n'avoit été que trop bien fondée. Clairon ne retrouva plus sa Frégate dans l'endroit où il l'avoit laissée ; elle avoit été obligée de se sauver, pour ne pas tomber entre les mains des Imperiaux qui avoient voulu s'en saisir. Comme il vouloit la rejoindre incessamment, ayant apris la route qu'elle avoit tenu, il la suivit & aborda une petite Isle, qui appartenoit aux Venitiens. Ceci se passoit un Dimanche matin ; il crût ne rien hazarder en abandonnant son Canot, pour aller lui, & tout son monde entendre la Messe. Mais il lui en coûta cher.

Quelques heures avant qu'il abordât les Imperiaux qui avoient suivi la Frégate avoient abordé de l'autre côté de l'Isle.

l'Isle. Peu après l'arrivée de Clairon, ils 1701.
furent avertis par les Venitiens, que les François étant à la Messe, sans Armes, & ne se défians de rien, ils les mettroient facilement en piéces, s'ils venoient attaquer. Les Imperiaux profitérent de l'avis, attaquérent nos Gens, tuérent Clairon, & la plus grande partie de son Equipage fut massacré; il n'en échapa que bien peu. Une bonne Femme en sauva six qu'elle cacha dans un Four, presque tout le reste périt, & les Ennemis se saisirent du Canot qu'ils emmenérent avec quatre Prisonniers blessez qu'ils firent Esclaves. Pour la Frégate elle s'étoit sauvée à *Anconne*, où elle étoit en sureté, ce Port apartenant au Pape.

Ces nouvelles que j'apris peu après m'affligérent sensiblement. Je me rendis à l'Isle de *Querché* où j'allai demander satisfaction au Gouverneur. Je me plaignis à lui avec d'autant plus de hauteur, que je n'étois que trop bien fondé à demander raison d'un assassinat commis dans les Terres de la République, au milieu d'un Village bien peuplé, sans que personne se fût mis en état de donner le moindre secours aux François.

1701. Comme on ne me répondit pas de la maniere que je souhaitois, je résolus, d'aller à *Venise* porter mes plaintes à l'Ambassadeur de France, que j'étois d'ailleurs bien aise de voir, & à qui j'avois beaucoup d'autres choses à communiquer. Pour ce sujet, je me fis donner une Patente de Santé, & ayant tiré du côté de Venise, j'entrai dans le Port de *Kiosa*, où après avoir changé d'Habit je m'embarquai dans un petit Bateau, & je me rendis à la Ville qui n'est éloignée de ce Port que de douze lieuës.

En arrivant je fus conduit au Bureau de Santé; on m'y retint plus de trois heures, en me faisant débarquer & rembarquer plus de dix fois. Je croyois qu'ils ne finiroient jamais; ils m'accablérent de questions ausquelles je répondois toûjours, que j'étois Officier du Roy, & que j'avois à parler à l'Ambassadeur de France. Après bien des longueurs on me permit enfin d'entrer. Je me rendis chez l'Ambassadeur; c'étoit le Comte de CHARMON. Je le trouvai joüant à l'ombre avec le Nonce du Pape, & l'Ambassadeur de Malthe.

Quand le jeu fut fini, ce qui ne fut

pas

pas ſi-tôt fait, j'anonçai à cette Excellence l'avanture des François, & la mort du Sieur Clairon. Je trouvai qu'il en étoit déja informé. Je lui parlai ensuite de ma miſſion, ſur laquelle je lui repreſentai, qu'elle ſeroit fort infructueuſe ; s'il faloit que je continuas à me régler ſur des inſtructions auſſi reſtraintes que celles qu'on m'avoit envoyées de la Cour ; que le mal auquel on vouloit remedier, étoit beaucoup moins cauſé par les Sujets de l'Empereur que par les Venitiens aux-mêmes qui ſervoient l'Empereur ſous leur propre Pavillon ; que ſans leur ſecours, les Imperiaux n'auroient ni aſſez de Bâtimens, ni aſſez de Matelots pour porter au Prince EUGENE tous les convois qu'il recevoit tous les jours, & qu'ainſi il faloit, où qu'on me donnât des inſtructions moins limitées, en me permettant de prendre ſur les Venitiens, lorſqu'ils ſeroient ſurpris favoriſans les ennemis, ou que je demeurâs inutile dans le Golphe, & ſans y rendre le moindre ſervice. 1701.

L'Ambaſſadeur après m'avoir bien écouté, me répondit qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de toucher aux Ordres

que

1700. que la Cour avoit donnez. Cependant, comme il reconnoiſſoit que j'avois raiſon, il me dit qu'il falloit en conférer avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & le Cardinal d'Etrées. Cette Eminence au ſortir du Conclave après la création de CLEMENT XI. avoit eû ordre de ſe rendre à Veniſe, & d'y reſter principalement pour faire obſerver la neutralité aux Venitiens.

Le lendemain, les deux Ambaſſadeurs ſe rendirent chez le Cardinal; je leur expoſai encore ce que j'avois dit le jour d'auparavant à l'Ambaſſadeur de France; je leur montrai mes inſtructions, & je leur fis voir clairement que tant que je ſerois obligé de m'y conformer, il me ſeroit impoſſible d'executer ce que la Cour attendoit de moi.

Le Cardinal offenſé de ce que je ne m'étois pas d'abord adreſſé à lui, trompé d'ailleurs par les belles paroles des Venitiens: Car ils l'amuſoient depuis long-tems, & ſous les plus beaux déhors du monde lui faiſoient entendre tout ce qu'ils vouloient: Me dit avec un air de hauteur; que je me mélois de trop de choſes, que c'étoit à moi à agir conformément à mes inſtructions, ſans

ſans en demander davantage ; que la Cour avoit des vuës dans leſquelles, il ne m'étoit pas permis d'entrer, & que n'ayant pas d'autre avis à leur donner, j'avois fait, en me rendant à Veniſe, un voyage aſſez inutile. Du reſte que je devois ſçavoir que c'étoit à lui qu'il faloit s'adreſſer à l'avenir, quand il y auroit quelque choſe de nouveau ; puiſque c'étoit ſur lui que rouloient toutes les négotiations. 1701.

Ainſi ſe termina cette Conférence, au ſortir de laquelle, ayant témoigné à l'Ambaſſadeur de France combien j'avois peu de lieu d'être ſatisfait du Cardinal, l'Ambaſſadeur leva les épaules en me répondant : *Je ſçai que vous avez raiſon : Mais le mal eſt ſans remede.*

Pour n'avoir rien à me reprocher, je donnai inceſſamment avis à la Cour, & de la conduite des Venitiens, & de tout ce qui venoit de ſe paſſer entre le Cardinal & moi. Je ſortis enſuite de Veniſe, & je retournai dans mon Bord. A peine fus-je arrivé, à Querché où j'avois laiſſé ma Frégate ; que les Venitiens qui ne me voyoient pas avec plaiſir dans le Golphe, m'obligérent de ſortir

1700. tir du Port. Dès lors, l'Ordre fut donné de me refuser l'entrée dans tous les Ports de la République. Ce procedé m'irrita, & je résolus de m'en vanger si j'en avois jamais occasion.

A peu près dans ce tems-là, Messieurs de Beaucaire & de Fougis se rendirent auprès de moi. Je leur donnai des instructions, je leur assignai des croisieres, & nous fûmes nous poster sur les Parages par où les Imperiaux devoient passer.

Quelques jours après, le Sieur de Fougis prit un Bâtiment qu'il brûla. Ce fut le seul qui eût paru, depuis que nous avions pris nos postes; & dans le fond, il n'étoit pas necessaire que les Imperiaux en fissent partir d'avantage, les Venitiens étant plus que suffisans pour porter tous les secours qu'on vouloit faire passer.

Tandis que nous nous consumions ainsi inutilement & à ne rien faire, je me trouvai un peu embarassé, par raport aux vivres qui commençoient à nous manquer. J'ai déja dit qu'il n'en faloit point esperer, ni de Brindes, ni de Duras; j'écrivis à Rome au Cardinal de Janson, pour le prier de me faire

faite faire à Ancône mille quintaux de Biſcuit. Ce ſecours qui me fut envoyé à propos, l'argent que je recevois de tems en tems de Mr. l'Ambaſſadeur, & mon induſtrie, firent que je ne manquai jamais de rien. 1701.

Il ne me reſtoit plus qu'à fortifier mon Equipage qui avoit toûjours été un peu foible. Les autres Frégates manquoient auſſi de Monde. Mr. l'Ambaſſadeur y pourvût encore en m'envoyant ſoixante Déſerteurs François, bons Soldats qui s'étoient retirez aux environs de Veniſe, & que je diſtribuai, ſur les Vaiſſeaux d'Eſcadre, après en avoir retenu pour moi ce qu'il me faloit.

Comme tous les Ports de la République nous étoient fermez, l'Eſcadre étoit obligée de moüiller tous les ſoirs pour ſe garantir des coups de Vent qui regnent ordinairement ſur la Mer Adriatique. Outre que cette manœuvre nous fatiguoit, nous étions encore harcelez toutes les nuits par pluſieurs Bâtimens à Rames, que les Ennemis avoient armez de *Ouſcos* ou *Saignans*, Peuples Belliqueux, & qui nous ſuivoient par tout, ce qui étoit cauſe que nous paſſions preſque toutes les nuits ſous les Armes.

1701. Un jour ayant à faire du Bois, je mis à terre cinquante Hommes dans une Isle appartenante aux Venitiens. Je donnai à l'Officier des instructions convenables: Mais il ne les suivit pas, & alla donner en désordre dans une Embuscade de ces Saignans. Ils lui blessérent ou tuérent ving-deux Hommes, firent treize Prisonniers, & sans le Canon que je fis tirer, ils auroient pris la Chaloupe. Ce Malheureux Échec me mortifia beaucoup, & fut cause que je chassai l'Officier que je ne voulus plus voir, & que je n'employai désormais que pour aller à Anconne prendre des vivres pour les besoins de l'Escadre.

Jusques ici mon séjour dans le Golphe, n'avoit été d'aucune utilité au Roy. Tous nos exploits se terminoient à la prise du Bâtiment Imperial, dont j'ai parlé ci-dessus, & à celle de deux Barques Sicilienes, chargées de Sel qui alloient aux Ennemis. Elles avoient été enlevées par le Sieur de Beaucaire, qui s'en étant rendu maître avoit moüillé à l'ordinaire à l'entrée de la nuit, lorsqu'il fut si vigoureusement attaqué par les Saignans qui vouloient ravoir les Barque, qu'il fut obligé de couper ses Cables.

Il se défendit pourtant & manœuvra si à propos, qu'à l'aide d'un peu de Vent il sauva les prises. J'arrivai quatre heures après au bruit du Canon. Je donnai la chasse aux Ennemis qui s'enfuïrent à force de Rames, & j'envoyai les deux Barques à Ancone, où le Sel fut vendu au profit du Roi. 1701.

Voilà à quoi se reduisoit tout ce que nous avions fait jusqu'alors. J'en étois d'autant plus indigné, qu'il se présentoit tous les jours plus d'occasions de faire de la peine aux Ennemis, & que je ne voyois point de moyen de faire entendre à la Cour, combien il étoit necessaire de réformer les instructions qu'on m'avoit données.

Ce n'est pas que sans m'écarter de ces mêmes instructions, il n'y eût d'autres services à rendre dans le Golphe. Je m'étois déja aperçû que les Ports de l'Empereur étans dégarnis de Troupes, & mal fortifiez; il n'étoit pas bien difficile de les incommoder beaucoup & à peu de frais. J'avois même déja pris des mesures pour entreprendre quelque chose de ce côté, supposé que je n'eûs rien de mieux à faire à l'avenir, & en conséquence, j'avois demandé un renfort

1701. fort de Troupes au Vice-Roy de *Naples*. Mais outre que ce projet ne pouvoit pas avoir lieu pour le présent, parceque je ne me croyois pas assez fort ; ce n'étoit pas là principalement le sujet pour lequel j'étois envoyé, & il me sembloit qu'il seroit plus profitable au Roy de continuer ma mission sur mes Croisiers ; pourvû qu'on me donnât des instructions moins resserrées.

J'écrivis donc sur ce sujet au Cardinal d'Etrées & à l'Ambassadeur, & après leur avoir exposé tout de nouveau la mauvaise foy des Venitiens qui sous prétexte de neutralité servoient les Ennemis de tout leur pouvoir, & à découvert; je le priois de me permettre de prendre sur les Venitiens même, que je trouverois en faute ; & comme je prévoyois fort bien qu'on ne m'acorderoit pas ce point, j'insistai, pour qu'ils fissent du moins en sorte, que la République donnât à l'avenir des Patentes pour la Navigation du Golphe: Afin que je pûs distinguer les Ennemis de ceux qui ne l'étoient pas.

Pour entendre ce point il faut sçavoir que les Venitiens qui se prétendent, ainsi que nous avons dit, Souverains

verains de la Mer Adriatique, ne donnent jamais des Patentes à ceux de leurs Bâtimens dont la Navigation ne s'étend pas au-delà du Golphe. 1701.

Quelque juste que fût ma demande, par raport aux circonstances où nous nous trouvions, la République qui d'un côté vouloit favoriser l'Empereur; mais qui ne vouloit pas paroître contrevenir à la neutralité, ne voulut jamais entendre à ce que je demandois: Car elle prévit fort bien, que si elle faisoit tant que de donner des Patentes, il faudroit qu'elle empêchât de tout son pouvoir ceux de ses Sujets qui en auroient pris, de continuer les transports dont nous nous plaignions, sans quoi, son intelligence avec les Imperiaux paroîtroit à découvert, & que pour les autres qui auroient été trouvez sans Passeport, ils seroient exposez à être enlevez, toutes les fois qu'ils voudroient se mettre en Mer.

Elle refusa donc absolument tout ce qu'on lui demandoit, & se défendit, sur ce qu'il n'étoit pas convenable qu'elle derogeât elle-même à ses propres droits. Ainsi mes Lettres furent sans effet, & l'on me répondit que je n'avois

1701. vois qu'à continuer ma miſſion, ſans me mêler d'aucune autre affaire. Indigné de cette réponſe & laſſé du miſerable ſervice auquel elle me condamnoit, je réſolus, quoiqu'il pût en arriver, de hazarder quelque choſe, dans la penſée que la Cour ne trouveroit peut-être pas mauvais que je me renfermas un peu moins dans mes inſtructions.

Quelque lieu que j'eûs de me plaindre des Venitiens, j'avois obſervé juſques alors de les ménager autant qu'il m'avoit été poſſible ; il eſt vrai que comme ils n'avoient jamais de Patentes, j'arrêtois tout ce que je trouvois de leurs Bâtimens ; mais les Patrons ne manquans pas de me déclarer qu'ils étoient chargez pour le compte de la République, & qu'ils alloient dans quelqu'une de leurs Villes, je n'avois fait d'abord aucune difficulté de les relâcher.

Il eſt vrai encore qu'ayant reconnu dans la ſuite qu'ils me trompoient, je m'étois rendu un peu plus difficile, & que ne voulant plus m'en fier tout-à-fait à leur parole, j'avois pris le parti de les conduire moi-même à la Ville où ils m'avoient dit aller, pour ſçavoir

du

du PODESTAT, s'ils avoient accusé juste : mais quoique j'eûs verifié bien clairement, que les Podestats eux-mêmes, de concert avec les Patrons, s'accordoient à me tromper, j'avois pourtant sur leur parole, fait semblant de croire ce qu'ils me disoient, & j'avois toûjours laissé en Paix les Bâtimens arrêtez. 1701.

Enfin lassé de tant de mauvaise foi, je ne voulois plus être leur dupe, & je me hazardai, comme j'ai dit, à faire jetter dans la Mer quelques provisions debouche & de guerre, que je trouvai sur certains Bâtimens qui par leur réponse me parurent plus suspects que let autres. Je ne touchai pourtant ni aux Hommes, ni aux Barques, que je renvoyai sans leur faire le moindre mal.

Ces ménagemens n'empêcherent pas ceux à qui les Bâtimens appartenoient, de faire de grandes plaintes contre moi. Fachez de voir interrompre un commerce qui leur étoit d'un si grand profit, ils s'en allérent criant hautement dans Venise, & se plaignans de la violence que je leur avois faite dans leurs propres Mers. Le Senat offensé de ma conduite

'01. conduite prit l'affaire en main, & fit des plaintes à l'Ambassadeur, qui intimidé par les menaces qui lui furent faites, écrivit fortement à la Cour, à qui il donna à entendre que si je continuois, il y avoit à craindre que mon imprudence ne causât une rupture entre les deux Puissances.

La Cour vouloit dans le fond ménager la République : Mais informée, & par tout ce que j'avois écrit, & par tout ce qu'elle en avoit apris d'ailleurs, de la manœuvre des Venitiens, & convaincuë que si on leur laissoit faire, la neutralité, telle qu'ils l'observoient, ne porteroit guéres moins de préjudice qu'une Guerre ouverte, prit comme je me l'étois imaginé, le parti de me laisser agir de moi-même : Ensorte qu'elle repondit à l'Ambassadeur en désaprouvant hautement ce que j'avois fait ; mais sans me faire le moindre reproche, ni m'envoyer ordre de discontinuer.

Cette conduite, qui en me laissant le maître de mes actions, approuvoit tacitement tout ce qui s'étoit passé, m'encouragea, non-seulement à continuer ; mais encore à aller plus loin.

Dès

Dès-lors ce fut peu pour moi de jetter 1701.
en Mer tout ce qui me sembloit suspect, je me saisis des Bâtimens même & je commençai par en brûler neuf à dix.

Les clameurs redoublérent bien-tôt à Venise, je ne m'en embarrassois pas beaucoup; je vangeois le Roi de la mauvaise foi des Venitiens, je vangeois le massacre de Clairon & de tout son Equipage miserablement égorgé, & je me vangeois moi-même de toutes les duretez que j'avois eû à essuyer. Il n'en falloit pas tant pour m'animer; aussi allois-je grand train. Il n'étoit pas jusques à la plus petite Barque qui ne fût arrêtée.

Dans un seul coup, j'arrêtai près de quatre-vingt Bâtimens qui alloient à Trieste, & que je sçavois être destinez pour le transport d'un gros convoi qui devoit partir incessamment. Je voulus d'abord les brûler, néanmoins, après y avoir mieux reflêchi, je ne trouvai pas à propos de me charger tout-à-fait d'un coup si hardi, & qui ne pouvoit que faire un très-grand éclat, ce qui fit qu'en donnant avis au Cardinal d'Estrées de ce que je venois de faire, je lui demandai ses ordres pour aller plus avant.

1701. Cette Eminence me répondit à l'ordinaire que je me mélois de trop de choses, & que j'eûs à relâcher mes prises. Il fallut obéïr ; je le fis avec regret ; & n'y pouvant rien de plus, après avoir informé la Cour de ce qui se passoit. Sur l'avis certain que je reçûs que ces Bâtimens que je venois de rélâcher étoient entrez dans le Port de Trieste, d'où ils devoient bientôt sortir chargez de munition de bouche & de guerre, & d'un nombre considerable de Soldats qu'on vouloit transporter dans l'Armée du Prince Eugene, j'allai, accompagné de mes deux Fregates, croiser devant la Place que je bloquai de telle sorte, que rien n'en pouvoit sortir sans être arrêté.

Pendant le séjour que j'y fis, je reçûs de nouvelles réponses de la Cour ; quoiqu'on m'y parlât de bien des choses, on ne me disoit pas un seul mot du procedé que j'avois tenu avec les Venitiens. Ce silence me fit grand plaisir, & si ces Lettres me fussent venuës un peu plûtôt, je n'aurois pas consulté le Cardinal, sur ce que j'avois à faire des Bâtimens arrêtez.

Ayant donc tout lieu de comprendre

de

de plus en plus, qu'on ne desaprouvoit 1701.
pas ce que j'avois fait jusques alors, j'en tirai des consequences pour l'avenir, & je me mis à bruler tous les Bâtimens Venitiens suspects que je pouvois attraper, sans abandonner mon Blocus. Cette conduite donna lieu à de nouvelles plaintes contre moi, je m'y étois bien attendu. L'Ambassadeur écrivit de nouveau à la Cour; on lui fit la même réponse que la premiere fois, & toûjours sans que je reçûs le moindre reproche sur ce qui s'étoit passé.

Cependant l'Armée du Prince Eugene avoit grand besoin de secours. Depuis que je m'étois mis à bruler, elle n'en recevoit que bien peu, & le Blocus de Trieste qui tenoit renfermé le convoi, ôtoit tout espoir d'en attendre au moins de quelque tems, lorsque l'Ambassadeur de l'Empereur à Venise qui vouloit dégager tous ces Bâtimens à quelque prix que ce fût, s'avisa de faire travailler en secret à l'Armement d'un Vaisseau Anglois de cinquante piéces de Canon, qui se trouvoit par hazard dans le Port.

Ce Bâtiment devoit venir m'attaquer

1701. Je ſerois aſſez fort moi-même pour tout ce qu'il y avoit à faire, pourvû que l'on m'envoyât une Fregate de cinquante ou ſoixante piéces de Canon. Je n'avois en effet beſoin de rien autre : car j'avois déja demandé au Vice-Roi de Naples, avec qui j'avois toûjours entretenu correſpondance, des Galiotes à Rames pour les oppoſer à celles des Ennemis.

Sur ces entrefaites, le Cardinal d'Eſtrées reçût, par le retour de ſon Courrier, un Ordre pour me faire retirer du Golphe. La Cour ſur ce que cette Eminence & l'Ambaſſadeur avoient écrit, croyant que les Venitiens ſeroient à l'avenir de meilleure foi que par le paſſé, avoit voulu donner cette ſatisfaction à la République. J'eus donc ordre de me rendre à Brindes avec mon Eſcadre, & d'y attendre en patience des nouvelles du Cardinal, à qui il m'étoit ordonné d'obéïr aveuglement.

En faiſant route pour Brindes, je paſſai par Anconne, où j'arrêtai les comptes des Vivres qui m'avoient été fournis. Je n'y étois que depuis deux jours, lorſque je reçûs un Courier du Cardinal, qui me rapelloit dans le Golphe.

Les Venitiens d'accord avec les Mi-

niſtres de l'Empereur n'avoient ſouhaité mon éloignement, comme j'ai remarqué en ſon lieu, que pour dégager le Convoi que je tenois renfermé dans Trieſte. De maniere que trois jours après mon départ, les Imperiaux ayant fait entrer dans le Port pluſieurs Bateaux chargez de Soldats & de Matelots, en avoient formé l'Equipage du Vaiſſeau Anglois, qui ayant arboré ſur le champ le Pavillon & la Flame de l'Empereur, avoit ſalué l'Amiral de Veniſe qui lui avoit rendu le ſalut, après quoi l'Anglois étoit ſorti du Port, & avoit fait route du côté de Trieſte. 1701.

Ce procedé avoit enfin ouvert les yeux au Cardinal, qui indigné de ſe voir joüer, ſe tranſporta au Sénat, où il ſe plaignit amérement de la République & de ſon manque de parole: mais il en eut peu de ſatisfaction. Toute la réponſe qu'on lui fit, fut de dire, que l'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Imperiale avoit fait cet Armement dans leur Port, & qu'on n'avoit pû l'empêcher.

Ce fut ſur cette réponſe que le Cardinal outré de voir la France ſi indignement mépriſée, & de ſe voir lui-même trompé avec ſi peu de ménagement,

1701. m'avoit dépeché ce Courier avec Ordre de retourner sur le champ dans le Golphe, & d'aller prendre ou brûler le Vaisseau Anglois que l'Empereur avoit fait armer.

Ce projet ne pouvoit plus être exécuté; je répondis au Cardinal, que je le priois de faire attention, que je n'avois plus avec moi les deux Fregates qui étoient déja à Brindes, & que mon Vaisseau ne portoit que seize Canons; qu'avec si peu de forces on ne pouvoit enlever un Vaisseau de cinquante Canons, & de plus de trois cens Hommes d'Equipage: que s'il vouloit cependant que je hazardas ce coup, je ne balancerois pas à obéïr selon les Ordres que j'en avois; mais que je le supliois d'avoir la bonté de m'en envoyer l'Ordre par écrit: que pour lors je tacherois de l'exécuter de mon mieux, & que le Seigneur feroit le reste. Le Cardinal qui sentit la difficulté aussi-bien que moi, me répondit, qu'il n'étoit ni Homme de Guerre, ni Homme de Mer, & qu'il me laissoit la liberté de faire tout ce que jugerois convenable au service du Roi.

Mes comptes étant finis à Anconne,

je fis route pour Brindes, où je reçus 1701.
le lendemain de mon arrivée un second Courrier du Cardinal, qui m'ordonnoit de rentrer dans le Golphe au plus vite, & de bruler tous les Bâtimens Venitiens que je trouverois sans Patentes. Si cet Ordre fût venu dans les commencemens, l'Armée du Prince Eugene n'y auroit pas trouvé son compte; cependant quoique tardif, il ne laissa pas de l'incommoder.

Je me disposois à obéir, quand je vis arriver la Frégate que j'avois demandée. Ce Bâtiment étoit commandé par Mr. de Resson Deschiens, & portoit bonne provision de Bombes & de Bombardiers. Je renvoyai aussitôt en France la Frégate de Mr. de Beaucaire, & celle du pauvre Clairon, qui avoient besoin l'une & l'autre d'un gros radoub, & ayant remis à Mr. Deschiens celle que je montois, je travaillai avec toute la diligence possible, pour me disposer à rentrer incessamment dans le Golphe.

Pendant le séjour que je fis à Brindes, l'Evêque vint me faire visite, je fus le visiter à mon tour dès le lendemain. Ce Prélat n'exerçoit point encore

1701. ſes fonctions, parcequ'il n'avoit pas reçû ſes Bulles, qu'on ne devoit lui expedier, qu'après que le Roi d'Eſpagne, auroit reconnû, en qualité de Roi de Naples, la redevance du Pape.

Pendant la converſation, un Frere Laïc, vint ſe préſenter à l'Evêque, & lui porta plainte de la part de l'Abeſſe d'un Couvent de Religieuſes de la Ville. Elle demandoit juſtice d'un procedé aſſez violent du Grand Vicaire qui avoit fait défenſe ſous peine d'excommunication à tous Particuliers, de quelque état & condition qu'ils fuſſent, d'entrer dans les Parloirs du Monaſtere. L'Evêque répondit qu'il n'avoit aucune part à cette Ordonnance, qui lui paroiſſoit exceder : mais que n'ayant point encore de Bulles, & par conſéquent point de Juriſdiction dans le Diocéſe, il ne pouvoit rien contre le Grand Vicaire.

Je fus curieux de ſçavoir quels pouvoient être les motifs d'une conduite qui ſembloit en effet trop rigoureuſe, & m'adreſſant à l'Evêque, « allons voir, „Monſeigneur, lui dis-je, dequoi il „s'agit. Cette excommunication ne vous „regarde pas ſans doute, & quant à moi

moi, qui ne ſuis pas du Diocéſe, je" ne dois pas la craindre". A ce mot le Prélat ſoûrit, & ayant fait atteler ſon carroſſe, nous nous rendîmes au Monaſtere. L'Abeſſe & toute la Communauté, firent leur plainte, jamais tel vacarme, elles voûloient parler toutes à la fois, le pauvre Evêque n'avoit pas peu à faire à les entendre. 1701.

Tandis qu'il tachoit de les radoucir en leur promettant de leur donner ſatisfaction lorſqu'il en auroit le pouvoir, je parlois en particulier à une des Religieuſes, qui me parlant ingenûment, m'avoua ſans façon que le Grand Vicaire amoureux d'une de leurs Dames, qui ne vouloit point de lui, n'avoit fait cette défenſe que pour éloigner un jeune Cavalier qu'on lui préferoit, & dont il étoit extrémement jaloux.

Je ris de bon cœur de la biſarrerie de ce procedé qui alloit juſqu'à employer les Cenſures de l'Egliſe pour ſe debarraſſer d'un Rival: & m'étant aproché de l'Abeſſe, "Madame, lui dis-je," en badinant, ſi ce Grand Vicaire con-" tinuë à vous maltraiter, faites le moi" ſçavoir, je lancerai une Bombe dans"

1701. „ sa Maison, & je le coulerai à fond „.

La dessus je pris le Papier, où étoit écrite la défense, & l'ayant mis en piéces, la conversation se tourna en plaisanteries, contre le Grand Vicaire, qui à l'âge de soixante ans s'avisoit d'être amoureux, & de défendre sous pein d'excommunication de lui préferer un jeune Homme de condition pleine d'esprit & bien fait. Après avoir continué quelque tems sur ce ton, je m'en retournai avec l'Evêque, ne comptant pas que cette avanture pût jamais me donner le moindre chagrin; mais il en arriva autrement comme on verra dans la suite.

La veille de mon depart de Brindes, un Pilote François vint me demander à acheter les deux Barques que le Sieur de Beaucaire avoit pris, & qui étoient à Anconne où je les avois envoyées. J'avois besoin d'argent, & je fus ravi de cette occasion qui se presentoit d'elle-même. Nous arretâmes nôtre marché à six mille livres qui me furent comptées le lendemain. Après ce marché fait, le Pilote me demanda un Passeport pour pouvoir les sortir du Golphe; je ne crûs pas devoir le lui refuser,

ſer, ce qui me fit une nouvelle affaire 1702.
auprès de Mr. l'Amiral; mais je m'en
tirai heureuſement.

En conſéquence des Ordres que j'avois reçûs, je remis à la Voile avec mon Vaiſſeau de cinquante Canons, ſuivi de la Frégate que je montois auparavant, & dont j'avois remis le commandement à Mr. Deſchiens. Les raiſons qui m'avoient empêché d'aller bruler le Vaiſſeau Anglois, ſelon l'Ordre que le Cardinal d'Etrées m'en avoit donné, ne ſubſiſtoient plus, depuis l'arrivée du Sr. Deſchiens. Je reſolus donc de donner à ſon Eminence la ſatisfaction qu'il ſembloit avoir ſi fort à cœur, ainſi ma principale vuë en rentrant dans le Golphe fut de chercher ce Bâtiment, de l'attaquer, & de le bruler quelque part que je le trouvâs; bien reſolu pourtant, en chemin faiſant, de ne faire point de grace à tout ce que je trouverois de Venitiens ſans Patentes.

Je ne manquai pas d'occaſions de les inquieter bien-tôt. Il n'y avoit pas plus de deux jours que j'étois en Mer, lorſque je ſurpris un Convoi conduit par les Imperiaux, & les Venitiens qui ne me croyoient pas ſi près d'eux. Je

1701. les attaquai, & je leur enlevai huit Bâtimens chargez de vingt-cinq à trente mille charges de Bled que j'envoyai à Brindes, pour en faire la débite au profit du Roi.

Comme mes Ordres pour brûler tous les Venitiens que je trouverois sans Patentes, étoient précis, je commençai à faire grand feu; il ne se passoit pas un seul jour qu'il n'y eût quelque nouvelle expedition. Sans parler des Barques moins considerables, je leur brûlai d'abord en differentes occasions plus de vingt-cinq Bâtimens, dont je fis dépouiller les équipages par mes Matelots, qui charmez de ces captures venoient me demander de tems en tems si nous ne brûlerions plus.

Outre ces vingt-cinq Bâtimens, je rencontrai un Vaisseau Venitien de cinquante piéces de canon, qui alloit à *Bouccari*, Ville de la domination de l'Empereur. Ce Bâtiment avoit une belle & bonne Patente de la République; ainsi je ne pouvois rien entreprendre contre lui, sans exceder mes Ordres, & sans commettre une hostilité qui dans d'autres circonstances auroit pû avoir des suites fâcheuses.

Cepen-

Cependant comme je sçavois très-certainement que ce Vaisseau n'alloit à Bouccari, que pour y fortifier son Equipage d'une centaine de Soldats qui lui manquoient, & qu'après cela il devoit venir se joindre au Vaisseau Anglois, pour me faire quitter le Golphe, je crûs qu'il étoit du service du Roi de commencer par brûler celui-ci, sans m'embarrasser de ce qui pourroit en arriver. 1701.

Je m'en rendis donc le maître, & après avoir fait dépouiller tout l'Equipage que je renvoyai dans sa propre Chaloupe, sans en retenir qu'un seul Matelot que je fis Prisonnier, dans le dessein de m'en servir en tems & lieu, je fis mettre le feu au Vaisseau, me chargeant ainsi de l'evénement dans un point où je crûs qu'il étoit essentiel de me mettre au-dessus des régles.

L'incendie que je faisois avoit tellement allarmé les Vénitiens, qu'ils n'osoient plus se mettre en Mer. Le Vaisseau Anglois lui-même informé de ma derniere expedition, étoit rentré dans le Port, de peur d'être pris, ou d'être obligé de combattre; j'étois pourtant resolu de ne lui faire point de quartier, &

1701. & de tout tenter pour venir à bout de le bruler. Dans ce dessein je m'informois de tous les Bâtimens que j'arrêtois, du lieu où je pourrois le trouver. J'apris de plusieurs endroits qu'il étoit dans le Port de *Malamoco*, où les Venitiens l'avoient remorqué depuis deux jours, avec six *Piottes*, sortes de Bâtimens à Rames.

Comme je vis qu'il m'étoit desormais impossible de le rencontrer, je resolus d'aller l'attaquer dans le Port même, & de le bruler à la barbe des Venitiens. L'entreprise étoit hardie; mais outre que le Cardinal d'Estrées m'avoit témoigné souhaiter que ce Bâtiment périt; j'étois moi-même bien aise de rabattre un peu l'orgueil du Capitaine qui, en partant pour Trieste, avoit déclaré hautement qu'il alloit rendre libre la Navigation du Golphe, & qu'il se chargeoit de raporter au Sénat les Oreilles du Chevalier de Forbin.

Le beau tems favorisoit mon entreprise. J'avois pris mes mesures pour n'arriver devant Venise qu'à l'entrée de la nuit : car il m'importoit de n'être pas reconnu. Quand nous fûmes à l'endroit où j'avois resolu de m'arrêter, pour

pour disposer tout ce qu'il me falloit 1701.
pour mon attaque, je fis venir à Bord le Sieur Deschiens, à qui je communiquai mon dessein.

Il lui parut d'abord si hazardeux qu'il ne balança pas à le condamner, il me proposa même tant de difficultez, que j'aurois pû en être ébranlé si je ne les avois pas prévûës; mais j'avois eû le tems de songer à tout. “Monsieur, lui “
dis-je, je hazarde en ceci beaucoup “
moins que vous ne croyez. Je vais atta- “
quer à la verité au milieu d'un Port un “
Vaisseau entouré d'une infinité de Bâti- “
mens, qui concouroient tous volon- “
tiers à ma perte; mais aussi faites atten- “
tion que je m'adresse à des Gens qui ne “
songent pas à moi, & qui me croyent “
fort éloigné de Venise “.

Je trouverai en arrivant la plûpart “
de ces Bâtimens, & le Vaisseau même “
à qui j'en veux, vuide de Soldats & “
de Matelots. Les Equipages qui ne se “
défient de rien, ou dormiront ou se- “
ront à terre à se réjoüir dans les Ca- “
barets. Le Vaisseau que je veux brûler “
est dans le Port, amarré à quatre “
Amarres, & par conséquent hors “
d'état de manœuvrer, pour se mettre “

1701. „à couvert d'une ſurpriſe. D'ailleurs „quand il ne ſeroit pas tout-à-fait hors „de défenſe, nous devons faire peu „de cas de ſon Equipage, qui dans le „fond, & à le bien prendre, ne doit „être regardé que comme une troupe „de Gens peu aguerris & ramaſſez à la „hâte.

„Il n'y a donc pas lieu de douter „que je ne puiſſe fort bien venir à bout „de mon entrepriſe. Surtout perſonne „ne nous ayant reconnu: car il ne „faut pas croire qu'on ait pris garde „à nous dans un Pays où il eſt ordinai- „re de voir arriver tous les jours des „Vaiſſeaux auſſi conſiderables que les „nôtres.

„Bien plus; quand nous aurions „été reconnus, ayant à faire à des Peu- „ples faineans, timides, & incapables „d'une entrepriſe tant ſoit peu hardie, „nous ne riſquerions pas trop à les aller „attaquer, puiſqu'il ne leur tomberoit „jamais dans l'eſprit, que nous puiſ- „ſions avoir la hardieſſe, ou la teme- „rité, (comme il leur plaira) d'entrer „dans leur Port, & d'aller brûler un „Vaiſſeau à la vûë de cette prodigieuſe „quantité de Galeaſſes, de Galeres, de

Galiot-

Galiottes, & de Brigantins, sur les-« 1701.
quels ils se reposent. Si je suis assez«
heureux pour que le beau tems conti-«
nuë, je suis presque sûr de mon entre-«
prise; d'ailleurs, poursuivis-je, ce«
Vaisseau a trop bien servi nos Enne-«
mis, il faut qu'il perisse pour l'hon-«
neur de la Nation«.

Le Sieur Deschiens, homme de résolution, & véritablement courageux, gouta toutes ces raisons, & se réduisit à me dire, que puisque j'étois résolu à ne demordre pas de cette entreprise, il me prioit au moins de lui en donner le commandement; qu'une pareille commission ne pouvoit tomber que sur lui, puisque je n'ignorois pas que le Commandant ne doit jamais s'exposer, sans un extrême besoin. «Je n'ai jamais douté, lui dis-je, de votre«
valeur: mais j'ai trop à cœur la réüs-«
site du projet dont je viens de m'ou-«
vrir à vous, pour m'en reposer sur«
personne«.

D'ailleurs si je vous donne le com-«
mandement que vous souhaitez, &«
que vous reveniez sans rien faire,«
je croirai avoir lieu de me plaindre,«
& s'il vous arrivoit mal-encontre, ce«
qui

1701. „qui eſt très-poſſible, je ſerois blâmé de „vous avoir expoſé tandis que je ſerois „en ſûreté. Il vaut donc mieux que j'y „aille moi-même, & que je me charge „de l'evénement.

„Pour prendre toutes les précau-„tions qui conviennent en pareil cas, „& pour ne pas riſquer le ſervice de Sa „Majeſté; comme je pourrois être tué, „voici les inſtructions que j'ai reçû de „la Cour, auſquelles vous n'aurez qu'à „vous conformer“. Je lui marquai pour lors la maniere dont il devoit ſe conduire.

„J'ai demandé, pourſuivis-je, au „Vice-Roi de Naples, & je lui ai fait „demander par le Cardinal de Janſon, „douze cens Soldats, & quatre Galé-„res; tout cela ſe prépare à venir. Ma „vûë en me procurant ce ſecours, étoit „d'attaquer les Ports de l'Empereur, „& de les détruire : car j'ai remarqué „il y a long tems qu'ils ſont mal for-„tifiez, & hors de défenſe. Quand „vous aurez reçû ce renfort, vous ſe-„rez le maître de vous en ſervir, pour „continuer à agir ſur ce plan, ſi vous „le trouvez convenable; ſi non vous „vous ſervirez de ces Troupes, ſelon „qu'il vous paroîtra que les interêts

du

du Roi le demanderont. En attendant" 1701.
tenez vous dans mon Bord, & atten-"
dez y de mes nouvelles".

Lui ayant ainsi parlé, je fis mettre en Mer mes deux Chaloupes, & un Canot. Je choisis tout ce qu'il y avoit de meilleurs Hommes dans mon Equipage, je leur fis mettre à tous des Cocardes blanches au Chapeau; afin de pouvoir nous reconnoître, quand nous serions à Bord de l'ennemi. Je fis ensuite l'établissement de mon attaque, marquant à chacun en particulier ce qu'il avoit à faire, & le poste qu'il devoit occuper, quand nous aurions abordé. Tout étant ainsi disposé, je m'embarquai, & nous partîmes, n'ayant en tout dans mes trois petits Bâtimens que cinquante Hommes; mais valeureux, & capables d'un coup hardi.

La Mer étoit calme, l'air pur, & la Lune dans son plein; il étoit à peu près minuit, quand nous entrâmes dans le Port. Le prémier objet qui s'offrit d'abord à nous, fut un petit Bateau avec deux Hommes qui pêchoient. Pour n'être pas reconnû, je fis semblant d'être de l'escorte du Vaisseau Anglois, dont je leur fis demander des nouvelles en Italien;

1701. Italien ; ajoûtant pour les tromper, que nous avions été pris, & dépouillez par les François. A ce mot de François, ils s'écriérent tous deux, *ah le chien de Chevalier de Forbin !* Après cette exclamation, ils nous répondirent que le Navire étoit plus loin, & que nous n'avions qu'à avancer.

En chemin faisant, je vis venir plus de cent cinquante petites Voiles qui sortoient par un petit Vent de Terre. Si je n'avois pas connu Venise, cette multitude de Bâtimens m'auroit effrayé, & je serois revenu sans rien entreprendre ; mais je sçavois fort bien que je n'avois rien à aprehender de ce côté-là ; en effet ils continuérent leur route, & passérent tous sans mot dire.

Quelque tems après je rencontrai un autre petit Pêcheur, à qui je demandai des nouvelles du Vaisseau Anglois. Le Pêcheur me montra un gros Navire en me disant *le voilà.*

Le Matelot Imperial que j'avois trouvé dans le Vaisseau Venitien, & que je n'avois retenu que parceque je comptois de m'en servir dans cette occasion, m'avoit assuré qu'il connoissoit ce Navire pour y être entré plus d'une fois.

fois. J'avois embarqué cet homme avec moi, & pour en tirer le service que je souhaitois, je lui avois promis la liberté s'il m'indiquoit le Vaisseau; mais aussi je l'avois assuré que je le ferois pendre sur le champ, s'il me trompoit. Il me confirma tout ce qu'on venoit de me dire, m'assurant lui-même qu'il étoit sûr de ne point se méprendre, & qu'il reconnoissoit fort bien ce Vaisseau à un grand Lion doré qu'il aperçevoit sur le derriere de la Poupe. 1701.

Le Navire étant ainsi reconnu, quoique d'un peu loin, je marchai en bon ordre afin de pouvoir commencer l'attaque tous en même tems, & d'un même côté. Nous avancions lorsque mon maître Nocher aperçut à la faveur du clair de la Lune, le petit Pêcheur que nous avions rencontré d'abord. Il m'en avertit, & me fit prendre garde que ce Bâtiment voguoit vers le Navire Anglois. J'eus peur qu'il ne nous eût reconnu & qu'il n'allat donner avis de notre venuë. Pour parer ce contre tems, je fis faire force de Rame à mes Gens; mais quelque diligence que je fis, il me fut impossible de l'empêcher de parler.

Comme

1701. Comme j'avois pris les devants : car j'étois éloigné d'une portée de Fusil des deux autres Bâtimens qui me suivoient; je ne voulus pas perdre du tems à les attendre, & m'adressant à l'Equipage : „ Allons camarades, leur dis-je, abor„dons toûjours. Tandis que nous oc„cuperons l'Ennemi, nos Gens qui ne „sont pas loin viendront à notre se„cours".

Nous n'étions plus qu'à deux pas du Vaisseau, lorsque la Sentinelle cria *où va la Chaloupe ?* Je ne répondis rien, & j'abordai ; je vis en joignant le Navire, que deux des Saborts de la Sainte Barbe étoient ouverts, j'y fis entrer mon maître Nocher, & deux de ses Camarades, qui s'étant glissez par là, donnérent l'alarme les prémiers. Ils tuérent d'abord cinq à six Hommes qui se présentérent à moitié endormis.

Dans le même moment je montai à Bord la Bayonnete au bout du Fusil, en criant *tue, tue.* Tous mes Soldats furent se poster à l'endroit que je leur avois désigné. Quand je les vis ainsi dans leur poste, je courus suivi de quelques un des miens, sous le Gaillart du derriere, pour aller m'emparer de la grand'-

grand'Chambre, où sont ordinairement 1701.
les Armes des Vaisseaux de Guerre. Quelques malheureux accourus au bruit sans Armes & en chemise, furent massacrez.

Comme nous poursuivions les restes de ces miserables qui crioient en demandant quartier, je tombai dans l'Ecoutille qui étoit à l'arriere du grand Mât. Mon Fusil & l'Echelle me retinrent; mais mon Chapeau, ma Perruque, & mon Pistolet allérent en bas. Dans cet état, je craignis que mes Soldats ne me prissent pour un Ennemi. Je levai la voix, & leur adressant la parole. *Ce n'est rien*, leur dis-je, *avancez, Enfans; je suis à vous.*

Ces Hommes pleins de valeur, & qui avoient une présence d'esprit merveilleuse, s'avancérent vers la grand'-Chambre, où je les suivis un moment après. Ils en étoïent déja maîtres lorsque j'arrivai, & avoient tué sept à huit Hommes qui avoient voulu leur faire tête. Alors, n'y ayant plus personne qui resistât, je mis des Sentinelles aux Ecoutilles, pour empêcher que ceux qui étoient en bas ne montassent sur le Pont.

1701. L'Officier qui étoit destiné pour attaquer le Château du devant, s'en étoit aussi emparé. Il ne restoit plus que le Capitaine du Vaisseau, son Gendre, & deux de ses Fils qui s'étoient fermez dans la Chambre du Conseil qu'ils avoient barricadée, & où ils se défendoient. Il étoit important de les y forcer au plûtôt, & avant qu'aucun de tous ces Bâtimens dont le Port étoit rempli, pût venir donner du secours. Je courus donc incessamment de ce côté, suivi de quelques Soldats, & ayant envoyé sur le champ un Bombardier dans mon Canot, pour y prendre une Hache, des Grénades, & une Mêche allumée, que j'avois eû la précaution d'embarquer; j'eus bien-tôt fait une ouverture dans la cloison. Aux prémieres Grénades que je jettai, le Capitaine se rendit en demandant quartier. Ce fut pour lors que mes deux autres Bâtimens abordérent; en sorte que sans leur secours, & avec vingt Hommes seulement, je m'étois déja rendu maître du Vaisseau.

L'Officier de l'un des deux Bâtimens, me dit qu'un coup de Mousqueton à trompette que le Capitaine avoit

avoit tiré de la Chambre du Conſeil, lui 1701.
avoit tué deux Hommes, & que trois autres avoient été bleſſez du même coup. Ce fut là tout ce que je perdis. La plûpart des Matelots Ennemis qui étoient entre les Ponts ſe jettérent par les Sabors dans la Mer, & ſe ſauvérent à la nage, ainſi dans moins d'une demi heure je me vis entiérement le maître.

Il ne me reſtoit plus pour avoir une ſatisfaction entiere qu'à mettre le feu. Je fis rompre des planches de Coffre, & avec des chemiſes ſouffrées, que j'avois apporté exprès, je fis préparer trois feux que je diſpoſai en differens endroits; après quoi ayant fait chercher mon chapeau, mon Piſtolet, & ma Perruque, je fis crier dans le bas du Navire, qu'il y avoit bon quartier, il en monta vingt-ſept Hommes, que je diſtribuai dans mes deux Chaloupes avec le Capitaine, ſes Fils & ſon Gendre. Perſonne ne paroiſſant plus, j'allumai moi-même les feux, & quand je vis qu'ils commençoient à gagner le corps du Vaiſſeau, je me rembarquai.

Dans un moment le Navire fut tout embrazé, j'avois le plaiſir de le voir brûler en me retirant. Ce ſpectacle mit l'a-

1701. larme dans le Port, on voyoit de la lumiere par tout; ce n'étoient que cris dans tous les Vaiſſeaux & dans les Maiſons. Peu après le trouble augmenta; Car le feu ayant gagné le dedans, les Canons chargez à Boulets commencérent à tirer à droit & à gauche avec un fracas horrible, enfin le feu prenant aux Poudres, & mettant en piéces cette maſſe énorme fit joüer au milieu du Port la plus épouvantable mine qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

Je retournai dans mon Bord, ſans avoir été pourſuivi de perſonne, j'y fus reçû aux cris de *Vive le Roi.* Tout l'Equipage témoigna d'autant plus de joye de mon retour, que le fracas qu'ils avoient entendu dans le Port, leur avoit donné plus d'inquiétude ſur mon ſujet.

Les Priſonniers ayant été mis dans mon Vaiſſeau, j'affectai de faire toutes les honnêtetez poſſibles au Capitaine, & après m'être plaint à lui avec douceur, des diſcours qu'il avoit tenu ſur mon compte, « Monſieur lui dis-je, » quoiqu'on ait voulu m'aſſurer que » vous avez eû deſſein de me maltrai- » ter; non-ſeulement vous ne recevrez

» aucun

aucun mauvais traitement de ma part : « 1701.
Mais je veux sur vôtre seule parole, «
vous renvoyer à Venise ; vous y trai- «
terez avec l'Ambassadeur de l'Empe- «
reur, de l'échange des Prisonniers, «
& en cas que vous ne puissiez rien con- «
clurre, vous reviendrez me joindre ici «
au bout de deux mois ».

Dès qu'il fut jour ; j'ordonnai qu'on le mit à terre. Il ne profita pas longtems de l'honnêteté dont j'avois usé à son égard : Il mourut peu de jours après, soit de chagrin, soit que les Venitiens l'eussent fait empoisonner, comme on en fit courir le bruit, je ne sçai pourquoi.

Cependant l'allarme étoit dans Venise, les Magistrats en Robe de Chambre, & en Pantoufles s'assemblerent au *Pregadi*. L'Ambassadeur de France eut peur, & tout effrayé du tumulte qu'il entendoit, se cantonna dans son Palais. Le Cardinal d'Estrées au contraire triomphoit : Car il regardoit ce qui venoit de se passer, comme une expedition entreprise pour lui faire plaisir, & qui servoit à le vanger amplement de la mauvaise foi & du manque de parole des Venitiens.

1701. Dans les prémiers mouvemens de sa joye, il m'écrivit la Lettre du monde la plus gratieuse. L'Ambassadeur s'expliquoit sur un ton bien diffèrent; & après m'avoir accablé de reproches, il ne faisoit pas difficulté de me dire, que pour ma propre gloire je l'avois exposé, & avec lui tous les François qui étoient dans Venise, à être assommez par le Peuple.

Cette Lettre me fit de la peine, je répondis à l'Ambassadeur qu'il faisoit beau tems dans son Cabinet, où il étoit tranquile, & en sureté, tandis que j'exposois tous les jours ma vie pour la gloire des Armes du Roi. Que bien loin de m'attendre aux reproches que je venois de recevoir, j'avois esperé qu'il me sçauroit gré d'avoir mortifié une République qui observoit si mal ce qu'elle avoit si souvent & si solemnellement promis; que j'étois au désespoir, qu'il n'approuvât pas ma derniere action; mais que je la jugeois si utile au service du Roi & à l'honneur de la Nation, que si ce Vaisseau Anglois étoit encore sur pied, je me croirois obligé de tout entreprendre pour le faire perir.

Le lendemain l'Ambassadeur qui commençoit

mençoit à n'être plus si effrayé, me re- 1702.
çut une Lettre bien differente de la premiere : il me fit mille excuses, donna de grandes loüanges à tout ce que j'avois fait, & finissoit en me priant d'oublier sa précedente.

Avant que-de mettre à terre le Capitaine Anglois, je lui demandai à combien montoit l'Equipage de son Vaisseau, il me dit qu'il étoit de trois cens trente Hommes, & que si j'avois été l'attaquer le jour précedent, je n'y en aurois peut-être pas trouvé vingt; que je n'y en avois trouvé un si grand nombre, que parceque voulant congedier tout ce monde, il les avoit fait avertir de se rendre à bord, où il y avoit plus de cent Hommes lorsque j'étois venu l'attaquer, & que le peu de résistance qu'on m'avoit fait, ne venoit que de ce qu'ils n'auroient jamais cru que j'osai les attaquer dans un Port comme celui de Venise, où ils se croyoient à l'abri de toute insulte. Leçon importante pour tous les Gens de Guerre, qui doivent toûjours être sur leur garde & craindre quelque part qu'ils se trouvent, les surprises des Ennemis, qui peuvent les attaquer à tout

1701. moment, & qui ne demanderoient pas mieux que de les prendre au dépourvû.

Les Venitiens irritez de ce qui venoit de se passer porterent leurs plaintes au Cardinal d'Estrées. Ils lui déclarérent, qu'ils regardoient cette action, comme une hostilité intolerable, dont il faloit que la République tirât raison; qu'ils voyoient fort bien qu'on vouloit les pousser à bout; mais qu'ils ne souffriroient jamais, sans en témoigner leur ressentiment, que les François eussent porté la hardiesse, jusqu'à venir sous les yeux du Senat & dans leur Port, brûler les Vaisseaux de leurs amis, & de leurs alliez.

Le Cardinal ravi de pouvoir leur faire une réponse semblable à celle qu'il en avoit reçû, répondit qu'il n'étoit point Homme de Guerre, qu'il ignoroit les raisons qui avoient donné lieu à l'expedition dont ils se plaignoient: Mais que j'étois à leur vûë, & qu'ils pouvoient envoyer à Bord tant qu'ils voudroient, pour s'éclaircir avec moi; que quand à lui il n'avoit aucune autre satisfaction à leur donner.

Le Sénat peu content de cette réponse,

ponse, me députa un Noble Venitien, 1701.
qui se rendit à Bord accompagné du
Consul François. Je fis au Député tout
l'accueïl possible. Je ne craignois pas
d'en faire trop, après ce qui venoit de
se passer : Outre que je prévoyois fort
bien que j'aurois mon tour, avant que
la conversation finit.

Après les premieres civilitez ; il m'exposa, dans une assez longue plainte, les principaux griefs, que le Sénat avoit contre moi, me déclara qu'il étoit principalement envoyé, pour sçavoir les raisons sur lesquelles je m'obstinois depuis si long-tems à outrager la République, dont je n'avois pas à me plaindre ; qu'il avoit ordre de s'informer des motifs qui m'avoient engagé à inquieter tout ce que j'avois trouvé de leurs Bâtimens dans la Mer Adriatique, à en bruler un si grand nombre, & en particulier de s'éclaircir avec moi sur le sujet pour lequel j'étois allé, jusques dans leur Port, brûler à la vûë de Saint Marc, un Vaisseau qui appartenoit à leurs alliez & qui étoit sous la protection de la République.

Ce discours m'ouvroit un champ trop vaste pour rester court, après avoir

1701. écouté tout ce que le Député avoit à me dire : “ Monsieur, lui repartis-je, „ le Roi mon Maître m'a envoyé dans „ le Golphe pour le bien de son service ; „ mais en même-tems, il a eu si fort à „ cœur les interêts de vôtre Républi- „ que, & il a tellement prétendu la mé- „ nager, qu'il m'à défendu de paroître „ autrement que sous le Pavillon du Roi „ d'Espagne, à qui les Côtes du Royau- „ me de Naples, qui font une partie du „ Golphe, apartiennent incontestble- „ ment „.

„ Mes instructions qui sont trés-sa- „ ges ne me permettent que d'attaquer „ les Ennemis du Roi, aussi ne suis-je „ venu que comme dans un Païs ami ; „ croyant avoir à faire, tout au plus „ qu'aux Imperiaux, s'ils entreprenoient „ quelque chose de contraire au service „ de Sa Majesté „.

„ Cependant à peine suis-je entré „ dans le Golphe qu'un de mes Capi- „ taines, & trente Hommes de sa suite „ sont assassinez au sortir de la Messe, „ dans vos propres Terres, au milieu „ d'un Village appartenant à la Seigneu- „ rie. Je m'en suis plaint à vos Magis- „ trats ; bien loin de me donner sur ce point

point la satisfaction que je demandois, “ 1701.
& que j'avois lieu d'attendre, on me “
ferme l'entrée de tous vos Ports, & on “
m'y refuse même de l'eau, tandis que “
nos Ennemis en reçoivent toute sorte de “
secours „.

Quand après cela j'aurois usé de “
represailles, on n'auroit pas lieu de “
s'en plaindre. Je ne l'ai pourtant pas “
fait, au contraire, nonobstant l'irre- “
gularité de ce procedé, n'en voulant “
qu'aux seuls Imperiaux, j'ai fait prier “
le Sénat de donner des Passeports à ses “
Sujets, dans la crainte où j'étois, de “
les confondre avec les Ennemis „.

Il étoit d'autant plus raisonnable de “
me donner satisfaction sur ce point “
qu'ayant à empêcher les secours que “
l'Empereur envoyoit journellement au “
Prince Eugene, & que ne m'étant “
pas possible de distinguer les Venitiens “
des Imperiaux, autrement que par “
leur Passeport, on ne pouvoit refu- “
ser de leur en donner, sans m'exposer “
tous les jours à des mécomptes éga- “
lement désagréables au Roi mon “
Maître, & à la République „.

Il est notoire que le Sénat n'a ja- “
mais voulu entendre raison sur ce “

1701. ,, point, & que toutes mes remontran-
,, ces ont été inutiles : Il ſembloit après
,, cela que j'étois en droit de prendre
,, indiſtinctement ſur les Ennemis, &
,, ſur les Venitiens ; cependant pour ne
,, pas choquer vôtre délicateſſe, je n'ai
,, pas voulu uſer d'un droit que vôtre
,, conduite me donnoit ; & voulant
,, pouſſer les ménagemens juſques à l'ex-
,, cez, je me ſuis donné la peine pendant
,, long-tems de conduire ceux de vos
,, Bâtimens que je trouvois chargez de
,, vivres, & de munitions de Guerre,
,, dans les Villes de vôtre dépendance
,, où ils me diſoient aller ; & je les ai
,, toûjours relâché ſans difficulté, lorſ-
,, que vos Podeſtats m'ont aſſuré, que
,, la Cargaiſon apartenoit aux Veni-
,, tiens.

,,La République m'a d'autant plus
,, d'obligation en ce point, que je ſça-
,, vois fort bien que le Magiſtrat me
,, trompoit ; puiſque je ne manquois
,, jamais d'aprendre le lendemain, où
,, le jour d'après, que les Bâtimens
,, relâchez, étoient allez chez les Enne-
,, mis. J'en ai ſurpris quelques-uns qui
,, étoient dans ce cas. Après avoir ve-
,, rifié leur menſonge, & la connivence
du

du Magiſtrat, il auroit été, ce ſem- "
ble, dans l'ordre de les bruler : Je me "
ſuis pourtant contenté de jetter les Mu- "
nitions en Mer, & j'ai renvoyé & les "
Bâtimens, & l'Equipage ſans leur faire "
le moindre mal. "

Dans une ſeule foit j'ai rencontré "
près de quatre-vingt deux Bâtimens qui "
alloient à Trieſte. Je les ai laiſſé paſſer "
quoiqu'il me fût aiſé de les arréter, & "
quoique je ſçûs fort bien qu'ils n'al- "
loient que pour ſe charger du Convoi "
deſtiné au Prince Eugene : Car j'avois "
été averti qu'on ne les envoyoit que "
pour ce ſujet. "

Mais voici qui eſt plus fort que "
tout le reſte. Tandis que je tenois "
Trieſte bloquée, l'Ambaſſadeur de "
l'Empereur arme dans vôtre Port, "
& ſous les yeux du Senat, le Vaiſ- "
ſeau Anglois dont la perte fait au- "
jourd'hui le ſujet principal de vôtre "
députation. Vous n'ignorez pas que "
les Miniſtres du Roy ont repreſenté "
à vos Magiſtrats, qu'ils euſſent à em- "
pêcher cet Armement. Sur les remon- "
trances qui leur furent faites, le Sé- "
nat donna ſa parole que l'Anglois "
n'armeroit point, & promit au Roy "

„ &

1701. „ & à ses Ministres, que pourvû qu'on „ me fît sortir du Golphe, il se chargeoit d'empêcher, qu'à l'avenir les „ Imperiaux donnassent du secours au „ Prince Eugéne.

„ Sur ces belles promesses, le Roi „ & ses Ministres m'ordonnent de me „ retirer. J'obéïs. Qu'en est-il arrivé ? „ A peine suis-je parti, que le Vaisseau „ Anglois arbore le Pavillon de l'Em„ pereur, & après avoir salué votre „ Amiral qui lui rend le salut, sort du „ Port, fait voile pour Trieste, met „ sous son escorte plus de cent Bâti„ mens, les mêmes que j'avois laissé „ passer, & les conduit jusqu'à l'em„ bouchure du *Pé*, chargez du secours „ dont j'avois empêché la sortie pendant „ si long-tems.

„ Les Ministres du Roi portent de „ nouveau leurs plaintes au Sénat sur ce „ manque de parole. Toute la satisfaction „ qu'on en obtient se réduit à s'entendre „ répondre froidement „, *qu'on est bien fâché de ce qui est arrivé ; mais qu'on n'a pû empêcher l'Ambassadeur de l'Empereur de faire cet Armement.*

„ Depuis ce tems-là j'ai brûlé, dites„ vous, un très-grand nombre de Bâ-

„ timens

timens Venitiens ; cela pourroit être, " 1701.
& je n'oserois assurer le contraire ; "
mais ce qu'il y a de bien certain, c'est "
que s'ils avoient eû des Patentes, com- "
me le Sénat a été requis plus d'une "
fois de leur en donner, je les aurois "
laissé passer de même que plusieurs au- "
tres Bâtimens qui venoient du Levant "
richement chargez, & que j'ai recon- "
nu à leur Patentes apartenir à la Répu- "
blique ".

Du reste, quand j'aurois brulé en "
effet quelques Venitiens que j'aurois "
surpris donnant du secours aux Enne- "
mis, malgré les intentions du Sénat, "
y auroit-il lieu d'être si fort irrité con- "
tre moi ? Qui, en tout cela, n'auroit "
fait autre chose dans le fond, que de "
punir des Contre-bandeurs, de faux "
Freres, & de mauvais Sujets ? Et pour "
ce qui est du Vaisseau Anglois, que je "
viens de brûler dans votre Port, qu'il "
me soit permis de vous le dire, c'est "
à la République à me faire des remer- "
ciemens, & non des reproches ; puis- "
que je lui ai rendu service, en châ- "
tiant un insolent qui faisoit le maître "
chez vous, *sans que vous pussiez l'en* "
*empêcher* ". Ma réponse déconcerta le

Vénitien,

1701. Venitien, qui n'en demandant pas d'avantage prit congé, & s'adressant au Consul François, Monsieur le Consul, lui dit-il, il m'a fait la réponse d'un FORBIN. Je ne sçai si par cette maniere de parler, en faisant allusion à mon nom, il vouloit dire quelqu'autre chose que ce qui se présente naturellement.

Dès ce jour même j'écrivis à la Cour pour donner avis au Ministre de ma derniere expédition. Voici la reponse que j'en reçûs. " Sa Majesté m'a paru satisfaite, Monsieur, du succez qu'a eû vôtre projet par la prise de plusieurs Bâtimens ; l'action que vous avez faite en brulant dans le Port de Malamoco le Vaisseau Anglois destiné pour le service de l'Empereur, lui a aussi été très-agréable. Elle en a bien connu toute la hardiesse, & tout le danger auquel vous vous êtes exposé. Elle m'ordonne de vous assurer qu'elle s'en souviendra par raport aux Officiers, & autres que vous recommanderez, & dont vous avez été content, & que vous le serez de l'attention qu'elle y fera. "

J'avois écrit à Rome au Cardinal de Janson

Janſon ſur le même ſujet. Il me témoi- 1701.
gna que mon attention à lui faire part de mes ſuccez, lui avoit fait beaucoup de plaiſir, & enſuite donnant un champ libre à l'amitié qu'il avoit pour moi, il m'écrivit mille choſes ſi obligeantes, qu'il ne me conviendroit pas de les repeter.

L'expedition dont je viens de parler me rendit entierement maître du Golphe. Je remis à la voile & je continuai à croiſer. Peu de jours après il m'arriva une avanture que je ne dois pas taire, & qui me fit d'autant plus de plaiſir, qu'en me donnant lieu de faire reſpecter les Armes du Roi, j'en tirois une ample ſatisfaction de toutes les avanies que j'avois eu à eſſuyer de la part des Venitiens.

Un petit Bâtiment que j'envoyois devant moi à la découverte, avec ordre à l'Officier de faire venir à Bord tout ce qu'il rencontreroit, ( Car je m'étois mis ſur le pied de ne laiſſer paſſer aucun Bâtiment ſans le viſiter, ) trouva une Piotte, où étoit le PROVEDITEUR *Général du Golphe*. Ce Magiſtrat un des plus conſiderables de la Republique, qui étoit ſorti pour exercer quelque fonction

1701. fonction de sa charge, étoit pour lors revétu de toutes les marques de sa Dignité.

L'Officier François l'ayant abordé, lui commanda de se rendre à Bord du Chevalier de Forbin. Le Général surpris & tout scandalisé de se voir donner un tel Ordre, à lui qui devoit en donner aux autres, répondit à l'Officier qu'il eût à se retirer, & lui fit dire que cette Piotte portoit son Excellence Monseigneur le Provediteur Général du Golphe.

Le François sans démordre de ses prétentions & peu touché de la magnificence de ce titre, repliqua brusquement qu'il ne reconnoissoit d'autre Général que le Chevalier de Forbin; qu'il n'y avoit qu'à obéïr, sans quoi, il alloit faire tirer sur le Bâtiment. Le Venitien étoit trop sage pour risquer ce coup, obéït, & s'en vint à Bord.

L'Officier qui avoit gagné les devans m'avertit de ce qui se passoit. Ravi de pouvoir mortifier la République dans la Personne d'un de ses principaux Magistrats, je donnai les ordres convenables, & je me retirai dans ma Chambre pour donner lieu à la comedie que je méditois.

A

A peine le Proveditcur fut à Bord, que l'Officier de garde lui ordonna de monter. Le Venitien fit quelque difficulté [redacted], ſous pretexte de ſa [redacted]emanda à me parler. L'Of-[redacted]r lui répondit ſelon l'inſtruction que je lui avois donné, que ſon Excellence Monſeigneur le Chevalier ne faiſoit que de paſſer dans ſa Chambre, où il étoit allé pour repoſer un moment, & qu'il n'y avoit perſonne d'aſſez hardi pour oſer l'éveiller au moins ſi-tôt : Il ajoûta qu'il en étoit bien mortifié : mais que ſelon ſes ordres, devant, ſans en excepter aucun, viſiter tous les Bâtimens qui viendroient à Bord, après en avoir fait monter tous les Equipages, il ſuplioit ſon Excellence d'avoir pour agréable, qu'il s'acquitta de ſa commiſſion. 1701.

Le Général Homme d'eſprit, comme le ſont preſque tous les Venitiens, comprit fort bien dequoi il étoit queſtion, & voyant la néceſſité où il étoit de monter, ne ſe le fit pas dire davantage. Dès qu'il fut entré, l'Officier qui le precedoit marchant à petit bruit, & ſur la pointe des pieds, vint gratter à la Porte de ma Chambre qu'il entrouvrit,

1701. trouvrir, & me parlant à demi voix, & comme craignant de me faire de la peine, " Monseigneur, me dit-il, je de- „ mande bien pardon à [redacted]cellen- „ ce, d'oser prendre la li[redacted] „ veiller; mais son Excellence Mon[redacted] „ gneur le Proveditеur Général du Gol- „ phe. . . . .

A ce mot de Proveditеur Général, je me levai avec précipitation, & me présentant sur la Porte de ma Chambre j'y reçûs le Venitien que je saluai profondément, & à qui je témoignai, combien j'étois mortifié, que mes Officiers l'eussent obligé de venir à Bord, & de monter. Je le supliai de croire que quelque général que fût l'Ordre que j'avois donné, je n'avois pas prétendu qu'il s'étendit jusques à son Excellence : Que mes Officiers avoient excedé; mais que je le conjurois de leur pardonner, & de n'imputer leur méprise qu'au malheur des tems qui les obligeoit & qui me contraignoit moi-même, à faire tous les jours bien des choses que je n'executois qu'avec regret.

Le Venitien répondit d'un air gracieux qu'il étoit charmé de l'avantu-

re,

re, puiſqu'elle lui procuroit le plaiſir de 1701.
me connoître. Un moment après, on apporta du Caffé, du Chocolat, des Confitures, & de differentes ſortes de Vin, le Général gouta de tout.

Nous parlames aſſez long-tems de la ſituation des affaires. Je me plaignis de la partialité de la République, des mauvais traitemens que j'en recevois tous les jours, & de ce que par ſes Ordres on me refuſoit entrée & rafraichiſſemens, juſques à de l'eau, dans tous ſes Ports, tandis qu'on accordoit tout aux Ennemis.

Le Venitien auſſi habile que poli, me répondit en excuſant toûjours le Sénat, ſans pourtant me condamner. Lorſqu'il prit congé, tous mes Soldats parurent ſous les Armes, je fis battre au champ, & l'Equipage ayant crié pluſieurs fois *Vive le Roy*, je ſaluai ſon Excellence de neuf coups de Canon. Je fis part de cette avanture au Cardinal d'Eſtrées, & à l'Ambaſſadeur. Ce dernier me répondit que le Général ſe loüoit extrémement de moi, & que je lui avois fort bien doré la pilule.

Ce fut à peu-près dans ce tems-là que je reçûs des plaintes de Mr. le

Comte

1701. Comte de Toulouſe au ſujet des Paſſeports que j'avois donné au Pilote François, à qui j'avois vendu à Brindes les deux Barques qui étoient à Anconne. Ces deux Bâtimens qui venoient en France, entrérent dans Meſſine, Pilote préſenta ſon Paſſeport. On ne manqua pas de le porter à Mr. l'Amiral & de lui repréſenter, que je m'arrogeois une autorité qui n'étoit duë qu'à lui; mais ce Prince dont j'avois l'honneur d'être connu, démêla bientôt la verité, & comprit que tout ce que j'en avois fait n'étoit que pour faciliter la vente des Bâtimens. Cependant il m'écrivit, & m'ordonna de me juſtifier.

Il ne me fut pas mal aiſé de le faire, & mes raiſons ſe trouvant les mêmes que celles qui s'étoient d'abord préſentées à ſon eſprit, il y eut égard. Cette affaire n'eut point d'autre ſuite: j'ai crû pourtant devoir la rapporter, quand ce ne ſeroit que pour faire voir aux Officiers avec combien de circonſpections ils doivent ſe conduire: car à l'Armée on ne pardonne rien, ſur tout en certaine matiére, & il ne manque jamais de Gens qui, ou par envie, ou

pour

pour faire leur Cour, se font un merite de vous accuser. 1701.

Comme je continuois à brûler tous les Bâtimens que je trouvois sans Passeport, les cris & les plaintes ne cessoient pas. Enfin les Venitiens fatiguez de se voir si mal menez, s'adresserent encore au Cardinal. Ils lui firent tant, & de si belles promesses, que cette Eminence continuant à être leur duppe, se laissa encore persuader. Il m'envoya donc ordre de ne plus toucher aux Venitiens, & de laisser les choses dans l'état où elles étoient, lorsque j'étois entré dans le Golphe. Sur ce pied n'ayant plus rien à faire sur mes croisieres, je repris le projet dont j'ai parlé ci-devant, & dont je n'avois differé l'exécution que parceque j'avois eu occasion de faire quelque chose de mieux.

J'ai déja dit plus d'une fois, que dès mon entrée dans le Golphe, j'avois reconnu que la plûpart des Ports de l'Empereur étoient dégarnis de Troupes & très-mal fortifiez. Mon dessein étoit de les détruire & de bombarder les Places qui bordoient la Côte. Pour ce sujet j'avois demandé au Vice-Roi de Naples douze cens Soldats, & qua-

1701. tre Galere. Ce ſecours n'étoit point venu, & quoiqu'il me fut impoſſible avec le peu de monde que j'avois, d'executer tout le plan que je m'étois formé, je compris pourtant que je pourrois faire quelque choſe, en attendant ce renfort.

Je reſolus de commencer mes expéditions, par le bombardement de Trieſte; j'accommodai donc inceſſamment, en Galiottes à Bombes, deux Bâtimens que j'avois pris ſur les Ennemis, & j'allai moüiller devant cette Place à la portée du Canon. A peine fus-je arrivé, que pour ne perdre point de tems, j'allai en compagnie du Sieur Deſchiens, ſonder juſques ſous les Murailles de la Ville, pour reconnoître les lieux, & pour voir comment je diſpoſerois mon attaque.

Quoiqu'on fit pleuvoir ſur nous une grêle de coups de Canons, & de Mouſqueterie: car il parut ſur les Ramparts plus de ſix mille Hommes bien Armez, je n'eus ni morts ni bleſſez. L'endroit où je devois poſter mes Bombardes étant reconnu, je les fis avancer à l'entrée de la nuit, & je débutai par faire tirer dans la Ville ſix volées de Canon de dix-huit livres

livres de Bales. Cette décharge fut si heureuse, qu'elle endommagea plusieurs Maisons, & qu'un des Boulets emporta l'un des Chandeliers qui éclairoit le souper du Gouverneur.

Mes Bombardes commencérent un moment après. Elles tiroient quatre Bombes à la fois, & faisoient un fracas épouvantable. Comme j'avois eû la précaution de mettre dans les Bombes des matieres combustibles, le feu prit bien-tôt dans plusieurs quartiers de la Ville ; elle paroissoit toute embrasée. L'allarme qui se répandit dans un instant y jetta une telle consternation, & la frayeur fut si grande, que tous les Habitans s'enfuïrent à la Campagne avec tant de précipitation, qu'ils ne se donnérent pas même le loisir d'emporter ce qu'ils avoient de plus précieux.

Il y avoit sur le Môle qui forme comme une espece de petit Pont, une Batterie à barbétte de quatorze piéces de Canon. Ce poste étoit le seul qui pouvoit m'incommoder notablement. Pour prévenir les Ennemis, car je ne doutois pas qu'ils ne vinssent m'attaquer par cet endroit, je fis faire de mon Canot,

1701. not, & de ma Chaloupe, deux demi lunes flottantes; je les couvris de Matelats, je remplis de Fusillers ces deux petits Bâtimens, & m'étant embarqué dans l'un des deux, je gagnai de ce côté-là.

A mesure que j'en aprochois, je reconnus que le poste étoit abandonné, aussi-bien que tout le reste de la Ville. Pour profiter de la terreur où étoient les Ennemis, je voulois descendre avec une quarantaine de Soldats, & tâcher d'entrer dans la Place pour achever de la brûler. J'en allai conferer avec le Sieur Deschiens qui étoit occupé à bombarder.

Il me détourna de mon dessein, en me représentant que nous n'avions point de petard pour faire sauter la Porte qui donnoit sur le Môle. « D'ailleurs, me dit-il, vous avez vû tantôt le nombre des Ennemis qui ont parû sur les Remparts, vous n'avez que quarante Soldats à leur opposer; si par malheur les Troupes remises de leur prémiere frayeur, venoient à vous, vous seriez accablé sous le nombre, & vous ne manqueriez pas d'y succomber. Croyez moi, soyez content.

tent. Nous bombardons ici tout à" 1701.
notre aise, sans que personne nous"
dise mot, le feu est par toute la Ville,"
que pouvez vous souhaiter d'avan-"
tage,,?

Je me laissai persuader à ces raisons, & je ne fis rien qui vaille. Si j'avois suivi mon sentiment, je ruinois la Ville de fond en comble : car j'apris le lendemain par les Venitiens, que tous les Habitans étoient sortis, & que la Milice qu'ils avoient assemblée à la hâte pour les défendre, ayant profité de l'épouvante des Bourgeois, s'étoit sauvée après avoir pillé tout ce qu'elle avoit pû enlever.

Après cette expedition, je détachai ma Chaloupe que j'envoyai à Venise porter mes Lettres. Elle étoit armée de quatre Pierriers, deux devant, & deux derriere, & n'avoit pour tout Equipage que quinze Soldats, commandez par le Sieur PEINIER, Enseigne de Marine.

Depuis que j'avois brûlé le Vaisseau Anglois, les Venitiens avoient fermé l'entrée de leurs Ports avec des Vaisseaux de Guerre & des Galéres. Dès que ma Chaloupe parut à l'entrée du *Lido*, les Galéres l'arrêterent, & de-

 man-

1701. mandérent à l'Officier où il alloit. Il répondit qu'il portoit à l'Ambassadeur de France des Lettres du Chevalier de Forbin.

Je ne sçai comment le tout se passa ; mais soit que l'Officier s'expliquât mal, ou que mon nom leur eût fait peur, ils depêchérent un Iole pour avertir le Sénat de mon arrivé à la Chaine, dans une Fregate de quatorze Canons, & de deux cens Hommes d Equipage. L'allarme les avoit tellement saisis, qu'ils faisoient monter des Hommes sur le bout de leurs Antennes pour compter ceux qui étoient dans la Chaloupe qu'ils prenoient pour un Amiral.

Le Senat effrayé de la nouvelle qu'il venoit de recevoir, députa sur le champ un Noble pour aller porter des plaintes à Mr le Cardinal d'Estrées, à qui il représenta, qu'il voyoit bien qu'on ne prétendoit plus les ménager, & que le Chevalier de Forbin n'étoit pas venu sans quelque dessein important, & concerté avec les Ministres du Roi.

Le Cardinal pour donner satisfaction au Senat, engagea l'Ambassadeur à venir lui-même à Bord, voir dequoi il s'agissoit, & me faire retirer sur le champ.

champ. Il vint en effet, & fut fort surpris de ne trouver en arrivant qu'une Chaloupe avec trente Hommes seulement, tant Soldats que Matelots, & ayant pris ses Lettres, celles qui étoient pour la Cour, & celles qui s'adressoient au Cardinal, il s'en retourna en riant bien fort de la terreur panique que ma seule Chaloupe avoit répandu dans Venise. Il est vrai qu'on me craignoit si fort dans ce Pays, que j'y étois passé en proverbe, & que le souhait ordinaire que les Patrons allans en Mer s'entrefaisoient les uns aux aux autres, étoient de dire après s'être recommandé à *Saint Marc : Iddio ci guardi della Bollina* (a) *è del Cavaglier di Forbino.* 1701.

Quatre jours après mon expedition de Trieste, je fus joint par deux Galiottes à Rames que j'avois demandées à la Cour, & par deux Brigantins que le Vice-Roi de Naples m'envoyoit. Ce fut par l'arrivée de ces deux derniers Bâtimens, que je reçûs une Lettre du Cardinal de Janson, par laquelle il



(a) *Bollina est une espece de Meteore que les Matelots regardent comme le présage d'une tempête prochaine.*

1701. m'aprenoit que le Grand Vicaire de Brindes avoit fait de grandes plaintes au Pape ſur les violences que j'avois fait dans la Ville : qu'il ſe plaignoit en particulier de ce que j'étois allé à main armée enlever une Religieuſe dans ſon Couvent ; que je l'avois retenuë pluſieurs jours, & que je ne l'avois renvoyée, qu'après en avoir indignement abuſé.

Dans cette même Lettre, il me mandoit qu'il avoit tâché de me diſculper, autant qu'il lui avoit été poſſible ; qu'il avoit prié Sa Sainteté de ſuſpendre ſon Jugement, juſqu'à ce qu'il eût pû m'écrire, & ſçavoir de moi-même, dequoi il étoit queſtion ; qu'il ne m'avoit jamais connu capable de ces ſortes d'excez, & qu'il étoit aſſuré, que je me juſtifierois facilement du crime dont on m'avoit chargé.

Je répondis à cette Eminence en lui écrivant naïvement ce qui avoit donné lieu à la plainte que l'on avoit fait contre moi, & en le priant de ſupplier Sa Sainteté de s'en rapporter au témoignage de l'Evêque de Brindes qui certainement me diſculperoit des calomnies du Grand Vicaire. Le Pape jugeant ce moyen

moyen propre à découvrir la vérité, 1701.
fit écrire à l'Evêque qui dans sa réponse me justifia amplement : il me fit même beaucoup plus d'honneur que je ne méritois, puisqu'il ne tint pas à l'information qu'il envoya, qu'on ne me regardât comme un Saint.

En réponse des Lettres que j'avois écrit à la Cour, j'en reçûs du Ministre de fort obligeantes sur les services que j'avois rendus. *Sa Majesté*, m'écrivoit-il, *m'a témoigné être satisfaite de votre conduite, & de l'application avec laquelle vous mettez en œuvre les moyens que vous avez de causer du dommage aux Ennemis.* Il ajoûtoit que les Venitiens continuoient à se plaindre de moi; mais qu'on ne faisoit pas grand cas de tout ce qu'ils pouvoient dire, & il finissoit en m'invitant d'aller bruler un Château, appellé la *Mezzola*, situé sur le Pô, qui servoit de Magazin pour les secours de l'Armée Imperiale en Italie.

Par la maniere dont il me pressoit sur ce dernier article, il me faisoit assez entendre qu'il avoit cette expedition fort à cœur. Il ne m'en falloit pas tant pour me la faire entreprendre, ravi

1701. d'avoir occasion de faire plaisir au Ministre, je suspendis mes bombardemens, & j'allai mouiller à l'embouchûre du Fleuve, d'où ayant découvert le Château à qui il en vouloit, je détachai le Sieur Deschiens pour aller le reconnoître, & pour voir si le projet de la Cour pouvoit avoir lieu.

On ne pouvoit parvenir jusques à la place qu'en passant sur les terres du Pape. Le Sieur Deschiens trouva en entrant dans le Fleuve un Corps de Garde des Troupes de Sa Sainteté. A la prémiere vûë des Galiottes, les Soldats de ce poste prirent la peur, & s'enfuirent. Mr Deschiens qui crût bonnement que le Corps de Garde appartenoit aux Ennemis, le fit piller, brula quelques Bâteaux qu'il trouva abandonnez, & s'avança pour reconnoître le Château.

Cette Place étoit flanquée de quatre Tours, entourée d'un Fossé plein d'eau vive avec un Pont levis, & défenduë par une Garnison capable de soutenir un Siége dans toutes les formes. Il revint m'informer de ce qu'il avoit fait & vû. Sur son rapport jugeant qu'il n'étoit pas possible d'executer ce que le Ministre

Miniſtre ſouhaitoit, je fus forcé de tourner mes vüës ailleurs ; ce qui me mortifia beaucoup : car je compris fort bien que la Cour trouveroit mauvais qu'un projet qu'elle avoit paru ſouhaiter, demeura ſans execution. 1701.

Je revins donc à continuer mes bombardemens. Tandis que je me diſpoſois à aller attaquer Fiume, que je voulois traiter de la même maniere que Trieſte, j'appris que le Corps de Garde que mes Gens avoient pillé, appartenoit au Pape, auſſi bien que les Barques qui avoient été brulées. Cette nouvelle me fit craindre & avec raiſon, que le Cardinal Légat de FERRARE, attaché à l'Empereur, ne prit de là occaſion de me faire une affaire auprès de Sa Sainteté.

Pour prévenir ce coup, j'écrivis au Cardinal de Janſon, & au Commandant d'un petit fort qui étoit aux environs, appartenant au Saint Pere. Dans ces deux Lettres, je m'excuſois ſur la mépriſe de mon Officier, cauſée par la faute du Corps de Garde même. Mes Lettres arrivérent tout à propos, le Cardinal de Ferrare avoit pris les devans, & avoit déja fait des plaintes très-for-

1701. tes contre moi, & contre la Nation; mais le Cardinal de Janſon pacifia toutes choſes, & j'en fus quitte en payant aux Soldats quelques Paillaſſes, & quelques Couvertures qui avoient été brulées.

Après cette affaire qui n'eut pas des ſuites plus facheuſes, je remis à la voile, & je tirai du côté de Fiume, où je me rendis vers l'entrée de la nuit. Cette Place eſt ſituée ſur le milieu d'une Baye fort ſpacieuſe. Avant que de former mon attaque, je reſolus, pour pluſieurs bonnes raiſons qu'il ſeroit trop long de rapporter, de me rendre maître d'un petit Bourg appellé *Lourano*, entouré de Murailles, & diſtant de deux lieuës de la Ville.

Je comptois qu'il me ſeroit d'autant plus aiſé de le ſurprendre, que ſelon toutes les apparences, les Ennemis ne devoient pas me croire ſi près d'eux. La nuit qui commençoit à tomber, étoit propre à favoriſer mon entrepriſe. Je pris mes quatre Bâtimens à Rames, les Canots, & une Bombarde, & je tirai du côté de Lourano.

Les Venitiens toûjours alertes & qui ne me perdoient pas de vûë, m'ayant reconnu

reconnû, je ne ſçai comment, annoncé- 1701.
rent auſſi-tôt ma venuë aux Imperiaux, en allumant pluſieurs feux, de diſtance à autre. A ce ſignal, ceux-ci prirent les Armes, fermérent celles de leurs Portes qui donnoient dans la Campagne, & parurent ſur leur Rempart, en état de ſe bien défendre, ſi je venois les attaquer.

Voyant mon projet ainſi découvert, je ne voulus pas m'engager pendant la nuit, dans un combat ſans ſçavoir au juſte à qui j'avois à faire. En attendant qu'il fût jour, je fis jetter quelques Bombes, c'en fut aſſez pour donner l'allarme. Elle fut générale, on voyoit de tout côté des lumieres qui couroient par la Campagne. C'étoit les Femmes & les Enfans, qu'on avoit laiſſé ſortir, & qui fuyoient.

Quand il fut jour j'aperçûs un nombre conſidérable de Gens Armez qui s'étoient poſtez ſur le Rivage pour empêcher la deſcente. Avant que de rien entreprendre, je fus bien aiſe de ſçavoir ce que c'étoit que ces Troupes, & ſi j'avois à me défendre contre des Bourgeois ou contre des Gens de Guerre. Pour ce ſujet je m'embarquai dans une

1701. Piotte, & j'allai droit à eux. Quand je fus à bonne portée, je suivis quelque tems le Rivage pour reconnoître un endroit où je pûs aborder facilement.

Cette troupe me suivit pêle mêle, & sans ordre, tirant sur moi une infinité de coups de Fusils, à ces marques je reconnus bien-tôt qui ils étoient. Ces Bourgeois qui ne tiroient qu'en tremblant & qui étoient d'ailleurs mal adroits, ne blessérent personne. Ce qui me surprit dans cette occasion, ce fut la fermeté de mes Matelots, qui sans branler & demeurans toûjours debout, essuyerent toute cette grêle de Mousqueterie sans sourciller, & avec un sang froid qui feroit honneur aux plus intrepides.

Dès que j'eus reconnû un endroit propre pour la descente, je retournai vers mes Bâtimens que je rangai en Bataille, & je m'avançai pour attaquer cette Bourgeoisie qui faisoit un corps de plus de quatre cens Hommes. A mesure que j'avançois, ils tiroient sur ma petite Flotte; mais sans me causer beaucoup de dommage. Quand je fus à la demi portée du Fusil, je fis faire sur

ſur cette Populace une décharge de Canon, de Pierriers, & de Mouſqueterie. Une trentaine furent tuez, tout le reſte prit l'épouvante & ne ſongea qu'à fuïr. 1701.

Perſonne ne s'oppoſant plus à la deſcente, je mis quatre-vingt Soldats à Terre, & j'ordonnai à l'Officier qui les commandoit d'aller attaquer une Porte du côté de la Campagne, tandis qu'àvec mes Brigantins & mes Galiottes j'attaquerois la Porte de la Marine. Nous entrâmes lui & moi, preſque en même tems, par la Porte que chacun de nous avoit attaquée, & nous nous rendîmes maîtres du Bourg.

Mon premier ſoin fut de poſer des Corps de Garde dans tous les endroits où je les jugeois neceſſaires pour prévenir les ſurpriſes; après quoi je fis menacer de mettre le feu, ſi l'on ne ſe hatoit de donner une groſſe contribution. Tandis que la Bourgeoiſie déliberoit ſur les moyens de ſe racheter de l'incendie, les Matelots qui étoient entrez commencérent le pillage, les Soldats auſſi avides que les Matelots, quitterent leurs poſtes, & ſe mirent auſſi à piller. Dans un momeut le déſordre fut

général,

1701. général, & ni mes Officiers, ni moi-même ne fûmes plus en état d'y aporter du remede.

Dans cette confusion je craignis que les Ennemis qui ne s'étoient retirez qu'à un demi quart de lieuë ne vinssent m'attaquer, soûtenus par des secours que la Ville de Fiume auroit pû leur envoyer. Je ne songeai donc plus qu'à me retirer avec honneur, & à achever mon entreprise qui jusques-là avoit si bien réüssi. Pour finir : Car il ne faloit plus songer à attendre de contribution, je fis mettre le feu dans presque tous les quartiers. à l'aide d'un petit vent qu'il faisoit, les Maisons qui étoient presque toutes de Bois, furent bien-tôt embrasées, & la flame suivant de l'une à l'autre, l'incendie fut général.

Le feu prit à l'Eglise qui avoit été pillée, comme le reste du Bourg, au Tabernacle près, auquel personne n'avoit touché. J'y courus pour faire enlever le SAINT SACREMENT, avant que le feu prit à l'Autel. En entrant je vis un Matelot qui ouvroit le Tabernacle, & qui ayant vû la Sainte Hostie dans le Soleil, & le Ciboire où reposoient plusieus autres petites Hosties

ties consacrées, saisi d'horreur se pro- 1701.
sterna sur l'Autel à deux genoux, & cria à haute voix en joignant les mains, *mon Dieu je vous demande pardon, je ne croyois pas que vous fussiez là.* A ces mots, s'étant retourné, il me vit derriere lui, & apprehendant sans doute que je ne le fis punir, il se sauva à toutes jambes.

Je dis alors à un Officier qui m'avoit suivi, de prendre une Nappe qui étoit restée sur l'Autel, d'en envelopper le plus respectueusement qu'il pourroit le Soleil & le Ciboire, & d'emporter le tout au plus vîte dans mon Canot: car le tems pressoit & l'Eglise commençoit à être enflamée de tout côté. Le Village étoit à demi consumé, lorsque je fis battre la retraite. Tout mon monde se retira, à la réserve d'un seul Matelot que je perdis, je ne sçai comment, & dont nous n'eûmes plus de nouvelles.

En arrivant à Bord, l'Aumonier en Surplis & en Etole, vint prendre le Saint Sacrement, & le posa sur un petit Autel qui avoit été dressé exprès, & sur lequel il y eut des Bougies, qui brulérent toute la nuit.

Pour achever de reparer, autant qu'il étoit

1701. étoit possible, la prophanation qui avoit été commise dans l'Eglise, d'où je sçavois qu'on avoit enlevé plusieurs Ornemens, & un nombre considerable de Vases Sacrez, je fis publier un banc, une heure après que nous fûmes à Bord, par lequel il étoit enjoint sous peine de la vie, de rendre avant la nuit à l'Aumonier, tout ce qui avoit été pillé, soit en Ornemens, Vases Sacrez, & autres Effets consacrez au Service divin. Dès le soir même on lui rapporta six Calices, six Patenes, & vingt Ornemens complets, parmi lesquels il y en avoit de très-riches, ensorte que tout fut rendu, à la reserve de quelques Aubes, que les Soldats retinrent pour se faire des chemises.

Je me preparois à aller bombarder Fiume, lorsque le Consul François de *Raguse* arriva a Bord. Je l'avois vû dans le Voyage que j'avois fait à *Courehoulæ*. Ce Consul étoit allé à Fiume pour quelques affaires particulieres. Les Magistrats effrayez de mon expedition de Trieste & de Lourano, & apprehendans d'être traitez de même sorte, l'engagerent à venir me suplier de ne leur point faire de mal. Cette démarche me fit grand plaisir,

sir, parceque je vis bien que l'Ambas- 1701.
sade aboutiroit à une grosse contribution, ce qui au bout du compte étoit bien plus avantageux au Roi que d'abattre quelques Maisons en bombardant.

Pour mieux cacher ma pensée, je répondis au Député; qu'il étoit bien difficile de lui accorder ce qu'il souhaitoit; que j'avois des Ordres précis de bombarder, & en particulier la Ville de Fiume, qu'on vouloit moins menager que toutes les autres; que j'en étois bien mortifié, sur tout depuis que je sçavois qu'il s'interessoit pour cette Place; mais qu'il y auroit tout à craindre pour moi, si je m'avisois de faire grace, que toutefois à sa consideration, & pour lui marquer le cas que les Officiers du Roi faisoient de la recommandation d'un Consul François, je me hazarderois à prendre sur moi de ne point bombarder, pourvû que la Ville, en payant une grosse contibution, me donna moyen de me justifier à la Cour.

Pour n'oublier rien de ce qui pouvoit intimider le Consul, je fis allumer devant lui quelques artifices qui bruloient dans l'eau; je lui fis accroire que les

1701. les Bombes ſeroient pleines de ces ſortes de matiere, & que j'allois réduire la Ville en cendres, ſi je commençois une fois, comme je l'avois reſolû : que cependant, puiſque je leur avois ouvert une voye, pour ſauver la Ville, je ne retractois pas ma parole ; mais qu'on ſongeât auſſi à me faire tenir la contribution dans tout le jour, ſans quoi je ne pouvois éviter de paſſer outre.

Le Conſul me demanda à quoi je faiſois monter la ſomme que je ſouhaitois qu'on me donnât ; je lui répondis qu'il ne me falloit pas moins de cent mille écus, pour indemniſer le Roi d'une partie des frais qu'il avoit été obligé de faire pour l'Armement. Ce Conſul tout conſterné me repliqua, qu'il ne ſeroit jamais poſſible que Fiume contribua une ſomme ſi conſiderable. Il me repréſenta que le Pays étoit pauvre, de peu de reſſource, & que ſi je ne modifiois pas ma demande, les Habitans ſeroient reduits à ſubir tel ſort qu'il me plairoit, faute d'avoir aſſez d'argent pour ſe rédimer. Le Raguſois me parla d'une maniere ſi perſuaſive, que je promis de faire grace, moyennant une contribution de quarante mille écus,

écus, & mille ſequins de preſent qu'on devoit me faire. 1701.

Quand cet article eut été ainſi reglé, je dis au Conſul, que mes Soldats ayant pillé, la veille l'Egliſe de Lourano, je ſouhaitois de faire rapporter à Fiume le Saint Sacrement, les Vaſes Sacrez, & pluſieurs autres Ornemens qui avoient été enlevez, & que je le priois de faire enſorte que le Clergé ſe rendit en Proceſſion le lendemain ſur le rivage, pour y recevoir le tout avec la décence qui convenoit. Il ſe chargea volontiers de cette commiſſion, & me promit de s'en acquiter.

Sur ſa parole; dès le lendemain à la pointe du jour, je fis parer mon Canot avec un Tendelet fort propre, on y dreſſa un Autel ſur lequel on expoſa le Saint Sacrement. Les Aumoniers en ſurplis s'embarquérent & firent route vers la Ville en recitant debout des Pſeaumes, & d'autres prieres de l'Egliſe.

De peur de quelque ſurpriſe de la part des Ennemis, je fis eſcorter le Canot de quatre Galiottes, ou Brigantins à Rames. Le Sieur Deſchiens que j'avois chargé de la conduite de ces Bâtimens,

1701. timens, étoit dans le Canot avec un Tambour, Cette petite Flotte alloit ainsi par un tems fort calme qui laissant bruler les Bougies qu'on avoit posées sur l'Autel, donnoit lieu à un spectacle également touchant & nouveau.

Quand elle fut à une certaine distance de la Ville, le Commandant fit arrêter son escorte, & s'avança seul avec le Canot assez près des Murailles. Surpris de ne voir personne, il fit battre un appel, aussi-tôt on lui répondit par une décharge de Mousqueterie, & par une vingtaine de coups de Canon à mitraille, & à boulets, qui par bonheur ne toucherent personne. Les Aumoniers qui ne s'attendoient à rien moins, se jetterent au fond du Canot, si épouvantez de l'aubade qu'il ne fut pas aisé de les faire relever si-tôt. Ensuite de cette reception, il n'y avoit pas apparence d'aller plus avant. Il fallut retourner sur ses pas, & l'Escadre revint à mon Bord, où l'un des Aumoniers dit la Messe, & consuma les Hosties.

Surpris d'un changement si peu attendu, & ne pouvant comprendre sur quel sujet la Ville paroissoit dans une situation

situation si differente de la veille, j'en 1701.
demandai des nouvelles à quelques Venitiens voisins de l'endroit où j'étois. Ils me dirent, que tandis que le Consul traitoit avec moi de la contribution, il étoit arrivé un Officier Géneral de l'Empereur avec ordre d'assembler des corps de Milice, pour s'opposer au progrez que je faisois; que ce Général n'avoit jamais voulu entendre parler de contribution; qu'il avoit encouragé le Peuple, & qu'on avoit travaillé toute la nuit à faire dresser des Batteries, & à mettre la Ville en défense.

Pour m'assurer par moi-même de la verité de cet avis, je fus bien aise d'aprocher de la Place, & de reconnoître, si nonobstant l'arrivée de cet Officier, il n'y avoit pas moyen de bombarder, je sondai aux aproches des murailles, & je trouvai quatre-vingt brasses de fond; mais à la quantité de coups de Canon que j'essuyai, je vis qu'il n'étoit pas possible de rien entreprendre. Toutefois avant que de me retirer, je fis tirer moi-même quelques volées de Canon sur la Ville; mais elles ne firent pas grand effet; ainsi n'ayant rien de mieux à faire, je resolus de récommencer mes

courses

1701. courses comme auparavant.

Avant que de remettre à la voile, j'écrivis au Cardinal de Janson au sujet du pillage de l'Eglise de Lourano, & je l'informai de la maniere dont ceux de Fiume m'avoient reçû lorsque je m'étois mis en état de leur faire rendre ce qui avoit été enlevé. Je priai cette Eminence d'en parler au Pape, & de lui demander ses Ordres pour cette restitution. Sa Sainteté me sçût bon gré du zéle que j'avois témoigné pour la Religion. Elle eut la bonté de me faire écrire sur cela une Lettre fort obligeante, & m'ordonna de faire porter tous ces Ornemens à Anconne, pour être remis entre les mains des Peres DE LA MISSION, qui auroient soin de les restituer à l'Eglise qui avoit été pillée.

Peu après mon départ de Fiume il m'arriva de Toulon une Fregatte commandée par Mr de LIGONDÈS. Elle étoit chargée de Vivres & de Munitions. Par rapport à la saison où nous entrions, ce Bâtiment étoit plus propre pour la Guerre que celui que je montois : car nous aprochions de l'Hyver, auquel tems les gros Vaisseaux ne sçauroient

roient tenir, sur tout dans la Mer Adriatique. D'ailleurs le mien avoit besoin d'être carené. Je pris donc le parti de m'accommoder de celui-ci, & de renvoyer l'autre en France. 1701.

Quelques jours après je fus à Anconne pour y arrêter mes comptes avec le Consul François qui avoit fait des avances considerables pour l'Escadre, & je n'oubliai pas de faire porter aux PP. de la Mission, conformément aux Ordres du Pape, les Ornemens, & les Vases Sacrez de l'Eglise de Lourano, dont ces Peres eurent la bonté de se charger.

Anconne n'est qu'à quatre lieuës de *Nôtre Dame de Lorette*, la dévotion que les Fidelles ont de tout tems témoigné pour cette Sainte Chapelle, & tout ce que j'avois oüi dire des richesses qu'on y conserve, me donnérent envie d'y aller. Des Gentils-Hommes de mes amis me fournirent les Voitures, & les Relais nécessaires pour revenir à Bord le même jour. J'arrivai à Lorette bon matin. Tandis que je me reposois un moment au Cabaret, je fus surpris d'y voir venir le Gouverneur que l'Officier qui gardoit la Porte avoit envoyé avertir de mon arrivée.

1701. Il me dit en m'abordant, que m'ayant sçû dans la Ville, il s'étoit hâté de me venir rendre ses devoirs; qu'il me prioit de vouloir bien aller chez lui, & qu'il ne souffriroit jamais qu'un Homme de ma distinction demeurât au Cabaret; je le remerciai, commme je devois, des bontez qu'il me témoignoit, mais je le priai instamment de me laisser en liberté, n'ayant que fort peu de tems à demeurer. Et sur ce que je lui témoignai que je n'étois venu que dans un esprit de dévotion, & pour voir tout ce qu'on m'avoit dit des magnificences de l'Eglise de Lorette, il m'envoya un moment après être sorti, deux Peres Jesuites, un François & un Flamand qui eurent la bonté de m'accompagner par tout.

Après avoir entendu la Messe & prié quelque tems devant l'Autel de la Vierge, on me fit voir des richesses immenses. Un nombre presque infini de Pierreries de toute espece & de toute valeur, une multitude prodigieuse de Statuës d'Argent, de Croix, de Calices, & de Ciboires d'Or pour la plûpart, enrichis de Pierres precieuses, quantité d'Ornemens en broderie de Perle, en

un mot j'en vis tant, & de tant de ſortes 1702.
que leur nombre, & leur magnificence,
ſurpaſſoient de beaucoup, l'idée que je
m'étois formé.

Tout ce que je trouvai à dire, ce fut une eſpéce de tribut qu'il faloit payer à meſure que nous paſſions d'un endroit à l'autre. J'en dis deux mots au Jeſuite François. Ce Pere me répondit qu'il ne faloit pas regarder cela d'un certain œil; que le tribut dont je me plaignois, avoit donné lieu plus d'une fois aux mauvaiſes plaiſanteries des libertins; mais que les Gens raiſonnables ne trouvoient rien dans tout cela qui fût capable de les ſcandaliſer. Et dans le fond il n'avoit pas tout le tort, puiſqu'il eſt juſte que ceux qui ſon prépoſez, pour montrer ces Tréſors aux Etrangers, ſoient payez de la peine qu'ils prennent & gagnent au moins dequoi s'entretenir.

A mon retour à Anconne, je voulus aller viſiter le Cardinal qui en étoit Evêque, j'en parlai au Marquis de BENIN-CASA, Conſul François. Il me répondit que cette viſite étoit fort à propos; mais qu'il faloit auparavant traiter du cerémonial.

1702. Comme j'étois peu fait aux usages d'Italie, je lui demandai de quel cerémonial il me parloit, " je veux, lui „ dis-je, rendre tout simplement mes „ devoirs à M. le Cardinal, il n'y a qu'à „ sçavoir de cette Eminence si ma vi„ site lui sera agréable „. Le Marquis me regardant avec un sourire : " Mr. „ le Chevalier, me dit-il, je vois bien „ que vous ne connoissez pas nos ma„ nieres, ce n'est pas ici, comme en „ France, où l'on vit sans façon. En „ Italie, tous les pas sont comptez, & „ tirent à consequence; mais ne vous „ embarrassez de rien; cette affaire me „ regarde, & de ce pas je vais voir le „ Maître de Cerémonie du Cardinal, „ avec qui nous determinerons la ma„ niere dont un Homme de vôtre con„ dition doit être reçû „.

Voici comme le tout fut réglé. Il fut arrêté que j'irois en Carrosse accompagné de tous mes Domestiques, descendre à la Porte du Cardinal; que tous les Domestiques de cette Eminence viendroient me recevoir hors la Porte de son Palais; que j'entrerois le prémier avec ma suite, que les Officiers du Cardinal suivroient, & que nous

ous marcherions dans cet ordre jus- 1701.
ues à *Mezzà Sala ;* c'est-à-dire, jus-
u'au milieu de la Sale, où tout ce
ortége s'arrêteroit ; que le grand Maî-
re de Cerémonie me conduiroit dans
ine autre Sale préparée exprès, où il y
uroit sous un Dais un Fauteüil pour
e Cardinal, & une Chaise pour moi ;
ue le Maître de Cerémonie me quit-
eroit, après m'avoir conduit dans cette
ale, dans laquelle son Eminence en-
reroit par une autre Porte, & que là,
e pourrois lui faire tel compliment que
e trouverois à propos.

Le Consul m'avertit encore que ce
ardinal parloit parfaitement bien Fran-
ois : Mais que par raport à sa dignité,
ne me parleroit qu'Italien. Tout ce
erémonial jusqu'à l'arrivée du Cardi-
al dans la Sale, s'éxecuta de point
point, & à la lettre ; mais son Emi-
ence étant entrée, au lieu d'aller s'as-
oir sous le Dais, vint à moi, & après
'avoir embrassé, me dit en me parlant
ançois, « Monsieur le Chevalier, «
est à la Françoise que je veux vous «
ecevoir, & non pas à l'Italienne. Je «
is serviteur, & ami particulier de «
r. le Cardinal de Janson. J'ai une «
G ij es-

1702. „ estime, & une consideration particu-
„ lieres pour vôtre nom, & sur tout „ pour vous, Monsieur, qui venez de „ servir si utilement le Roy vôtre Maî- „ tre, & qui avez fait de si belles ac- „ tions dans le Golphe; je suis entié- „ rement devoué à la France, & toû- „ jours prêt à soûtenir ses interêts dans „ toutes les occasions „.

Je le remerciai de ses bontez, & de l'honneur singulier qu'il me faisoit. La conversation fut plus longue que de coûtume; nous fimes mille plaisanteries sur le cerémonial Italien, & sur tout ce qu'il a de fatigant. Comme je prenois congé, le Cardinal m'embrassa, & continuant à badiner sur le même sujet: « Nonobstant tout ce que „ nôtre cerémonial à d'incommode, me „ dit-il, il faudra pourtant s'y confor- „ mer au moins en partie, je vais pren- „ dre un air grave avec lequel je vous „ accompagnerai jusqu'à *Mezza Sala*, „ où je vous laisserai en faisant une „ inclination de tête, sans mot dire; „ après quoi mes Officiers, vous ra- „ meneront à vôtre Carrosse en mar- „ chant toûjours devant vous „. Sur cela nous sortimes. Et tout fut éxé-

cuté,

cuté, comme le Cardinal m'avoit dit. 1702.

Quelques jours après, il me fit dire qu'il vouloit me rendre visite, je le reçûs dans la Maison du Consul François, le cerémonial fut encore réglé; mais comme cette entrevûë ne se passa pas de lui à moi, elle fut fort courte; le Cardinal fut se placer dans son Fauteüil, & ne me parla jamais qu'Italien.

Peu de jours avant mon départ, je donnai à manger à une grande partie de la Noblesse d'Anconne, les grands titres y coutent peu, Tout y est Comte ou Marquis. Les Dames furent de la partie; c'étoit un jour maigre; j'avois quantité d'excellent Poisson. Mon Cuisinier voulant se faire honneur, s'avisa de préparer tous les ragouts au *Saindou*.

Les Italiens accoûtumez à ne manger guéres que de mauvaise Huile, se récriérent beaucoup, & principalement les Dames, sur la bonté de l'Huile de France: Mais un des Messieurs de la troupe qui étoit un vieux routier, il s'appelloit le Comte MARC-ANTONIO, s'adressant à moi, *Monsieur* de Forbin, me dit-il, *questo mi pare oglio di porco.*

1702. Je m'étois déja aperçû du tour de mon Cusinier, je ne répondis rien, & quoique le Comte eût parlé assez haut pour être entendu de tout le monde, personne, non plus que moi, ne voulût y prendre garde, & le repas continua comme s'il n'avoit été question de rien.

Je me disposai à partir pour Brindes, lorsque le Consul vint me prier de recevoir dans mon Bord un homme qui avoit une affaire fâcheuse, pour laquelle il étoit poursuivi par la Justice. Comptant de rendre service à un malheureux, j'accordai facilement ce qu'on soûhaitoit de moi : un moment après je le vis arriver. Je m'avisai de lui demander par pure curiosité ce que c'étoit que son affaire, il répondit froidement, *ho amazzato il mio Fratello, j'ai tué mon Frere, pour quelques démêlés que nous avions, je lui ai tiré un coup de Fusil, & comme je vis qu'il n'étoit pas mort, je l'achevai avec mon poignard.* Je fus si frapé, & de la noirceur du crime, & du sang froid avec lequel ce Scelerat m'en parloit que le regardant avec horreur. « Puisque tu „ a tué ton Frere, lui dis-je, tu ne m'é- „ pargnerois pas moi-même „. A Dieu ne

plaise

plaiſe que je garde dans mon Vaiſſeau " 1702.
un pareil monſtre ; „ ſur cela je le fis mettre à terre, & je partis.

Cet aſſaſſinat commis de ſang froid me rapelle une hiſtoire que le Cardinal de Janſon me raconta un jour que nous allions enſemble de Paris à Beauvais, la voici comme je la tiens de lui.

Un Seigneur Romain qui avoit un fort beau Parc où il entretenoit pluſieurs Cerfs, avoit défendu à ſes Domeſtiques d'en tuer. Un deux eut le malheur de contrevenir à cet ordre, & tirant à quelqu'autre piéce de Gibier qu'il manqua, tua par mégarde un de ces Cerfs qui étoit caché dans des broſſailles. Ce pauvre Garçon apréhenda la colere de ſon Maître & s'enfuit à Genes, où s'étant embarqué il fut pris par les Algeriens.

Le Seigneur Italien ayant apris quelque tems après, que ſon Domeſtique étoit eſclave à Alger, fut trouver le Cardinal de Janſon, & le pria inſtamment d'écrire au Conſul François de racheter ce malheureux, quoique dut couter la rançon. Le Cardinal touché de cette generoſité ne put s'empêcher de la loüer, il écrivit au Conſul qui

1702. rachetta en effet l'Eclave, & le renvoya à Rome. Le Gentil-Homme vint remercier son Eminence, remboursa l'argent de la rançon, & quelques jours après fit assassiner ce pauvre Valet qu'il n'avoit voulû ravoir que pour se vanger de sa désobéissance, quelque involontaire qu'elle fut.

Je fus fort surpris en arrivant à Brindes, d'aprendre que les Soldats que j'avois démandé, depuis plusieurs mois au Vice-Roy de Naples, étoient arrivez, & repartis depuis quelques jours, aussi bien que les Galéres commandées par DON MANUEL DE SILVA, qui faute de Vivres étoit retourné à *Galipoli.*

Si ce secours me fût arrivé à propos, & dans son tems, j'aurois été en état d'entreprendre bien des choses, & il y auroit eû peu de Ports de l'Empereur qui n'en eussent été bien incommodez; mais les Espagnols sont si lents, qu'ils ne font jamais les choses qu'à contretems. La saison étoit déja si avancée, que quand j'aurois trouvé à Brindes les Soldats & les Galéres, il m'étoit impossible de rien entreprendre.

Peu de jours après mon arrivée, ce même

même Don Manuel de Silva, Comman- 1702.
dant des Galéres, revint par terre à Brindes pour me prier d'écrire à l'Ambassadeur de France auprès de Sa Majesté Catholique, & pour faire en sorte que ce Ministre le disculpât sur ce qu'il n'étoit pas venû me joindre au tems marqué. Il en rejettoit la faute sur le Vice-Roy de Sicile, qui avoit négligé de fournir des Vivres. Je m'informai de la verité de cet exposé, & ayant reconnû que le Commandant m'avoit dit vrai, j'écrivis de la maniere qu'il le souhaitoit.

Quelque tems après, je tombai malade d'une plûresie, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer. Enfin la saison ne me permettant plus de faire aucune entreprise, & voulant d'ailleurs sauver le Vaisseau du Roy qui faisoit eau de toute part, je résolus de revenir en France, pour me radouber. Je partis avec le Sieur de Fougis dont la Frégate avoit besoin aussi d'un gros radoub, & je laissai à ma place le Sieur Deschiens à qui je donnai des instructions sur la maniere dont il devoit se gouverner.

Pendant la route je fus tellement as-

1702. sailli du mauvais tems, que je me vis vint fois au moment, ou de me noyer, ou tout au moins d'échoüer pour sauver mon Equipage. Ce ne fut qu'à force de travail que j'abordai les Côtes de Provence. J'étois par le travers d'*Antibes* lorsque je vis passer douze Galéres de France que je sçavois porter le Roy d'Espagne qui venoit d'Italie, d'où il retournoit dans son Royaume. Comme je voulus saluer ce Prince à la Royale, un de mes Canons creva, & tua ou estropia dix de mes Hommes.

Un gros éclat qui pesoit plus de cent livres me passa sous le menton. J'en fus quitte pour quelques petites bléssures en plusieurs endroits. Je fus fort heureux dans mon malheur, un demi pouce plus haut, ou plus en dedans, je perdois la machoire, ou j'étois tué. J'arrivai enfin à la vûë de Toulon coulant presque à fond, & tout mon Equipage étant sur les dents. J'envoyai demander du secours qui arriva fort à propos, & sans lequel je n'aurois peut être pas pû entrer dans le Port.

Le Roy d'Espagne qui étoit fatigué de la Mer débarqua à Antibes, & continua sa route par Terre. Il passa par Toulon,

Toulon, je fus lui faire la reverente 1702.
avec un grand emplâtre ſous le menton. Ce Monarque me fit l'honneur de me remercier des ſervices que je venois de rendre dans le Golphe ſous le Pavillon Eſpagnol, & me fit préſent d'une Epée d'Or, enrichie de Diamans, qu'il me préſenta lui-même avec beaucoup de marques de bien-veillance.

Je trouvai dans la Rade en arrivant à Toulon un Vaiſſeau de cinquante piéces de Canon pret à mettre à la voile : il étoit deſtiné pour aller me joindre dans le Golphe, & remplacer celui que Mr. Deſchiens m'avoit amené. Mon arrivé fit changer toutes ces deſtinations ; & ſoit qu'on voulut donner quelque ſatisfaction aux Venitiens, ou ſoit pour quelqu'autres raiſons dont je n'eus point de connoiſſance, Monſieur DU QUESNE MONIER fut nommé pour aller à ma place continuer ma miſſion.

Je ne fus pas faché de ce changement. Je donnai à mon Succeſſeur toutes les inſtructions convenables. Il me dit, qu'il prévoyoit qu'il alloit être la victime du commandement qu'on lui donnoit, & que puiſque j'avois

1702. quitté la partie, il y avoit apparence qu'il n'y avoit plus rien de bon à faire.

Il ne se trompoit pas, avec un très petit armement, j'avois eû de grands succès; mais il faut dire aussi que j'avois trouvé un Païs dépourvû de Troupes, & mal aguerri; au lieu que quand j'en étois parti, tout étoit en armes. L'Empereur y avoit envoyé de bons Officiers, qui avoient fait des levées considerables, dont on avoit formé des corps de Troupes prêts à marcher, où il seroit necassaire, & capables de resister, au moins quelque tems. Après m'être reposé quelques jours à Toulon, je pris le chemin de la Cour, où j'arrivai au commencement l'année mil sept cens trois.

J'avois entrepris ce voyage avec d'autant plus de plaisir, que je comptois d'aller recevoir la récompense de mes services: Car je connoissois fort bien ce que meritoient les deux Campagnes que je venois de faire: Et quand le Ministre lui-même ne m'en auroit pas parlé si avantageusement dans ses Lettres, je n'ignorois pas que j'avois assez bien servi le Roy pour avoir lieu d'esperer que la Cour y auroit quelque égard.

Cependant je fus trompé dans mes esperances, & bien loin qu'on me jugeât digne d'être récompensé, je fus réduit à me défendre & contre la calomnie, & contre la prévention. La prémiere chose que j'apris en arrivant, fut que la promotion de la Marine s'étoit faite, sans qu'il eût été question de moi. J'en fus mortifié au-dela de tout ce que je pourrois dire; & ne sçachant à quoi attribuer ce qui m'arrivoit, j'allai me presenter au Ministre à qui je me plaignis d'avoir été oublié dans un tems, où je croyois pouvoir me flatter, que mes services ne demeureroient pas sans récompense.

1703.

Le Ministre me reçût très-froidement. Je le priai de me presenter au Roy, il refusa de m'accorder cette grace, en me disant que j'étois assez connû de Sa Majesté, & que je pouvois me présenter moi-même

Surpris de cet accuëil, auquel je ne m'attendois certainement pas, je répondis d'une maniere assez vive, & sortant brusquement, j'allai en effet me présenter au Roy. Sa Majesté eut la bonté de me dire que j'avois bien fait parler de moi pendant la Campagne.

1703. gne. *Sire*, lui répondis-je, *je n'ai rien oublié pour faire à vos Ennemis tout le mal dont j'étois capable, heureux, si mes services ont eû le bonheur de plaire à Vôtre Majesté.*

Cependant j'avois fort sur le cœur la maniere dont le Ministre m'avoit reçû. J'ignorois le sujet de ses mécontentemens, & je voulois absolument en être éclairci. Pour cet effet je lui avois souvent demandé audiance, sans qu'il m'eût été possible de l'obtenir. Outré de ce refus & voulant à toute force avoir au moins la satisfaction de me plaindre & d'être entendu, je fus m'emparer de sa Porte, un jour qu'il alloit entrer chez lui, & lui adressant la parole, « Monsieur, lui dis-je, un „ Gentil-Homme qui sert bien son Maî„ tre, & qui n'a rien à se reprocher, „ merite bien, au moins, que vous „ l'entendiez, je vous prie de me don„ ner audiance. Sur cela j'entrai, & „ continuant, comme j'avois commen„ cé, Monsieur, ajoûtai-je, je ne sorti„ rai point d'ici que vous ne m'ayez „ écouté; „ le Ministre qui vit ma résolution, & qui jugea qu'il ne se débarrasseroit de moi qu'après m'avoir donné satis-

satisfaction, me répondit que je pou- 1703.
vois parler, & qu'il étoit pret à m'entendre.

Alors usant de la liberté qu'il venoit de me donner; " qu'ai-je donc fait, " Monsieur, lui dis-je, qui ait dû m'at- " tirer le traitement que je reçois de " vôtre part? Vous venez de distribuer " plusieurs graces dans la Marine. Pour " quel crime ai-je merité qu'on m'ou- " bliа? Je viens de bien servir le Roy; " j'ai exposé mille fois ma vie pour la " gloire des Armes de Sa Majesté; après " cela n'étois-je pas en droit d'attendre " qu'on songeroit à moi, & que je re- " tirerois quelque fruit de tant de fati- " gues, & de tous les dangers que j'ai " courû? "

Dequoi vous plaignez vous, me " répondit le Ministre, ne vous êtes " vous pas payé de vos propres mains; " & vos deux Campagnes ne vous ont " elles pas raporté cent mille écus? " Etonné de ce que je m'entendois " dire; si j'ai gagné cent mille écus, " repartis-je, vous devez en être bien " aise; cette somme me donnera moyen " de servir le Roy avec plus d'aisance: " Mais, Monsieur, qui est l'imposteur " qui

1703. „ qui a eû l'audace d'avancer cette „ fausseté ? Faites moi la grace, s'il „ vous plait, de me dire sur qui j'ai „ gagné tout cet argent. C'est une „ grosse somme que cent mille écus ; „ je n'ai pas pillé les deniers du Roy ? „ les prises que j'ai faites sur les Enne- „ mis ; je les ai mises entre les mains „ de vos Agens qui doivent vous en „ rendre compte. Cela suposé les cent „ mille écus dont vous me parlez, doi- „ vent manquer à quelqu'autre, ayez „ la bonté de m'informer, qui sont „ ceux qui se plaignent de les avoir „ perdus.

„ J'ai un Journal fort exact de tout „ ce que j'ai enlevé aux Ennemis, & „ des dépenses que j'ai été obligé de „ faire pour le compte du Roy. Mon- „ sieur de Vauvrai, Intendant de Tou- „ lon, a vérifié le tout ; prenez la peine „ de vous informer de lui, il peut vous „ donner sur ce point plus d'éclaircisse- „ mens qu'aucun autre. Que si vous „ voulez ne vous en raporter qu'à vous „ même, les Officiers, les Ecrivains, „ & les Pilotes ont fait des Journaux „ aussi bien que moi ; il vous est aisé „ de les avoir. Je vous remetrai de- main

main tous mes Mémoires dans lesquels j'ai écrit jour par jour tout ce que j'ai operé dans mes deux Campagnes ; vous pourez voir à loisir les uns & les autres, je serai ravi que vous examiniez ma conduite. Si j'ai pillé, il est juste que je sois puni ; & j'y consens : Mais si j'ai bien & fidellement servi mon Maître j'ai droit de demander la récompense que mes services ont merité „ . 1703.

Le Ministre pressé par mes raisons qui ne souffroient point de replique, & ne sçachant que me dire, me reprocha de n'avoir pas pris le Chateau de la Mezzola, quoiqu'il m'eût témoigné le souhaiter avec passion. Je lui répondis que je m'étois porté sur les lieux, que la chose étoit impossible, & que je ne me trouvois pas fort coupable pour n'avoir pas sçû faire des miracles : Que ceux qui lui avoient fait entendre que cette expédition pouvoit avoir lieu, étoient ou des présomptueux, ou des ignorans ; que cette place ne pouvoit être emportée que par un Siége réglé ; qu'il sçavoit parfaitement bien que je n'avois ni assez de Soldats, ni tout l'atirail nécessaire pour l'en-

1703. l'entreprendre, & que quand j'aurois eû tout ce qu'il falloit, l'Armée du Prince Eugene qui étoit à portée de s'opposer à ce dessein, auroit dû m'empêcher d'y penser.

Ce que vous n'avez pas voulu faire, repliqua le Ministre, "Mr du Quêne „le fera à votre place. Mr du Quêne „est trop sage pour l'entreprendre, „lui répondis-je, & je donne ma tête „à couper s'il en vient à bout. Mais, „Monsieur, considerez que j'ai entre„pris, & executé dans la Mer Adriati„que bien des choses très-perilleuses, & „tout cela sans ordre, de mon propre „mouvement, & uniquement pour met„tre à profit les moyens que j'avois de „servir le Roi. Cela supposé, quelle „apparence qu'après avoir reconnu vos „intentions, & l'envie que vous aviez „ de voir détruire cette Place, j'eusse „refusé d'entrer dans vos vûës, sur tout „si la chose avoit été aussi facile que „vous supposez" ? Notre conversation n'alla pas plus loin, & je me rétirai le cœur serré de douleur de me voir ainsi la victime de la calomnie.

Toutesfois pour n'avoir rien à me reprocher, je demeurai trois semaines entieres

tieres à faire ma cour fort exactement, 1703.
sans que pendant tout ce tems-là, le Ministre me dit jamais un seul mot. J'enrageois de ce silence, & cent fois je fus sur le point d'éclater.

Tandis que j'étois dans cette inquietude, la Cour qui avoit donné des Ordres pour équiper une Flotte considerable, que Monsieur le Comte de Toulouse devoit commander, me nomma pour monter un des Vaisseaux qui la composoient.

Cette conduite qui me donnoit à entendre qu'on n'étoit pas tout-à-fait mécontent de moi, puisqu'on vouloit encore de mes services, ne me satisfaisoit pourtant pas entierement; je voulois quelque chose de plus. Ce silence du Ministre me poussa à bout; je fus chez lui, & je lui portai mon Journal, afin qu'il vit par lui-même tout ce que j'avois fait dans mes deux Campagnes.

« Monsieur, lui dis-je, si j'ai été « si long-tems sans vous présenter ces « Mémoires, ce n'a été qu'afin de vous « donner le loisir de prendre pour & « contre moi toutes les informations « convenables. Aujourd'hui oserois-je « vous

1703. „ vous demander si je suis justifié dans „ vôtre esprit, & si vous avez été éclairc „ sur les cent mille écus qu'on vous a dit „ que j'avois gagné „ ?

Il m'avoüa qu'il avoit écrit de tout côté : Mais que l'on ne lui avoit dit que du bien de moi ; & qu'il faloit que j'eûs corrompû tous ceux qui m'approchoient. Ce discours m'irrita plus que tout le reste, & ne pouvant plus retenir ma colere, " Monsieur, lui repar„ tis-je, si le Roi n'est pas content de „ moi, après tout cè que j'ai fait pour „ son service, il faut que ce soit vous„ même qui m'ayez desservi auprès de „ Sa Majesté : Car puisque de vôtre „ propre aveu, malgré toutes les dili„ gences que vous avez fait, vous n'a„ vez pû trouver d'accusateurs contre „ moi, il ne me reste que vous sur „ qui je puisse faire tomber mes soup„ çons.

„ Il m'est certainement bien doulou„ reux de n'avoir à me plaindre de per„ sonne autre. Qu'il me soit permis de „ vous le dire. Si j'avois été coupa„ ble d'une faute, vous auriez dû être „ le prémier à m'excuser, puisqu'au „ bout du compte, comme Ministre de

„ la

la Marine, je vous ai fait quelqu'hon- " 1703.
neur, en travaillant avec assez de suc- "
cez sur les instructions que j'avois "
reçû de vous; mais sur le pied où sont "
les choses, je vois bien qu'il ne me "
reste plus qu'à me retirer: Car quelle "
apparence de continuer à servir ayant "
le Ministre contre moi dans un tems "
où il auroit dû m'être le plus favora- "
ble „? Nous n'en dîmes pas d'avantage, & je sortis la colere & l'indignation dans le cœur.

Quoique j'eûs parlé d'une maniere assez vive, il n'y avoit pas grand mal jusques-là. Il est des circonstances, où il faut se plaindre à la Cour, & même un peu haut, sans quoi, on ne fait pas son chemin. Mais la faute que je fis, fut de porter mes plaintes au-delà du Cabinet du Ministre, & de faire sçavoir publiquement les sujets de mécontentement qu'il m'avoit donné.

Au sortir de chez Mr. de Pontchartrain, je fus trouver Mr. l'Amiral. Je l'informai de tout ce qui s'étoit passé. Je me plaignis de la maniere dont on m'avoit reçû, de tout le procedé qu'on continuoit d'avoir avec moi, & de la necessité où l'on me mettoit de sortir

de

1703. de la Marine, où je n'avois plus
faire, tandis que je ſerois en but
perſecution de ceux qui auroient c
proteger.

Mr l'Amiral, ſous les yeux d
j'avois manœuvré dans le Golphe
il étoit à Meſſine pour me ſoutenii
en avoit été beſoin, ainſi que j'
marqué dans ſon lieu,) eut la
de me dire, qu'il ne vouloit pa
je ſongeas à me retirer, que mo
vice étoit neceſſaire; qu'il pa
au Miniſtre, & au Roi même s
falloit.

Deux jours après je me trouvai
les Apartemens comme le Roi all
la meſſe. Mr l'Amiral m'ayant ap
me fit ſigne, je fus à lui. Je viens
dit-il, de parler au Roi ſur votre
il m'a dit qu'il étoit content de
ſervices, & que ſon Miniſtre ne ſç
qu'il dit.

Touché des bontez dont ce I
m'honoroit, je tachai de lui ma
à quel point j'y étois ſenſible, e
témoignant le regret que j'avois
pouvoir pas les reconnoître. *N'en
point en peine*, me dit-il, *tout ſe
vera*.

Le Ministre informé des plaintes que 1703.
je faisois de lui publiquement, s'en offença, & pour me punir m'ôta le Vaisseau qu'il m'avoit destiné & en donna le commandement à un autre. Depuis ce jour-là, je ne parus plus au Bureau de la Marine.

Il y avoit déja un mois que je n'y avois pas mis le pied, lorsque le Marquis de Janson alla chez Mr de Pontchartrain, à qui il avoit à parler, pour le Chevalier de PENNES que le Roi d'Espagne avoit envoyé à la Cour. Le Ministre qui avoit sur le cœur tout ce que j'avois dit sur son sujet, répondit qu'il étoit content du Chevalier de Pennes; mais qu'il ne l'étoit gueres du Chevalier de Forbin.

Le Marquis qui n'ignoroit pas que mes plaintes, toutes indiscrettes qu'elles étoient, n'étoient pourtant pas sans fondement, "Monsieur, lui dit-il, le Chevalier de Forbin est de mes Parens, je l'aime & l'estime beaucoup; mais nonobstant tout cela, s'il manquoit à votre égard, je serois le prémier à lui tomber sur le corps, & je n'oublierois rien pour le faire rentrer dans son devoir".

„Du

1703. „ Du reste, je crois devoir vous re-
„ présenter que brave, comme il est,
„ ayant bien servi son Maître pour qui
„ il est plein de zèle, & toute l'Europe
„ lui rendant justice, & reconnoissant
„ ce qu'il vaut, il étoit difficile qu'il
„ ne s'échapât quelque peu, en voyant
„ ses services sans récompense; que s'il
„ se retire de la Marine, ce n'est que
„ parcequ'il vous regarde comme lui
„ étant contraire, & dans cette pensée,
„ il n'a pas tort de quitter prise, puis-
„ qu'il ne gâgneroit rien à servir, dès
que le Ministre prendroit interêt à le
„ traverser.

„ Moi prendre interêt à la traverser!
„ Repliqua Mr. de Pontchartrain, il se
„ trompe, s'il a cette pensée. Mais il
„ est trop vif, & il a éclaté sans me
„ donner assez de tems pour pouvoir
„ le justifier. On l'avoit fort desservi au-
„ près de moi; les personnes qui m'a-
„ voient donné ces mauvaises impres-
„ sions étoient d'un rang à être cruës,
„ aujourd'hui tous mes soupçons sont
„ dissipez. Qu'il ne se rebute pas, &
„ qu'il compte sur moi, je le servirai
„ avec plaisir quand l'occasion s'en pré-
„ sentera „. Le Marquis répondit, en
le

le remerciant de ses bontez ; il ajouta 1703.
qu'il alloit m'en donner la nouvelle, & que je me trouverois le lendemain à sa porte pour lui en faire moi-même mes remerciemens.

Je me rendis en effet chez le Ministre qui me combla de civilitez. Il me fit donner cinq cens écus de gratification, avec le commandement du vaisseau le *Temeraire*, & me fit passer à Toulon, m'ordonnant de couvrir le commerce du Levant, & de donner la chasse aux Corsaires Flessinguois. C'est ainsi qu'aprés avoir laissé mes services sans recompense, comme il prétendoit : (Car je l'ai toûjours soupçonné de ne m'avoir cherché noise, que pour avoir lieu de ne rien faire pour mon avancement.) il compta que je m'estimerois encore trop heureux d'être rentré en grace, & de reprendre des Emplois que je commençois à regarder, comme au-dessous de moi.

Le mécontentement que je venois de recevoir, & mes plaintes contre le Ministre avoient été trop publiques pour ne pas se répandre jusqu'en Provence. Le bruit courut à Toulon que j'étois disgracié ; & que la Cour qui ne

1703. vouloit plus de mes ſervices, avoit crû faire beaucoup pour moi, en me permettant de me retirer où il me plairoit.

Sur cette nouvelle la Demoiſelle qui m'avoit attaquée en crime de Rapt, & qui avoit été plus de deux ans ſans mot dire, recommença ſes pourſuites. L'avis m'en fut donné à Paris, ſurquoi je pris la poſte pour Toulon, où après bien des chicanes que j'eus à eſſuyer, je la fis enfin condamner comme non recevable. Elle n'eut garde d'acquieſcer à ce Jugement, elle en appella au Parlement: Mais elle n'y trouva pas mieux ſon compte, comme je le dirai bien-tôt.

Mr. l'Amiral arriva dans ce tems-là à Toulon, où l'on avoit fait un Armement conſiderable. L'Armée s'embarqua; mais ſur les avis que les Ennemis ſuperieurs en nombre étoient entrez dans nos Mers, elle ne ſortit pas de la Rade. Je fus détaché pour aller à la découverte, & pour obſerver les mouvemens des Ennemis.

J'apris que leur Flotte Marchande étoit paſſée en Levant, ſous l'eſcorte de ſix Vaiſſeaux de Guerre. Je reconnus leur Armée qui ſortoit de Livourne, & je la ſuivis juſques par delà les Iſles

d'*Eviſſe*

l'*Evisse* sur les Côtes d'Espagne, d'où 1703.
voyant qu'elle faisoit route pour le Détroit de Gibraltar, je retournai à Toulon rendre compte de ma découverte. Sur la relation que je fis, n'y ayant pas apparence de se mettre en Mer, Mr. l'Amiral ordonna le désarmement. Pour moi j'eus ordre de couvrir le commerce de Marseille en Levant, & j'allai deux ou trois fois à Malthe debarquer, & recevoir des Chevaliers qui passoient en France. Le Grand Maître PERILLOS me combla d'honneur, de caresses, & de presens, & m'accorda plusieurs graces que je lui demandai.

Sur la fin de l'année, c'est-à-dire, la seconde Fête de *Noël*, je partis de Toulon pour escorter une Flotte Marchande qui devoit passer en Levant. Nous mîmes à la voile par un fort beau tems : Mais à peine fûmes nous à quatre lieuës de Terre, qu'il s'éleva un orage du côté du *Nord-Est*, accompagné de pluye, & suivi de la plus affreuse tempête où je me sois trouvé de ma vie. La grosseur de la Mer, & l'impossibilité où nous étions de manœuvrer, nous reduisirent cent fois au moment d'être engloutis. Toute la Flotte

1704. fut dispersée ; plusieurs se sauverent aux Isles de Majorque, & d'Evisse, & d'autres à Barcelone & à *Rose*.

Je me retirai dans ce dernier Port coulant à fond, & dans le plus pitoyable état du monde. Tout mon Equipage étoit accablé, & n'en pouvoit plus. Je ne trouvai à Rose qu'un seul des Vaisseaux que j'escortois. Après m'être radoubé, je le ramenai à Toulon, où ayant apris que les deux Bâtimens les plus richement chargez s'étoient retirez à Barcelone, je partis pour aller les joindre, & les conduire en Levant. Quand je fus descendu à Terre le Consul François vint m'informer d'une affaire qui regardoit la Nation, & pour laquelle il me prioit de m'interesser auprès du Viceroy.

Une Barque Françoise richement chargée avoit été prise, depuis environ trois semaines, par un Corsaire Flessinguois. Les mauvais tems l'ayant obligé de relâcher à Barcelone, avant que d'entrer dans le Port, le Capitaine maître de la prise avoit déclaré au Patron François qu'il lui rendroit sa Barque, pourvû qu'en entrant il mit Pavillon blanc, & l'empêchat ainsi lui, & tout son Equipage

Équipage d'être faits prisonnier de 1704.
Guerre.

Le Patron avoit accepté le parti, & se portant pour maître du Bâtiment, comme il l'étoit en effet, ensuite de cette convention, avoit arboré le Pavillon de France; mais le Viceroy de Catalogne, DON FRANCISCO VELASCO, sans avoir égard à ce qui avoit été accordé, & jugeant le tout de bonne prise avoit confisqué la Barque, & avoit fait mettre tous les Flessinguois en prison, se contentant de ne point toucher aux François qu'il avoit laissés en liberté.

C'étoit pour reclamer cette Barque, & la faire rendre à qui elle apartenoit, que le Consul s'étoit adressé à moi. Cependant pour ne me pas commettre, il me declara que le Chevalier de BROGLIO, Capitaine de Vaisseau, parti seulement depuis deux jours, l'avoit reclamée, sans avoir pû l'obtenir. Ce dernier avis me fit quelque peine: Toutefois je crûs qu'il convenoit de hazarder quelque chose, soit pour l'honneur du Pavillon, soit pour ne refuser pas mes services à un malheureux à qui on avoit fait tort.

1704. Dans cette penſée je fus chez le Viceroy, on me répondit qu'il n'étoit pas viſible. Je demandai à quelle heure on pourroit lui parler ? On me dit de revenir à onze heures. Je m'y rendis au tems précis. Après avoir attendu une demi-heure, je demandai, s'il n'y auroit pas moyen d'avoir audiance, & comme on me diſoit toûjours d'attendre, je dis tout haut que je n'étois pas fait pour me morfondre dans une Antichambre; que je n'étois ni Sujet, ni Domeſtique du Viceroy, & que des Officiers, quand ils avoient à parler à des Gouverneurs, devoient pour le moins être entendus. Sur cela je ſortis d'un air fâché, & je retournai à Bord.

Le Viceroy voulut ſçavoir qui étoit ce Capitaine ſi fier. On lui dit que c'étoit le Chevalier de Forbin. Il demanda ſi c'étoit celui qui avoit ſervi dans le Golphe Adriatique; on l'aſſura que c'étoit lui-même. Sur cela, il m'envoya à Bord un de ſes Gentils-Hommes avec le Conſul François pour me faire des excuſes, en m'aſſurant qu'on ne m'avoit fait attendre ſi long-tems, que faute de m'avoir connu. Le Conſul me pria inſtamment de retourner. Il m'aſſura que j'au-

rois

rois lieu d'être content de la reception 1704.
que le Viceroy me feroit, que je pouvois me fier à ce qu'il avoit l'honneur de me dire, & qu'il ne me parleroit pas si affirmativement, s'il n'avoit lui-même des assûrances bien positives de ce qu'il me disoit.

Le lendemain, je fus à Terre. Dès que je parus toutes les Portes s'ouvrirent. Le Viceroy me fit asseoir dans le même rang que lui, une Table entre-deux, & tellement disposée qu'il n'y avoit ni droite, ni gauche. Après les premiers complimens, j'exposai le sujet pour lequel j'avois demandé audiance.

Je representai combien il étoit injuste de prendre sur le Patron François une Barque qui lui apartenoit, & qui étoit entrée dans le Port sous le Pavillon du Roy : Que quoique les Flessinguois eussent été maîtres de ce Bâtiment, ils l'avoient rendu de bonne foi à celui sur qui ils l'avoient pris, & qu'il y auroit trop de dureté à vouloir que ce pauvre Patron qui, par un bonheur inesperé avoit recouvré son bien, le perdit pour être entré dans un Port, où il croyoit n'avoir à faire qu'à des amis.

1704. Le Viceroy étonné de ce qu'il venoit d'entendre, me dit qu'il faloit que je fûs bien riche pour faire si aisément un present de plus de trente mille Piastres. „ Monsieur lui répondis-je, l'éxemple „ que votre Excellence vient de me don- „ ner est trop beau pour n'être pas suivi : Sur cela ayant fait une profonde réverence je me retirai. J'informai Monsieur l'Abbé d'ESTRÉES, Ambassadeur du Roy à *Madrid*, la Cour & les Echevins de la Ville de Marseille, de la générosité du Viceroy. Je crus toutefois qu'il convenoit de taire les dernieres paroles qu'il m'avoit dites, en me remettant ses droits sur le Bâtiment arrêté, ce qui lui procura peu après des remerciemens des uns & des autres, sur la maniere obligeante dont il en avoit usé à ma sollicitation.

Peu de jours après je mis à la voile avec mes deux Marchands. Nous arrivâmes à Malte, après avoir essuyé bien des mauvais tems, & bien des tourmentes. Comme je vis que mon Navire faisoit eau de tout côté, je n'osai pas pousser ma course jusqu'en Levant. Monsieur TRULET, Capitaine de

Vaisseau,

Vaiſſeau qui ſe trouvoit pour lors à Malthe, ſe chargea de convoyer mes Marchands, & je me chargeai de mener en Provence ceux qui étoient à Malthe, & qu'il devoit eſcorter. 1704.

Après m'être radoubé le mieux qu'il fut poſſible, je mis à la voile. A quarante lieuës de Terre le mauvais tems me reprit ſi fort qu'il fallut revenir ſur mes pas. Je fus obligé de faire carener mon Vaiſſeau qui étoit tout ouvert, tant il avoit été fatigué de la tourmente. Le Grand Maître me fournit abondamment tout ce dont j'avois beſoin. Je remis encore à la Voile quelque tems aprés, & les Vents contraires nous ayant toûjours pourſuivis, nous ne nous rendimes qu'avec bien de la peine à Toulon.

Ce fut pendant ce trajet, qu'un jour comme j'allois partir de Livourne pour repaſſer en France, je vis venir à Bord, un Moine qui portoit une Boucle d'Oreille à laquelle pendoit une groſſe Perle. A peine eut-il mis le pied dans le Vaiſſeau, que s'adreſſant à ceux des Matelots qu'il rencontra les premiers, il leur demanda avec des airs arrogants, & pleins de hauteur; où étoit le

1705. le Capitaine. Je n'étois qu'à deux pas. Je m'approchai, & m'étant presenté à lui: Est-ce vous, me dit-il, qui êtes le Capitaine? Oüi, lui repondis-je, c'est moi-même.

Comment vous appellez-vous, me repliqua-t-il! Que vous importe? Lui repartis-je, mon nom ne fait rien à l'affaire, dequoi s'agit-il? C'est continua le moine que j'ai à vous presenter un Passeport du Cardinal de Janson, afin que vous me receviez dans vôtre Bord. A ce mot, je pris le Passeport, & l'ayant lu, « voilà qui est fort bon, » poursuivis-je, je n'y trouve qu'un » défaut; c'est qu'il n'est pas dit que le » Religieux qui doit me le presenter aura » une Perle à l'Oreille, & qu'il se don- » nera des airs de petit maître, ainsi dé- » campez au plus vite, sans quoi je vais » vous faire jetter dans la mer. » Je dis ces dernieres paroles d'un ton si déterminé, que le Moine aprehendant que des menaces je ne passas aux effets, se retira sans mot dire, fort honteux du compliment.

Quoique ce trait paroisse peu important, j'ai été bien aise de le raporter; quand ce ne seroit que pour faire voir

à

à ceux que la Providence a destinez à édi- 1704.
fier les autres, qu'ils ne sçauroient s'écarter de la modestie de leur état sans se rendre méprisables & ridicules auprès des personnes de bon sens.

Je reviens à mon arrivée à Toulon. A peine fus-je débarqué, qu'il falut songer à aller à Aix, où j'avois encore à me défendre au sujet de ce malheureux procès, qui me donnoit de l'exercice depuis si long-tems: La Demoiselle qui avoit été condamnée à Toulon s'étoit pourvuë en Parlement, & avoit déja commencé ses instances contre moi; mais celles-ci ne lui furent pas plus favorables que les premieres. Nous avions à faire à des Juges qu'il n'étoit pas aisé de surprendre, & qui étoient aussi integres qu'éclairez.

Tandis que je faisois de mon mieux pour leur faire connoître le tort de ceux qui me poursuivoient; Monsieur le Comte de Toulouse qui étoit à Toulon partit pour la Cour, & passa par Aix. Monsieur le Bret premier President fut lui faire la reverence. J'avois eu l'honneur de saluer ce Prince auparavant, & je l'avois prié d'avoir la bonté de recommander mon affaire à Monsieur le Premier

1704. mier Presîdent. Il m'accorda cette grace avec bonté, & s'interessant pour moi auprès de lui, au-delà de tout ce que je pouvois esperer; après lui avoir dit mille choses obligeantes sur mon compte, il continua en lui declarant qu'il regardoit mon affaire comme la sienne propre, & finit sa recommandation par ces mots. *Au moins Monsieur l'Intendant je vous recommande sur toutes choses, point d'épousailles.*

Ce Prince n'en demeura pas là, il eut encore la bonté de me procurer de la Cour deux Ordres adressez au Parlement; le premier lui enjoignoit de faire brieve justice, & le second lui défendoit de me juger par défaut supposé que je fus absent pour le service du Roy. J'avois souhaité ce second Ordre avec d'autant plus d'empressement, que pouvant se faire qu'il me falut aller en Mer, lorsque je serois au milieu de mes défenses, je craignois que ma partie ne se prévalut de mon absence, & ne se procurât un Jugement avant que j'eus pû être entendu.

Il sembloit qu'avec tout mon bon droit, & une protection si puissante, mon affaire alloit bien-tôt être finie; cependant

cependant les chicaneries recommence- 1704.
ent si fort que quelque envie que mes
Juges eussent de finir, j'en eus encore
pour plus de trois mois. Enfin lassez &
coupans court, sur tous les nouveaux
incidens qui revenoient tous les jours, ils
confirmerent la Sentence de Toulon, &
declarerent ma partie non-recevable, au
grand regret de tous mes ennemis, &
principalement de Monsieur *** qui avoit
eû l'imprudence d'écrire contre moi à
Monsieur le Premier President.

La Lettre fut renduë à ce Magistrat par un Conseiller de la Grand'Chambre, demi-heure avant que la Cour prononçât. Monsieur le President qui par raport à l'expedition avoit fait pour moi au-delà de ce que je pouvois souhaiter, reçût la Lettre, & se doutant de ce qu'elle contenoit, la mit sans l'ouvrir sur le bras de son Fauteuil, en disant, on verra après le Jugement dequoi il est question.

Quand tout fut fait un des Presidens me la presenta toute ouverte. Celui qui l'avoit écrite y parloit en Homme si passionné, qu'il étoit difficile de la lire sans indignation. Je n'en ressentis pourtant aucune. J'étois si aise du Jugement

1704. gement qui venoit d'être rendu, que je n'étois capable d'aucune autre impression. Et quoique dans le fond, on ne m'eût rendu que la justice qui m'étoit dûë, le plaisir de me voir débarrassé d'une affaire qui m'avoit fatigué si long-tems, & la maniere obligeante dont la Cour venoit d'en user à mon égard, ne me laissoit de liberté, comme j'ai dit, que pour me livrer d'une part à la joye de voir mon affaire finie, & de l'autre, à la reconnoissance que je devois à mes Juges, & en particulier à Monsieur le Premier President.

Dans l'impossibilité où je suis de m'acquiter de ce que je lui dois, j'embrasse avec joye l'occasion de le publier afin que tout le monde sçache, au moins, que si ce Magistrat m'a toûjours fait tous les plaisirs possibles dans toutes les occasions qui se sont presentées, j'en conserve & j'en conserverai jusqu'à la mort le souvenir qui ne me sera pas moins precieux que les bienfaits mêmes.

Après le jugement de cette affaire, je revins à Toulon, où je reçûs ordre de monter le Vaisseau le *Trident*, de continuer de donner la chasse aux Corsaires Ennemis, & de couvrir le commerce.

merce, Dès que mon Vaiſſeau fut en état 1705.
de mettre à la voile, je fis route pour le
Levant, où j'avois une Flote à eſcorter.
Comme j'étois à l'entrée de l'Archipel,
j'apperçûs par les travers de *Cerigo*, Iſle
apartenante aux Venitiens, un gros Navire à qui je donnai la chaſſe, & qui ſe fit pourſuivre pendant quelque tems. Quand je fus à portée de la voix: (car je le ſerrois de fort près, je demandai, d'où étoit le Navire, on me répondit de *Saint Marc*, Il s'étoit détaché, je ne ſçai pourquoi, d'une Eſcadre que le Provediteur Général de la Mer commandoit à quarante lieuës de l'endroit où nous étions. Je fis crier au Capitaine, de ſaluer le Pavillon du Roy. Le Venitien répondit, *qu'il étoit dans ſes Mers, & qu'il ne ſaluoit perſonne.*

Sur cette réponſe, je me mis en état de le combattre, il s'en aperçût, & comme il ne vouloit pas en tâter, il demanda qui étoit le Commandant du Vaiſſeau François, on lui répondit que c'étoit le Chevalier de Forbin; alors il repliqua; *ne tirez pas, je vais ſaluer le Chevalier de Forbin*: je lui fis répondre qu'il prit garde à la maniere dont

1705. dont il parloit, & qu'il eût à saluer le pavillon du Roy, sans quoi, j'allois lui lâcher toute ma bordée. Cette réponse lui ayant fait connoître que je n'étois pas trop disposé à le menager, il ne repliqua pas, & le salua à l'ordinaire.

La maniere dont ce Capitaine venoit de parler m'avoit mis de mauvaise humeur, & pour faire voir que je n'avois pas pris goût à sa mauvaise plaisanterie, j'envoyai mon canot pour faire la visite de son Vaisseau, & pour sçavoir s'il n'avoit point de François avec lui : car selon les differents traités passés entre la France & les Venitiens, il est deffendu à la République de prendre des François à son service. On trouva qu'il en avoit quatre vingt dix. Je lui envoyai dire qu'il eût à me rendre incessamment ces Soldats. Il refusa de le faire ; je renvoyai mon canot, avec ordre de lui dire, que s'il persistoit j'allois l'aborder, & que je le prendrois lui-même. Il eut peur une seconde fois. Il m'envoya sa chaloupe avec un de ses Officiers, pour traiter d'un accommodement, & faire ensorte que je me contentas d'un certain

tain nombre qu'il consentoit de me 1705.
rendre. Je n'en voulus pas relâcher un seul.

Je souhaitois pourtant de les avoir sans être obligé de combattre ; ainsi, pour ne pas m'exposer à commettre un acte d'hostilité sur lequel on auroit peut-être pû me chagriner, voyant que j'avois à faire à un poltron, je fis voir à son Officier, l'ordre & l'état de mon Vaisseau prêt à attaquer. Il en fut si effrayé, que suivant le genie de sa Nation, souple, quand on les mêne avec vigueur, il me fit mille soumissions, me baisant les mains, me priant de ne point tirer, & m'assurant qu'on m'accorderoit tout ce que je souhaiterois. Il ne m'en faloit pas davantage ; je fis partir sur le champ ma chaloupe & le canot, qui dans deux ou trois voyages me raporterent mes quatre vingt dix François. Ce Venitien étoit de soixante & dix pieces de canon, & de trois cens hommes d'équipage.

Trois jours après je rencontrai un Vaisseau de même force, à qui j'otai encore quarante Soldats François qu'il avoit Ces deux expéditions finies

1705. rent crier de nouveau les Venitiens ; mais je ne m'en mis pas plus en peine que par le passé. Le General du Golphe, ayant appris la maniere haute dont je venois d'en user avec deux Vaisseaux de son Escadre, fit de grandes menaces de venir s'en vanger ; je le laissai crier tant qu'il voulut, & je continuai ma mission sans qu'il parut sur ces parages, pendant tout ce tems que j'y restai.

Enfin je continuai ma route, & je fus moüiller devant *Smirne*. J'étois à quinze lieuës de la Ville, lorsque tout à coup pendant la nuit mon Navire fut violemment secoué. Quoique le tems fût fort calme, la secousse fut si forte ; que mes Vitres firent grand bruit, & m'éveillerent ; je demandai ce que c'étoit, on me répondit que c'étoit un tremblement de terre ; je me levai, ne pouvant pas comprendre comment un Vaisseau qui étoit si éloigné de terre, & mouillé à plus de trente brasses de profondeur, pouvoir ressentir des impressions si violentes. Rien n'étoit pourtant plus vrai, j'apris le lendemain par un Bâtiment qui venoit de Smirne, que le tremble-

ment y avoit été ſi violent, que tout le monde avoit été obligé de ſortir à la campagne pour ſe mettre en ſureté. 1705.

A quelques jours de là, je donnai la chaſſe à un Vaiſſeau Hollandois richement chargé. Il étoit de ſoixante pieces de canon : comme il ſe voyoit fort preſſé, il alla ſe refugier ſous une Fortereſſe apartenante au Grand Seigneur.

Je fis offrir au Gouverneur de la Place quarante bourſes de cinq cens écus chacune, s'il vouloit ſe tenir neutre & ne prendre point de part au combat que je méditois, & qui devoit ſe paſſer de Chrêtien à Chrêtien. Il n'en voulut rien faire, ce qui me ſurprit d'autant plus que les Turcs aiment l'argent, pour le moins autant qu'aucune autre Nation du monde : mais qui ſçait ſi le Hollandois ne lui avoit pas promis une ſomme encore plus conſiderable ; quoiqu'il en ſoit : cette expedition ne pouvant pas avoir lieu, je retournai ſur mes croiſieres, & j'allai moüiller à l'Iſle de *Candie* dans la Rade de la *Sude*.

Les Venitiens en ſont les maîtres. C'eſt tout ce qu'ils ont conſervé de

1705. cette Isle dont ils ont été les maîtres si long-tems. Ils y ont une Forteresse au milieu de la Baye qui est isolée. Les Turcs sont maîtres de tout le reste. Le lendemain de mon arrivée, j'allai visiter le Noble Venitien qui commandoit dans la Place ; il s'apelloit SIGNOR MARCELLO, il étoit Homme d'esprit & parloit fort bien François. J'en fus reçû très-civilement. La conversation roula principalement sur ce que j'avois operé dans le Golphe. Il me dit que les Venitiens avoient tort de se plaindre de moi. Qu'à la verité, j'avois fait bien des choses qui ne pouvoient pas être agréables à la Republique ; mais que ce n'étoit pas à moi qu'il faloit s'en prendre ; que je n'avois fait que servir mon Maître, & éxecuter les Ordres que je recevois.

Nous parlâmes ensuite des deux gros Vaisseaux qui s'étoient laissez dépouiller de leur Equipage. « Quant à ceux-ci, „ me dit-il, les Commandans sont des „ poltrons, & des ignorans : Des ignorans, puisqu'ils ne sçavent pas que „ les Vaisseaux de la Republique doivent le salut aux Vaisseaux du Roy „ de France, & qu'il est accordé par nos

Traittez avec cette Couronne, " 1705.
nous ne pouvons pas garder des "
içois à notre service, quoique "
; en ayons beaucoup dans nos "
uisons : Des poltrons puisqu'ils se "
ainsi laissez enlever leur Equipa- "
ins se défendre,,.
ès qu'ils apperçûrent le Pavillon "
rance, ils devoient saluer sans se "
iire demander. Ils devoient aussi "
cacher tous les François, & ne ja- "
avouer qu'ils en eussent dans leur "
s. Par là ils auroient évité la honte "
e forcez à saluer après l'avoir refu- "
x ce qui est encore plus, ils se se- "
it épargnez l'infamie de se voir "
ver leur monde sans avoir le cou- "
de resister. "
ant à moi, dit-il, en continuant, "
ii bien que je me serois battu jus- "
l'extrêmité, plûtôt que d'endurer "
:l affront : Car afin que vous le "
uiez, Monsieur, les poltrons de "
: Republique vous craignent; mais "
les braves Gens, ils vous esti- "
: & ne vous craignent point du "
,, Ce discours étoit très-sensé; mais
ois voulu voir le même Homme dans
ısion.

De

1705. De la Sude je fis route pour la France, où je vins espalmer mon Vaisseau qui en avoit grand besoin. En passant par Malte, je trouvai une Flote Marchande que je mis sous mon escorte. Le Vent contraire qui ne nous avoit point encore quitté, m'obligeât de moüiller devant *Cagliari*. J'y revis l'Archevêque mon bon ami qui m'embrassa tendrement, & qui me fit présent d'un attelage de six beaux Chevaux gris-pommelé que je ne pus pas embarquer pour lors; mais que je repris dans un autre voyage que je fis quelque-tems après.

Pendant le séjour que je fis dans la Rade de Cagliari, le Consul François vint se plaindre à moi de ce que nonobstant les Ordres du Roi d'Espagne, le Vice-Roi continuoit à inquiéter nos Vaisseaux sous prétexte de la visite.

Ce prétendu droit de visite, qui dans le fond n'avoit été établi, que pour mettre à contribution tous les Vaisseaux qui alloient charger ou décharger des Marchandises dans le Port, avoit été poussé si avant, par l'avarice des Espagnols, qu'il étoit devenu intolerable. Le pretexte dont on s'étoit servi pour l'introduire, étoit de remedier à certains

abus

abus & de prendre les précautions convenables pour la conservation des Marchandises dans les Bâtimens. Mais dans la suite il avoit été étendu si loin, & les divers Réglemens avoient été si multipliez, que quelque attention qu'on eût, il étoit impossible de ne pas manquer à quelque chose, & pour lors on vous mettoit irremissiblement à l'amande. 1705.

Enfin les choses avoient été poussées si avant, que le Vice-Roy n'avoit pas eû honte de faire en dernier lieu une Ordonnance par laquelle, entr'autres articles, il étoit enjoint d'avoir des Chats dans tous les Vaisseaux, sous prétexte que les Rats qui s'y engendrent pouvoient gâter les Matchandises.

Outre la honte qu'il y avoit à subir ces visites, elles étoient, comme j'ai dit, très-ruineuses pour le commerce. Les François s'en étoient plaints & S. M. C. avoit ordonné qu'elles seroient entierement suprimées. Le Vice-Roy qui perdoit à cette supression, differoit de publier les ordres, & de les mettre en execution. C'étoit sur ce retardement que rouloient les plaintes du Consul.

1705. Je fus trouver le Vice-Roy, je le priai de ne renvoyer pas plus loin la publication des ordres qu'il avoit reçûs, & de faire cesser, enfin, une maltôte dont on se plaignoit depuis si long-tems. Il me répondit à la maniere des Espagnols par un *vecrémot*.

Cette réponse ne me satisfaisoit pas; je repliquai, que je supliois son Excellence de faire attention que j'étois obligé par mon emploi, de rendre compte à la Cour de tout ce que je remarquois de contraire aux interêts du Roy & de la Nation : que je me flâtois qu'il auroit égard à ma sollicitation, & que j'esperois qu'il régleroit tellement les choses avant mon départ, que je n'aurois pas lieu de faire des rélations qui ne fussent pas favorables à son Excellence. Il comprit par la maniere dont je lui parlois, que je n'avois pas beaucoup d'envie de le ménager : Ainsi sans aller plus loin, dès le jour même il fit publier les Ordres du Roy, & les visites furent abolies.

De Cagliari je retournai à Toulon, où je fis carener mon Vaisseau. Je re-

mis à la Voile, & je pris ſous mon eſ- 1705.
corte une Flote qui partoit pour le Levant, nous moüillâmes devant Malthe, oú nous demeurâmes à l'Ancre pendant deux jours.

Dans cet intervalle, j'eus occaſion de connoître ce que c'eſt que l'antipathie que la nature a mis entre certains Animaux. J'avois dans mon Bord depuis environ dix-huit mois, ſix paires de Pigeons de fort bonne race, & très-fécondes; Ils étoient tellement accoûtumez, que ni le carnage, ni les coups de Canon, ni l'approche de pluſieurs autres Bâtimens, ne les avoient jamais dérangez. Pendant mon ſéjour à Toulon on m'avoit donné un petit Corbeau que j'embarquai; dès qu'il commença à voler, il s'en alla rodant au tour des nids des Pigeons. Il n'en falut pas d'avantage. Un après midi mes douze Pigeons, comme s'ils s'étoient donnez rendez-vous, furent ſe percher ſur la Vergue d'Artimon, & ſe ſauverent tous enſemble, quoiqu'ils euſſent tous, ou des œufs, ou des petits, & que nous fuſſions à plus de quarante lieuës de la Terre.

Ayant achevé ma miſſion, je revins

1705. à Toulon, d'où je demandai à la Cour un Congé pour trois mois, ce qui me fut accordé.

A peine je commençois à me refaire de toutes les fatigues de la Campagne, que le Ministre me fit sçavoir par une Lettre particuliere que le Roy m'avoit donné le commandement de l'Escadre de Dunkerque. Cette nouvelle qui me faisoit grand plaisir, en ce qu'elle me donnoit lieu de connoître que la Cour entroit enfin à mon égard, dans des dispositions plus favorables que par le passé, me fit quelque peine par raport à la maniere dont elle me fut annoncée.

Mr. de Ponchartrain avoit cela de mal qu'il ne sçavoit faire les choses qu'à demi, & diminuoit par là de la moitié, le prix des graces qu'il acordoit. Dans cette occasion, par exemple, il me donnoit une commission considerable, qui m'obligeoit d'aller à la Cour, & pour s'épargner les fraix du voyage, il se contentoit d'une simple Lettre, au lieu d'un Ordre qu'il auroit falû m'envoyer.

Ce procedé m'indisposa contre lui & s'il faut dire la verité, il ne m'en faloit pas beaucoup depuis ce qui s'étoit

s'étoit passé après mes deux Campagnes 1706.
du Golphe : Car malgré nôtre accommodement je ne lui avois pas encore bien pardonné la mauvaise reception qu'il m'avoit faite.

Je fus quelques jours à attendre, si je ne recevrois point d'Ordre, & comme je n'en vis paroître aucun, je désarmai mon Vaisseau, & sur la simple Lettre que j'avois reçû, je partis pour la Cour, où je me rendis au commencement de l'année 1706.

Le Ministre en me voyant paroître, me dit que j'avois bien tardé à venir, " pas trop, lui répondis-je, vous " m'avez envoyé un Congé pour trois " mois, & il n'y à que six semaines " qu'il est expedié. Cela est vrai, repli- " qua le Ministre ; mais je vous avois " écrit depuis de venir ; je le sçai fort " bien, répartis-je, & si je ne suis pas " venu plûtôt ; n'en accusez que vôtre " avarice ; quand on apelle les Gens, on " leur envoye des Ordres & non pas des " Lettres : Mais l'Ordre donne le payement du Voyage, & vous avez voulu " l'épargner. ,,

A ces mots le Ministre sourit, & quoique ma réponse eût quelque chose

1706. d'un peu ſec, il ne laiſſa pas de me gracieuſer. Je le remerciai beaucoup de l'honneur qu'il m'avoit fait, & après lui avoir témoigné, que je n'oublierois rien pour remplir les eſperances qu'il avoit conçûës ſur mon ſujet, je le priai de me communiquer ſes intentions.

Il me dit que le Roi en me choiſiſſant m'avoit préferé à bien d'autres qui étoient mes anciens & qui avoient brigué cet emploi; qu'avant que d'y parvenir moi-même, il y auroit eû bien de petites graces à obtenir, telles que ſont la haute paye, & les penſions; mais qu'il avoit été bien aiſe de m'abréger tout ce chemin.

Ce mot de petites graces me fit de la peine, je répondis qu'il y avoit long-tems que les petites graces dont il me parloit étoient au-deſſous de moi; que mon ambition dans le Service ne ſe bornoit pas à gagner de l'argent; que c'étoit principalement à l'honneur que j'en voulois; & continuant ſur ce ton, je le priai de me donner des eſperances dignes d'un Gentil-Homme qui avoit du courage, & qui avoit toûjours bien ſervi ſon Maître.

Le

Le Ministre me répondit qu'il étoit 1706.
ravi des sentimens où il me voyoit,
& qu'il ne souhaitoit rien tant que d'avoir occasion de me rendre tous les services qui dependroient de lui; que l'Escadre que j'allois commander, étoit la seule qui fut sur pied, & qu'en me la confiant, il me confioit son Armement favori.

Je lui répondis qu'ayant à remplir la place de deux Hommes qui avoient fait mille belles choses c'étoient Mrs. Barth, & SAINT PAUL; je n'avois pas peu à faire à les égaler, sur tout dans la mission à laquelle j'étois destiné; que je souhaitois avec passion de pouvoir me distinguer par quelque action un peu éclatante; mais que pour cela, il seroit convenable, que la Cour me laissât le maître de ma destinée. Et achevant de m'expliquer, je lui représentai, que quelque habileté que les Ministres puissent avoir, & quelques sages que soient les instructions qu'ils donnent aux Officiers, il est bien difficile de faire quelque chose de bon, en s'y conformant.

« Vous le sçavez vous-même, Mr. « continuai-je, rien au monde n'est si «

1706. „ casuel que la Mer. Les instructions „ que vous me donnerez seront fixez „ sur des Caps ou sur des Parages, „ ainsi que vous l'aurez determiné dans „ les Bureaux. S'il faut que je suive „ ce qui m'aura été prescrit, & qu'il „ ne me soit pas libre d'agir selon l'oc- „ currence, il arrivera que je manque- „ rai l'occasion, en sorte que pour avoir „ obéï exactement, la course deviendra „ infructueuse. Pour moi il me paroit „ qu'il seroit plus convenable de me lais- „ ser agir de moi-même : Car alors pou- „ vant me régler sur les avis que je re- „ cevrai ; plein de bonne volonté, com- „ me je suis, il sera difficile que je n'en- „ treprenne, & que je n'execute bien „ des choses qui pourront faire quelque „ honneur à la Marine.

„ Le Ministre me répondit que j'étois „ bien hardi de vouloir me charger „ ainsi des événemens. Monsieur lui re- „ pliquai-je, je sçai ce que je vais faire, „ & je vois fort bien que je ne risque „ pas beaucoup en tout ceci. Le Port „ de Dunkerque est au milieu des En- „ nemis, les occasions ne me manque- „ ront pas ; si je suis le maître de faire „ ce qu'il me plaira, je prendrai mon

tems

tems si à propos que les Ennemis du " 1706.
Roi n'y trouveront peut-être pas leur " compte, en tout cas, si je ne fais " rien de bon, vous serez en droit de " me chasser honteusement comme un " fanfaron, & de ne prendre jamais " plus de confiance en moi; " le Ministre me répondit qu'il ne pouvoit rien déterminer de lui-même sur ce point, & qu'il faloit en parler au Roi.

Sa Majesté ayant été informée de tout ce que j'avois dit au Ministre, répondit; *le Chevalier de Forbin à raison, il faut se fier à lui, & le laisser faire.*

Quelques jours après, comme j'étois en conversation avec Monsieur de Ponchartrain, je m'aperçûs qu'il cherchoit à me faire entendre que puisque j'allois être à la tête d'une Escadre; je devois songer à régler ma dépense, de telle sorte que je fis honneur au poste que j'allois occuper. Je ne demande pas mieux, Monsieur, lui dis-je, pourvû que vous me donniez de quoi. Le Ministre me repartit qu'il sçavoit fort bien que je ne manquois pas de moyens; que mes affaires étoient en bon état;

1706. que je pouvois dépenser sans m'incommoder, aussi bien, & beaucoup mieux que bien d'autres; & que quand il m'en coûteroit quelque chose, je ne pouvois pas employer mon argent plus à propos.

„ Mr. lui repliquai-je, l'Ouvrier doit „ vivre de son travail, si j'ai ramassé „ quelque bien, ce n'est pas sans peine; „ aussi le conserverai-je avec soin, pour „ être assuré d'une ressource dans mes „ vieux jours, & pour avoir de quoi „ vivre, supposé que je vins à être „ estropié, & hors d'état de pouvoir „ servir ".

Mais dans ce cas me répondit le Ministre. Sa Majesté ne vous abandonnera pas. " J'en suis persuadé, lui, dis- „ je; mais tout bien consideré, je trou- „ ve qu'il vaut encore mieux avoir quelque chose à soi. On en attend plus tran- „ quilement les graces de la Cour, & „ quand par malheur elle n'arriveroient „ pas. on s'en console avec moins de „ peine „.

A l'issuë de cette conversation, nous fûmes dîner chez Mr. le Chancelier. Je fus fus bien aise pendant le repas de ramener le sujet de l'entretien que je

venois

venois d'avoir avec le Ministre, & 1706.
m'adressant à Monsieur le Chancelier,
„ Monsieur, lui dis-je, Mr. vôtre Fils "
m'ordonne d'aller à Dunkerque, & "
me conseille d'y faire de la dépen- "
se, & de manger mon argent, "
pour faire honneur à la Marine, "
êtes-vous de cet avis ? Gardez-vous "
en bien, me répondit le Chan- "
celier, vous ne sçauriez plus mal- "
faire, & le conseil de mon Fils ne "
vaut rien „. A ce mot je regardai le Ministre qui se prit à rire, & moi aussi.

Je restai encore quelques jours à Paris, après lesquels j'allai me presenter au Roi pour prendre congé. Je pris la liberté en me retirant de dire à Sa Majesté, que l'Armement de Dunkerque ne lui couteroit rien, qu'elle n'y seroit que pour ses avances, & que j'osois l'assurer qu'elle en seroit amplement remboursée par ses Ennemis. De chez le Roi, je passai dans le cabinet du Ministre, qui me dit en me congediant, *Monsieur de Forbin vous êtes bien-heureux il n'y a eû en France que Monsieur de Turenne, & vous qui ayent eu carte blanche.*

1706. Je trouvai en arrivant à Dunkerque les Magazins du Roi dans un désordre inconcevable, ils manquoient géneralement de tout ce qui étoit nécessaire pour un armement. Il n'y avoit que de mauvaises Voiles; toutes les Armes étoient mêlées, la plûpart des Sabres manquoient de fourreaux, & ne coupoient pas, & les Poudres ne valoient pas mieux que tout le reste.

Cependant l'Escadre devoit être de huit Vaisseaux, & l'Armement pressoit. Je ne sçavois comment faire. J'eus à essuyer mille discutions avec l'Intendant, le Controlleur, & le Garde Magazin; & ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de mettre mon Escadre en Mer. Je commençai par faire séparer les Armes, je fis calibrer les Fusils d'une maniere uniforme; ceux des Sabres qui pouvoient servir furent mis à part; j'en fis acheter de neufs pour suppléer à ceux qui manquoient, & je fis aussi acheter de la bonne Poudre. Pour les Voiles, je priai le Chevalier de LANGERON Commandant des Galeres de faire travailler tous les Forçats, ce qu'il m'accorda de fort

bonne

bonne grace ; en sorte que j'eus dans peu 1706.
tout ce qu'il falloit en ce point.

Au lieu de la *Bierre* qu'on donnoit ordinairement aux Equipages, je leur fit donner du Vin. L'Intendant, & le Controlleur s'en plaignirent au Ministre, auprès de qui je me justifiai, & à qui je fis connoître bien des voleries de la part des Entrepreneurs, enfin je mis à la voile.

Je sortis du Port, l'esprit, & le cœur plein des engagemens que j'avois pris avec la Cour, & bien resolu de tenir parole quoiqu'il pût en arriver. Je ne fus pas long-tems en Mer sans avoir occasion de commencer. Je rencontrai, à la hauteur d'*Ostende*, deux jours après ma sortie du Port, une Flote Angloise composée de plus de quarante Bâtimens, elle venoit des Ports de Hollande, escortée d'un gros Vaisseau de Guerre & de deux Frégates.

A cette vûë, je disposai toutes choses pour aller les attaquer. Les Ennemis qui connurent à ma manœuvre, que j'allois à eux, firent force de voile. Nonobstant cela, je les joignis & j'enlevai dix de leurs Vaisseaux

1706. ſeaux richement chargez. Tout le reſte
— de leur Flote, les deux Frégates, & le Vaiſſeau de Guerre ſe ſauvérent. J'envoyai dès le lendemain toutes ce priſes à Dunkerque, ſous bonne eſcorte, & je continuai ma courſe.

Huit jours après, étant par le travers du *Teſſel*, je me preparois à attaquer une Flote Hollandoiſe, eſcortée par quatre Vaiſſeaux de Guerre, lorſque j'en fus empêché par une Eſcadre de quinze Vaiſſeaux Hollandois, parmi leſquels il y avoit un Vice-Amiral, & un contre Amiral qui nous donnerent la chaſſe. Il n'y avoit pas apparence de les attendre, il falut fuïr. Je fis force de voile, & je me ſauvai. En chemin faiſant je brulai quelques Bâtimens Marchands que je rencontrai ſur ma route.

Du Teſſel je chaſſai ſur les Côtes d'Angleterre, & j'obligeai la Flote qui alloit partir pour la *Moſcovie* à rentrer dans le Port, où je la retins pendant quelque-tems, en ſorte qu'elle n'en pût ſortir de toute l'Année, la ſaiſon étant déja trop avancée pour cette courſe. Pendant que je demeurai ſur ces parages, je brulai une cin-

quantaine

quantaine de Barques Hollandoises, de 1706
Pêcheurs de Harangs ; & je tirai ensuite du côté de la *Nord-vvege* où j'entrai dans un Port de Dannemark pour y faire de l'Eau, & Espalmer mon Escadre.

Le lendemain de mon arrivée ; le Gouverneur de la Province m'envoya faire un compliment dont je fus fort mal satisfait. Il portoit que si l'Escadre étoit destinée à escorter des Marchands, je pouvois rester tant qu'il me plairoit : Mais que si c'étoient des Corsaires, ou des Vaisseaux de Guerre, j'eûs à me retirer incessamment.

Je fus d'autant plus surpris de cette espece d'ordre, que celui qui me le faisoit signifier, n'avoit dans le Port, ni assez de Troupes, ni assez de Vaisseaux, pour me forcer à obéïr supposé que je refusasse de le faire. Toutes ses forces se reduisoient à quelques Bâtimens peu considerables & en petit nombre, & à quelques mauvaises Maisons bâties sur le bord de la Mer, auprès desquelles étoient deux ou trois petits mauvais Cabarets.

Je voulois d'abord répondre avec la hauteur qui me paroissoit convenir : Cependant

1706. pendant pour ne pas aigrir les choſes, & pour ne pas donner lieu à la Cour de me faire des reproches, je me contentai de dire à l'Officier, qui étoit chargé de me notifier les intentions du Gouverneur ; que l'Eſcadre apartenoit au Roi ; que nous n'étions entré dans le Port que dans le deſſein d'y faire quelques rafraichiſſemens ; que ſans nous écarter du reſpect qui étoit dû à Sa Majeſté DANOISE, nous ferions de l'Eau & du Bois, & que cela fait, nous mettrions à la voile, quand nous jugerions à propos.

Après cette réponſe je fis préſenter des rafraichiſſemens, à l'Officier que je fis tellement boire qu'il s'enyvra. Je le retins auprès de moi, pendant huit jours que je reſtai dans le Port, ſans que pendant tout ce tems, il ceſsât d'être yvre un ſeul inſtant, tant je fus éxact à tenir auprès de lui des Gens qui avoient ſoin de le faire boire. Enfin le jour du départ étant venu, je fis mettre à Terre cet yvrogne qui ne ſe reſſouvint jamais du tems qu'il avoit reſté à Bord, où il ne fit que boire, & dormir.

Pendant les huit jours que reſtai dans

dans ce Port, j'apris qu'une Escadre 1706.
Ennemie de quinze Vaisseaux de Guerre, me cherchoit par tout. J'étois trop foible pour l'attendre, il falût songer à l'éviter. Je pris le parti de faire le tour de l'*Ecosse* & de l'*Irlande*.

Je trouvai sur ma route un Vaisseau de la Compagnie Hollandoise. Ce Navire alloit en Orient. Je l'enlevai presque sans combattre. Il portoit pour 60. mille écus d'Argent monnoyé, & la Cargaison en valoit pour le moins autant. A quelques jours de là; comme j'aprochois les Côtes de France, je fis encore deux prises considerables. Je les amenai à Brest où elles furent venduës au profit du Roi aussi bien que la Cargaison du Navire Hollandois.

Après avoir carené mon Escadre, je rentrai dans la *Manche*, où je rencontrai une Flotte Angloise de douze Vaisseaux de Guerre, ce fut encore à moi à fuïr: Car la partie n'étoit pas égale. Je fis force de voiles, & je tirai du côté du Nord.

Quand je fus à la Hauteur de *Hambourg*, je rencontrai une autre Flotte Hollandoise d'environ cent Voiles, elle venoit de Nortvvege, sous l'escorte de

six

1706. six Vaisseaux de Guerre, armez chacun d'environ cinquante piéces de canon. Dès qu'ils apperçurent mon Escadre, ils se rangérent en bataille. L'occasion d'entreprendre quelque chose de considérable étoit trop belle pour la laisser échaper. Quand je les vis ainsi disposez, je me mis moi-même en état de les attaquer.

De huit Vaisseaux que j'avois en partant, il ne m'en restoit plus que sept, le huitiéme qui avoit besoin d'un gros radoub étoit retourné à Dunkerque Les Sieurs de HANEQUIN & BARTH Fils du Capitaine de ce nom, tous deux Capitaines dans mon Escadre, & qui commandoient chacun une Frégate, Hanequin de trente Canons, & Barth de seize; eurent ordre d'aborder le Vaisseau de l'arriere Garde des Ennemis. Mes quatre autres Vaisseaux devoient attaquer chacun le leur, & pour moi je me reservai le Commandant. Le Commissaire de Marine qui étoit dans mon Bord pour veiller aux interêts du Roy, n'étoit pas d'avis d'en venir aux mains; mais je passai outre, malgrè son opposition, & l'Escadre eut ordre d'attaquer, & de me suivre.

J'avois

J'avois fait mettre à mon côté un 1706.
jeune Garde Marine nommé D'ESCALIS, qui m'avoit été fort recommandé, & pour lequel je m'interessois beauconp moi-même. Je lui dis de se tenir auprès de moi jusqu'à l'abordage ; mais qu'il ne manquât pas dès qu'il m'entendroit crier à *Bord*, de sauter le premier dans le Vaisseau Ennemi ; que c'étoit là l'unique moyen d'être bien-tôt fait Officier.

J'arrivai en même tems sur l'Ennemi qui faisoit sur moi un horrible feu de Canons & de Mousqueterie, je l'eus bien-tôt joint, & l'ayant abordé, je commençai à faire feu à mon tour. Je fis pleuvoir dans son Bord, une grêle de Mousqueterie & de Grenades, dont il fut si incommodé, qu'il fut forcé d'abandonner les Gaillards de devant, & derriere.

Dès que je m'aperçûs de son désordre, je criai à mes Gens : *Allons Enfans, courage. A Bord, à Bord*, & pour leur donner l'exemple, je m'avançai de l'avant. D'Escalis qui attendoit avec impatience le signal, sauta le prémier l'Épée à la main, & fut bientôt suivi d'un grand nombre d'Officiers, de Gar-

des

1706. des Marine & de Soldats,

Il se fit dans ce moment un carnage horrible de part & d'autre. J'y perdis beaucoup de monde ; mais par bonheur la tuérie ne dura pas long-tems. Peu après d'Escalis me cria de l'arriere du Vaisseau Ennemi, en m'appellant par mon nom, *nous sommes les maîtres. J'ai tué le Capitaine.* Dès-lors l'Equipage ne s'amusa plus qu'à piller.

Je commençois à faire passer les Prisonniers dans mon Bord, lorsque le Sieur de TOUROUVRE, un de mes Capitaines qui avoit manqué l'abordage dont il étoit chargé, vint se traverser sur l'avant de mon Vaisseau, & sur celui que je venois de prendre. Nous nous trouvâmes pour lors, tous trois dans un peril d'autant plus grand, que le Vent qui venoit de l'arriere, nous poussoit sur le Vaisseau de Tourouvre, & nous empêchoit de déborder ; tellement que nos Navires ne pouvoient pas même gouverner.

Pour comble d'embarras, le feu prit tout-à-coup, je ne sçai comment, au Vaisseau auquel j'étois acroché. Comme le Vent étoit fort, le Navire fut embrasé dans un instant. Je redoublois mes

mes efforts pour déborder, lorſqu'un 1706.
Vaiſſeau Ennemi fit mine de vouloir m'aborder moi-même.

Pour lui faire face je fis paſſer ſur le champ de l'autre côté du Vaiſſeau tout ce qui reſtoit de mon Equipage ſur mon Bord : car la meilleur partie étoit déja ſur le Vaiſſeau qui bruloit, où ils pilloient de toutes mains, ſans s'embarraſſer, ni du danger où ils étoient, ni de celui où j'étois moi-même. L'Ennemi qui ſembloit vouloir m'aborder après avoir tiré ſur moi toute ſon Artilllerie qui me tua quelques hommes, paſſa outre, ſans entreprendre autre choſe.

Ce danger évité, je ne fus pas hors d'intrigue. Le feu augmentoit d'un moment à autre, tellement que je riſquois, ou d'être brulé, ou tout au moins, d'être accablé ſous les débris, lorſque le Vaiſſeau viendroit à ſauter. Il ne me reſtoit guéres dans cet embarras d'autre reſſource, que de couper mes Mâts. J'avois grande peine à m'y réſoudre. Avant que de tenter ce moyen, je voulus eſſayer de me dégager en faiſant force de voiles ſur le Vaiſſeau de Tourouvre.

Cette

1706. Cette manœuvre me réüssit ; mais ce ne fut pas sans me jetter dans un nouveau danger : Car le froissement entre nos deux Navires fut si fort, que j'en perdis mon *Taille-mer*, & six Mantelets de Sabor que la Poupe de Tourouvre me fit sauter en passant.

Comme la Mer étoit agitée, six de mes Saborts étant ouverts, l'eau entroit avec violence dans mon Bord. Pour m'empêcher de couler à fond, je me disposois à faire pancher mon Vaisseau, en le chargent du côté qui n'étoit point endommagé, lorsqu'un Navire Ennemi qui venoit au secours de son Commandant, s'aprochant pour m'attaquer, interrompit cette manœuvre. Je me trouvai pour lors dans la necessité, ou de vaincre, ou de me noyer. Mon parti fut bien-tôt pris. J'allai à l'Ennemi pour l'aborder, & m'adressant à ce qui me restoit de mon Equipage, *Enfans*, leur dis-je, *bon courage, nous sommes encore assez forts, ne craignez rien, nous le prendrons surement.*

Il n'est pas concevable, à quel point ce peu de mots leur releva le courage. Je mis aussi-tôt mon Navire en travers, & je presentai au vent le

côté

côté malade. Dès que je fus à portée, l'Ennemi tira sur moi toute son Artillerie qui ne m'endommagea nullement ; je lui répondis par toute ma bordée de Canon, & de Mousqueterie, cette décharge fut faite si à propos, qu'il en fut criblé : ce qui le mit tellement en desordre, qu'à mesure que l'équipage alloit passer dans son bord, il se rendit, en abbattant son pavillon. 1706.

Dès que je fus maître de ce vaisseau, je travaillai avec toute la diligence possible à réparer le mien. Je fis boucher avec des planches & des toiles godronnées mes sabords qui étoient encore ouverts ; & après avoir fait mettre pavillon de raliement, j'ordonnai à un Capitaine de mon Escadre, qui ne m'avoit pas sécondé à beaucoup près, d'aller amariner le Vaisseau que je venois de prendre ; mais avant qu'on pût le joindre, il coula à fond tant il avoit été maltraité.

De tout son Equipage, il ne se sauva qu'un seul Homme que je reçus dans mon Bord.

Au milieu de tout ce trouble, je ne laissai pas d'être fort en peine de

1706. mes Officiers, & de la meilleure partie de mes Gens qui étoient dans le Vaisseau qui bruloit. Tourouvre qui sentit ce danger aussi-bien que moi, & qui vit que le Vaisseau alloit sauter, fit effort pour se dégager. Il en vint à bout, & reçût dans son bord tous les miens, qui s'étant enfin aperçûs du danger où ils étoient, avoient quitté le pillage, & demandoient du secours avec des cris pitoyables.

A peine étoient-ils à une distance un peu éloignée, que le feu ayant pris aux Poudres, le Vaisseau sauta en l'air, & tout l'Equipage avec, sans qu'il s'en sauva un seul Homme; excepté un petit nombre que Tourouvre avoit reçû dans son Bord pêle mêle avec mes Gens.

Dans ce tems-là on me fit appercevoir que Hanequin demandoit du secours, & qu'il avoit mis le signal, pour faire connoître que sa Frégate étoit en danger de couler à fond. Il avoit manœuvré en brave Homme; & conjointement avec Barth, il avoit pris un Vaisseau de cinquante piéces de Canon. Pour le tirer du danger où il étoit, je détachai le Marquis de

LANQUETOC Capitaine de Vaiſſeau, 1706.
à qui j'ordonnai de ſuivre Hannequin, & de ſauver ſon Navire, ou tout au moins ſon Equipage. Ainſi fut terminée cette action dans laquelle je perdis le Sieur de BREME mon Capitaine en ſecond, & une trentaine de Soldats, ou de Matelots. Le Fils de Mr. Pallas, Enſeigne, eut le bras caſſé, & j'eus pluſieurs autres de mes Soldats bleſſez.

Si tout le monde eut fait ſon devoir, nous euſſions pris les ſix Vaiſſeaux de Guerre, & bon nombre de Marchands: Mais à la Guerre tout comme ailleurs, tous les Hommes ne ſont pas égaux. Pendant la Bataille les Vaiſſeaux Marchands firent force de voile, & profitants de la Mer & du vent, ſe ſauvérent & furent ſuivis de trois autres Vaiſſeaux de Guerre.

Peu après Hannequin s'étant radoubé, vint avec Barth, joindre l'Eſcadre. Ils amenérent leur priſe, qui des trois Vaiſſeaux dont nous nous étions rendus maîtres, fut l'unique que je pûs amener à Dunkerque où je fis route, après avoir fait de mon mieux pour me radouber. J'arrivai avec toute mon Eſcadre dix jours aprés la Bataille, &

1706. ayant desarmé, je me rendis à la Cour suivant l'Ordre que j'en avois.

Le Ministre me reçût fort gracieusement, & me présenta au Roi, qui me témoigna être content de mes services. Je répondis à Sa Majesté que j'étois heureux qu'elle se contentât du peu que j'avois fait; mais que j'avois pris langue; & qu'étant instruit du commerce des Ennemis, je comptois de faire la Campagne prochaine bien des choses dont Sa Majesté auroit encore plus de lieu d'être satisfaite. Le Roi en soûriant me donna lieu de connoître que ma réponse lui avoit fait plaisir.

En arrivant à Versailles, j'y trouvai le Cardinal de Janson, qui avoit été honoré peu auparavant de la dignité de grand Aumonier de France. Ce Prélat avoit loüé à Paris un grand Palais, où il logeoit tout ce qu'il avoit de Parens à la Cour. Il me donna en m'embrassant toutes les marques possibles d'une sincere amitié, & ne voulut pas que j'eusse d'Apartement ailleurs que chez lui.

Je ne passai jamais de quartier d'Hyver plus gracieux. Le Cardinal me faisoit grande chere, j'étois avec mon bon

& ancien ami l'Archevêque d'Aix, pour 1706.
lors Evêque de Marseille. J'allois souvent chez le Comte du Luc. Enfin je joüois gros jeu & je gâgnai beaucoup d'Argent chez la Duchesse de MANTOÜE.

Il est aisé de comprendre qu'avec tous ces agrémens, je ne pouvois que me réjoüir, autant & plus que je n'avois fait de ma vie. Je n'étois pourtant pas si occupé de mes plaisirs, que je ne songeas souvent à la Campagne prochaine. Je formai divers projets que je retournai en differentes manieres. Enfin je m'arrêtai à celui-ci, comme plus profitable au Roi, & comme pouvant me faire plus d'honneur. Je résolus de prendre des mesures, pour enlever les Flotes *Angloise*, *Hollandoise & Hambourgeoise*, qui partent toutes les années pour la Ville d'*Archangel*, sur la Mer Blanche en *Moscovie*.

Je communiquai mes vûës à Mr. de Pontchartrain qui en parla à Mr. l'Amiral. Il les aprouvérent tous les deux, & le Roi à qui elles furent communiquées, peu de jours après, les aprouva aussi. Ces Mers étant peu connuës à nos François, je priai le Ministre de

1706. faire venir des Pilotes de Hollande & de Hambourg, ce qu'il me promit.

Tout étant ainsi disposé pour la Campagne, je crûs qu'il étoit convenable de ne pas m'oublier moi-même. J'étois Capitaine de Vaisseau depuis bien long-tems, & je souhaitois d'être quelque chose de plus. Il me sembloit que mes longs services, tout ce que j'avois fait dans le Golphe, & ma derniere Campagne me donnoient lieu d'esperer, que la Cour feroit quelque chose pour moi. On ne me disoit pourtant rien, & je vis bien que si je ne parlois le prémier, je serois encore long-tems à attendre. Je me hazardai donc à demander une Audiance au Roi. Sa Majesté m'écouta avec bonté, & me promit qu'elle auroit soin de ma fortune.

Quelques jours après le hazard me fournit l'occasion de parler au Ministre en ma faveur, je ne la laissai point échaper. Je lui representai combien il étoit convenable, qu'on me fit Officier Général; que le commandement que la Cour me faisoit l'honneur de me confier le demandoit, aussi bien que le service du Roi.

„ Vous le sçavez, Monsieur, ajoûtai-

je,

je, quand un Capitaine commande " 1706.
quelque chose à son Camarade, ce- "
lui-ci à toûjours quelque raisonne- "
ment à faire, ne se croit pas obligé "
d'obéïr, sans replique, à un Homme "
qui dans le fond n'a d'autre superio- "
rité que celle que l'anciemneté lui don- "
ne. Si les Officiers qui lui sont soû- "
mis manquent à faire leur devoir, il "
n'oseroit les reprendre, ou s'il le fait, "
ce n'est qu'avec crainte, parceque "
tout bien consideré, ayant à faire à "
ses égaux, il n'est jamais à couvert de "
la *rispofte* : Cependant les affaires en "
souffrent, & le Roi n'est jamais si- "
bien servi; que si Sa Majesté ne trou- "
ve pas que je sois encore digne d'être "
Officier Général, je vous suplie de "
faire en sorte qu'elle ait la bonté d'en "
nommer un autre, à qui j'obéïrai avec "
plaisir ".

Le Ministre, qui dans le fond n'a-
voit jamais eu de bonnes intentions
pour moi, & qui ne songeoit qu'à
éluder mes prétentions d'une maniere
pourtant honnête, me protesta qu'il
avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour
prévenir mes demandes. " Vous avez
merité, me dit-il, il y a long-tems, "

1706. „ entrent dans ce Corps ne ſont avan-
„ cez qu'après un an „ . Je lui répondis que l'action que d'Eſcalis venoit de faire, en ſautant le prémier dans le Vaiſſeau Ennemi, valoit pour le moins, ſix ans d'ancienneté. Le Miniſtre repliqua qu'il en parleroit.

Je le priai encore de changer trois des Capitaines de mon Eſcadre qui n'avoient pas fait leur devoir dans la derniere Bataille Il me dit que cela ne pouvoit ſe faire, ſans donner occaſion à bien des plaintes, & que ce changement feroit trop de bruit; que ceux dont je me plaignois étoient fort recommandez à la Cour, qu'il ne vouloit pas leur donner ce chagrin; mais qu'il me promettoit de leur parler, & de faire en ſorte qu'ils fiſſent mieux à l'avenir.!

Le jour de la promotion, j'allai prier Mr. l'Amiral en faveur de d'Eſcalis. Ce Prince me promit de s'y employer de tout ſon pouvoir, & me tint parole. Car le Roy ne voulant d'abord rien faire au préjudice des regles établies dans la Marine, Mr. l'Amiral fit valoir mes raiſons ſi à propos, en repréſentant qu'il étoit dans l'ordre de m'accorder ce que je ne demandois que

comme

comme une grace, que Sa Majesté se 1706.
rendit, en disant qu'*en effet ce n'étoit pas trop pour le Chevalier de Forbin, qui avoit assez-bien servi pour n'être pas refusé.*

En sortant du Conseil, Mr. l'Amiral me dit, « on vient de faire Enseigne vôtre Garde : Il y a eû quelques difficultez ; mais on les a surmontées ». Je remerciai ce Prince, & je fus me disposer pour partir le plûtôt qu'il se pourroit.

Deux jours avant mon départ, je demandai au Ministre, s'il trouveroit à propos que je fis des prises dans les Ports de Dannemark, supposé qu'il s'en presenta quelque occasion considerable. Il me répondit de n'y manquer pas, & que la Cour le trouveroit à Ptopos. La mes-intelligence secrette, qu'il y avoit entre la France & le Dannemark, me donna lieu de prendre cet éclaircissement; je ne demandai point d'Ordre par écrit, comptant que la parole du Ministre me suffisoit. Il faillit pourtant à m'en coûter bon, pour m'en être contenté, & pour avoir agi en conséquence, sans avoir en main dequoi justifier ma conduite.

1706. Comme je prénois congé du Cardinal de Janson : " Mon Cousin, me dit ,, cette Eminence, puisque le Roy m'a ,, permis d'aller visiter mon Diocèse, ,, je dévancerai mon voyage de huit ,, jours : je veux vous mener à Beauvais qui est sur vôtre route, & je me ,, charge de faire trouver bon au Ministre que vous passiez quelques jours ,, avec moi. ,, Il obtint en effet cette permission ; nous nous mîmes dès le lendemain en Carrosse, & nous arrivâmes deux jours après à Beauvais.

Nos prémiers entretiens pendant la route, ne roulérent que sur des bagatelles propres à nous réjoüir ; mais peu après le discours étant devenû plus serieux, la conversation tomba insensiblement sur le peu de fond qu'il y a à faire sur les Gens de Cour. Le Cardinal ne tarissoit pas sur cette matiere. Sa longue experience lui en avoit beaucoup apris.

Je lui laissai dire tout ce qu'il voulut, après quoi, prenant la parole à mon tour " Monseigneur, lui dis-je, je ,, trouve que vous avez raison : Pour ,, moi quoique *Marin*, & par conséquent peu fait aux maneges des Courtisans,

tiſans, je n'ai pas laiſſé d'avoir toû- " 1706.
jours pour maxime, de ne me fier ja- "
mais à l'exterieur & aux paroles de "
ces Meſſieurs ; mais qu'il me ſoit per- "
mis de vous le dire, quand j'aurois "
été porté à les croire, ce que je vous "
vis faire, il n'y a pas encore deux "
jours, auroit été plus que ſuffiſant "
pour me détromper. Comment repli- "
qua le Cardinal tout étonné. Et qu'- "
avez vous donc vû ? Le voici, lui re- "
partis-je. "

Je me trouvai avant hier dans vôtre "
Cabinet, quand on vint vous annon- "
cer un Homme que je ne connois "
point. A peine eut-on prononcé ſon "
nom devant vous, que vous fites une "
mine à m'effrayer. Je voulus ſortir, "
vous m'ordonnates de demeurer. Cet "
Homme entra, vous reprites ſur le "
champ vôtre air ſerain, vous courutes "
embraſſer ce ſurvenant, comme s'il "
eût été le meilleur de vos amis, & "
après mille offres de ſervice, & autant "
de proteſtations d'amitié vous l'accom-
pagnâtes juſqu'à *Mezza Salla*, en le "
comblant de civilitez, & de politeſſe. "

Le Cardinal qui rapella ce trait, &
qui reconnut, qu'il y avoit eû en effet

1706. dans sa conduite quelque chose de ce qu'il blamoit si fort dans les Courtisans, rioit jusqu'aux larmes. " Que voulez-„ lez-vous qu'on fasse ? Me dit-il , cet „ Homme est un imporrun qui me fa-„ tigue journellement , il faloit bien lui „ faire toutes ces civilitez pour me dé-„ barrasser de lui „ .

Je restai huit jours à Beauvais après lesquels, je partis pour Dunkerque, où je fis mon Armement composé de huit Frégates & de quatre Barques longues. Je fus quelque-tems à attendre les Pilotes qu'on m'avoit promis; mais je n'en fus pas plus avancé. Le Ministre m'écrivit qu'il n'avoit pas pû en avoir, & que je n'avois qu'à faire comme je jugerois à propos. Il falut donc s'en passer. Je mis à la voile comptant que mes Cartes me suffiroient, en attendant que les prémieres prises que je ferois me donnassent des Pilotes pratiques des Mers où je voulois aller.

A peine fus-je hors de la Rade que j'eus avis par deux Corsaires François, qu'une Flote Marchande Angloise, venoit de sortir des *Dunes*, escortée par trois Vaisseaux de Guerre, & qu'elle faisoit route du côté de l'*Ouest*. Je ne balançai

ai point à tirer de ce côté, & 1707
ivre. Six petits Corſaires François
joignirent à moi, voulurent être
artie. Nous fimes force de voile,
is joignimes les Ennemis dès le
iain à la pointe du jour.

r Flote qui étoit de plus de quatre-
Voiles, étoit en effet eſcortée de
'aiſſeaux de Guerre de ſoixante &
it piéces de Canon. J'avois ſou-
vec trop d'ardeur de les joindre
s laiſſer échaper, voici comme je
ii mon attaque.

ieur de ROQUEFEÜILLE, &
valier de NANGIS, qui com-
ient chacun une Frégate, eurent
l'aborder le Vaiſſeau de l'arriere
des Ennemis. Les Sieurs de Han-
. & VESIN, devoient chacun
ur Frégate faire la même manœu-
celui de l'avant Garde, & moi
u Comte D'ILIÉ, je me reſervai
à faire au Commandant.

iſſai pour nous ſecourir, en cas de
, les Sieurs de Tourouvre, Barth
uatre Barques longues. Pour les
res ils avoient ordre d'attaquer les
ands, d'abord qu'ils s'aperce-
: que nous aurions l'avantage ſur
iemis. Le

1707. Le signal donné, Roquefeüille qui devoit commencer fut un peu lent à attaquer : Tourouvre qui s'en appetçût, commença l'attaque, & fit grand feu; mais en venant à l'abordage il s'acrochal mal & ne fit que passer après avoir essuyé toute la bordée de l'ennemi qui lui tua quantité de braves Gens.

Roquefeüille voulant reparer sa faute, & profiter du désordre où étoit l'Anglois, s'approcha suivi du Chevalier de Nangis. Ils tirerent l'un & l'autre toute leur Artillerie si à propos, qu'il n'y eut presque pas un coup qui ne portât. Un moment après ils joignirent le Vaisseau, l'abordérent & massacrérent d'abord tout ce qui s'oposoit à eux ; enfin après un combat fort opiniâtre, & où il y eut du Monde tué de part & d'autre, ils se rendîrent maîtres du Bâtiment.

Tandis qu'on se battoit ainsi à l'arriere garde, j'étois aux prises avec le Commandant, qui m'avoit attendu sans branler, & que j'avois abordé. Le feu de la Mousqueterie, & des Grenades qui étoit affreux de part & d'autre, nous incommodoit également. Dans ce moment, je m'aperçus que j'étois

j'étois posté presque à la bouche d'un 1707.
Canon qui avoit déjà tiré. Je tuai par l'ouverture du Sabor en trois coups differens, trois Canoniers qui se hatoient de le recharger.

Je vis aussi par le même Sabor un Homme vêtu de gris-de-fer, qui l'Epée à la main donnoit des ordres de côté & d'autre. Je ne doûtai pas que ce ne fût le Capitaine; je lui tirai sur le champ un coup de Fusil, & je le vis tomber; c'étoit en effet le Commandant du Vaisseau, comme je l'apris peu après.

Les Angloisqui ne pouvoient plus resister au feu des Grenades, commençoient à abandonner leur poste. Dès que je m'en aperçûs, je criai à mes Gens de saûter à bord. D'ALONNE un de mes Lieutenans, suivi de deux Gardes Marines, & de quelques Soldats, étoient déja sur la *Préscinte* de l'Ennemi, lorsque j'aperçus un Anglois qui alloit le percer d'un coup de Sponton, je pris le Fusil d'un de mes Soldats, & je tirai à l'Anglois que j'étendis roide mort. Je sauvai ainsi la vie à un de mes Officiers. Il n'en fût pas de même du jeune d'd'Escalis, j'eus

1706. j'eûs la douleur de le voir tuer d'un coup de fusil, lors qu'il sautoit dans le Bord Ennemi, avec une foule d'autres Soldats.

Plus de la moitié de mon Equipage étoit déja sur le Vaisseau Anglois, où il faisoit un grand carnage ; lorsque mes Grapins furent emportez par un coup de Canon, de sorte que mon Vaisseau déborda. Les Anglois qui reprirent cœur à cet accident, donnerent sur les miens qui se déffendoient en desesperez ; mais qui étoient accablez par le nombre.

J'étois au désespoir moi-même de l'état où je les voyois, sans pouvoir les secourir : car j'étois emporté sous le vent par un courant de Marée. Pour comble de malheur, j'avois été abandonné par celui qui devoit me seconder. Dans cet état, il me parut qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de faire porter toutes mes Voiles ; & de revirer de bord, pour pouvoir regagner le vent, & revenir à un second abordage.

Comme je me disposois à cette manœuvrè ; le grand Mât des Ennemis que mon Canon avoit endommagé vint

à

à tomber. Un moment après, Hannequin & Tourouvre étant arrivez pour me secourir, l'Anglois abattit son Pavillon, & se rendit. Ceux-ci envoyerent leur Chaloupe à bord pour se saisir du Bâtiment. Le premier Homme qui se presenta à eux fut d'Alonne tout couvert de sang des coups de Sabres qu'il avoit reçûs, & donnez. Il s'étoit défendu en si brave Homme, & les Ennemis en avoient conçu une idée si avantageuse, qu'avant que de se rendre, tous les Officiers lui avoient confié leur Argent, & leurs Bijoux. De tous ceux qui étoient passez avec lui, il resta seul avec un Garde Marine, tout le reste périt. 1707.

Le Sieur Vesin qui devoit attaquer le Vaisseau de l'avant Garde fut tué à la prémiere décharge. Le Baron D'ACY son Capitaine en second ne laissa pas de venir à l'abordage; mais il eut beau faire il ne pût jamais s'acrocher, & reçut une blessure qui le mit hors de combat. L'Anglois qui se vit dégagé fit force de voile, & alla s'échoüer sur ses Côtes, devant un petit Port où il trouva sa sureté. Tandis que nous étions aux mains, nos Corsaires

1707. ſaires enlevérent à la Flote vingt-deux Marchands ; tout le reſte ſe ſauva.

Le lendemain qui étoit le troiſiéme jour de mon départ, je retournai à Dunquerke, où je rentrai ſur le ſoir avec toutes mes priſes. Cette action avoit été fort ſanglante ; j'y avois perdu plus de la moitié de mon Equipage. Mon Capitaine en ſecond nommé VILLEBLIN, & le pauvre d'Eſcalis avoient été tuez, d'Alonne & DÉTAPES, Major, bleſſez. J'avois été moi-même bleſſé à la main aſſez legerement ; mais j'avois reçû plus de dix Bales dans mes Habits. A l'Armée il faut être heureux ; Tourouvre, & le Chevalier de Nangis perdirent ſix Officiers. Veſin Capitaine fut tué, le Baron d'Acy Capitaine en ſecond bleſſé ; beaucoup de Gardes Marine, & un grand nombre de Soldats, & de Matelots, tuez ou bleſſez.

L'aumonier de mon Vaiſſeau, qui étoit Pariſien, & qui juſques alors n'avoit jamais perdu de vûë les Tours de *Nôtre-Dame*, fut ſi effrayé de ce combat, qu'il ne fut plus poſſible de le raſſurer. Le bruit du Canon, & tout ce ſpectacle de morts & de bleſſez l'avoient tellement frappé, qu'en me demandant ſon

son Congé, comme nous arrivions à 1707.
Dunquerke, il me déclara qu'il ne retourneroit pas à la Mer quand le Roy le feroit Amiral.

J'envoyai à la Cour un rélation de tout ce qui s'étoit passé. Le Chevalier de Nangis fut chargé d'en porter la nouvelle au Roy, à qui elle fit tant de plaisir qu'il me fit sur le champ Chef d'Escadre. Voici la Lettre que le Ministre écrivit sur ce sujet à Mr. du Luc, pour lors Evêque de Marseille, maintenant Archevêque d'Aix.

« Vous aurez sans doute apris Mr. la belle, & éclatante action du Chevalier de Forbin; mais je veux que vous apreniez par moi, que le Roy vient de l'en recompenser sur le champ, en le faisant Chef d'Escadre. Je suis bien aise que vous soyez le prémier à en repandre la nouvelle dans la bonne Ville de Marseille, & dans toute la Provence, je sçai la part que vous y prenez & c'est aussi ce qui m'a donné occasion de vous l'écrire ».

Un Courier du Cabinet m'aporta la Lettre du Ministre, par laquelle il me faisoit sçavoir que le Roy m'avoit fait Chef d'Escadre & que Sa Majesté vou-

1707, loit que je quitaſſe le nom de Chevalier que j'avois porté juſques alors, pour ne paroître plus dans le monde, que ſous le nom de COMTE DE FORBIN. Ces nouvelles me faiſoient trop de plaiſir pour ne pas gratifier le Courier, qui me les avoit aportées. Je lui fis preſent d'un Diamant de cinquante Loüis que j'avois au doigt, & je me mis en état de répondre inceſſamment aux Lettres que je venois de recevoir.

En écrivant ma Relation à la Cour, j'avois mandé au Miniſtre que la ſaiſon n'étoit pas encore trop avancée, & que mon projet pouvant encore avoir lieu, je ſerois en état de le pourſuivre ſi la Cour ſe hatoit de remplacer par une prompte promotion les Officiers qui manquoient à mon Eſcadre. Le Miniſtre me répondit que le Roi vouloit que je fis moi-même la promotion. Cette commiſſion m'embarraſſoit fort: Car pluſieurs méritoient d'être récompenſez, & je n'avois pas aſſez de graces à diſtribuer pour contenter tout le monde.

Je recrivis donc au Miniſtre pour lui repréſenter qu'il étoit plus convenable

que

que ce remplacement se fit à la Cour ; 1707.
que je ne pourrois jamais le faire moi-même sans donner lieu à bien des plaintes contre moi ; qu'il étoit de l'interêt du Roi que je menas ma Troupe contente, & que quand la Cour se seroit expliquée, personne n'ayant à se plaindre de moi, je pourrois répondre aux mécontens que le Roi l'avoit ainsi voulu.

Parmi les Officiers qui avoient été blessez, SAINT HONORINE Lieutenant de Vaisseau, avoit perdu les deux bras, & les deux jambes : Je crûs devoir informer la Cour de la triste situation où il se trouvoit. Je demandai donc pour lui une Commission de Capitaine de Vaisseau, une Croix de Saint Loüis, & la prémiere pension qui vaqueroit, ajoûtant qu'on ne risquoit rien à accorder toutes ces graces, puisque certainement, il n'en joüiroit pas longtems, n'y ayant nulle apparence qu'il pût échaper.

Le Ministre me répondit, que quand au remplacement, le Roi vouloit absolument que je nommas les Officiers ; & pour ce qui régardoit les récompenses que j'avois demandées en faveur de Saint

1707. Saint Honorine, je reçus avec la Commission du Capitaine de Vaisseau, la Croix de Saint Loüis, & toutes les assurances que je pouvois souhaiter pour la prémiere pension vacante.

Je courus en porter la nouvelle à ce pauvre Garçon, qui malgré les douleurs intolerables qu'il souffroit avec une patience heroïque, ne laissa pas de me témoigner quelque joye de la distinction que la Cour faisoit de lui, & beaucoup de reconnoissance de mon empressement à le servir, sans qu'il m'en eût prié. Il ne joüit pas long-tems des recompenses, dont on l'avoit jugé digne: Il mourut le lendemain regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

Le Ministre persistant à ne vouloir pas faire la promotion & à m'en laisser tout l'embarras, je me tirai d'intrigue, en désarmant les quatre Barques longues, dont je pris les Equipages & les Officiers, qui joints à cent Matelots que Mr, le Chevalier de Langeron me remit, quoique destinez pour l'Armement des Galeres, remplacérent sur tous les Vaisseaux de mon Escadre, les morts & les blessez qui me manquoient. Il est vrai que de cette sorte, je m'assoi-

l'affoiblissois considerablement ; mais 1707.
aimois mieux avoir moins de monde,
: ne donner lieu à personnne de se plain-
re.

Je fis sçavoir au Ministre le parti que je
enois de prendre ; & afin que ceux qui
voient mérité d'être avancez, ne fussent
as sans recompense, je lui en envoyai
ı liste sur laquelle il pouvoit se régler
ans la distribution de ses graces. Ayant
insi terminé cette affaire, comme j'a-
ois carte blanche, & que le tems com-
ıençoit à passer, je remis à la voi-
: sans attendre la réponse de la Cour,
: je fis route pour la Mer Blanche ; ainsi
u'il avoit été arrêté.

Je pris dans les prémiers jours de ma
ourse sept à huit Bâtimens Ennemis que
: brulai. Leur peu de valeur ne meri-
ɔit pas de se donner la peine de les ama-
ner. Dans ces prémiers jours que je fus
n Mer, le mauvais tems incommoda
Escadre plus d'une fois. Hannequin
erdit son Mât de *Misene* par un coup
e Vent, & Roquefeüille vint se plain-
re à moi de ce que son Vaisseau faisoit
u de toute part.

Comme je vis qu'ils n'étoient pas en
at de continuer la course, je me fis
rendre

1670. rendre les inſtructions cachetées que je leur avois remis en ſortant du Port de Dunkerque, & je leur ordonnai d'aller ſe rendre au Port de *Gotteinbourg*, apartenant au Roi de *Suede*, où ils pourroient ſe radouber, & de là aller croiſer, où ils trouveroient le plus à propos pour le ſervice du Roi.

Leur départ affoibliſſoit encore mon Eſcadre de deux de mes plus gros Vaiſſeaux. Malgré cela, je ne laiſſai pas de ſuivre mon projet. Je pris ſur les Côtes de Moſcovie une Barque longue de Hambourg: J'armai ce Bâtiment ſur lequel, j'avois trouvé un Pilote qui me fut d'une grande utilité.

Quand je fus par le travers de l'Iſle de *Quilduin*, je rencontrai une vingtaine de Bâtimens Anglois qui alloient en *Moſcovie*, je les attaquai, & je les pris tous. J'en brulai quinze, les cinq autres que j'avois reſervez, parcequ'ils étoient les meilleurs, & les mieux chargez, furent amarinez.

Trois jours après, je trouvai la grande Flote eſcortée par trois Vaiſſeaux de Guerre. J'allois l'attaquer, & j'en aurois tiré bon parti, lorſque j'en fus empêché par un broüillard fort épais qui s'éleva,

s'éleva en très-peu de tems, & qui nous 1707.
la fit perdre de vûë. Il dura trois jours entiers, ceux à qui ces Mers sont connuës, sçavent que ces sortes de brouillards y sont très-frequens. De cette multitude de Bâtimens que nous avions aperçûs, nous n'en pûmes prendre que quatre.

Faché d'avoir manqué mon coup, j'envoyai à la découverte. J'appris par le retour de ma longue Barque, qu'une bonne partie de la Flotte s'étoit retirée dans le Port de l'Isle de Quilduin. C'étoit justement le rendez-vous de mon Escadre; j'y entrai avec deux Fregates seulement que j'avois amenées avec moi. Le reste croisoit aux environs: je n'y trouvai que quatre Vaisseaux Marchands Anglois dont je me rendis maître. Le lendemain tous mes Bâtimens m'étant venus joindre, j'appris qu'ils avoient brulé pour leur part dix-huit Vaisseaux Marchands.

J'avois amené, en partant de Dunkerque, un Bâtiment chargé de vivres pour l'Escadre: je le fis décharger, & les vivres ayant été distribuez sur tous les Vaisseaux, je le fis charger de ce qui s'étoit trouvé de meil-

1707. leur & de plus précieux dans toutes les prises que nous avions faites jusques alors.

L'Etain, comme étant plus pesant, fut mis au fond, & servit de Lest. Le reste de la cargaison étoit des Draps de toute couleur, des Serges, quantité d'Indigo, des Toiles, & autres effets de grand prix; de maniere que cette cargaison valoit plus de douze cent mille livres.

J'étois encore dans ce Port d'où je ne pouvois partir de quelque tems, lorsque ma longue Barbe m'amena à bord, un petit Pêcheur armé de *Moscovites*, nous ne nous entendions point les uns les autres, & nous manquions d'Interprêtes. Deux Matelots *Ragusois* qui se trouvérent par hazard avec nous entendirent leur langage. Ces bons Moscovites grossiers & simples voyant qu'on les traitoit bien, & qu'on les entendoit, furent si aises qu'ils se mirent à danser. Je fus surpris de voir que les Ragusois qui sont sur la Côte d'*Albanie* parloient à peu près le même langage que les Moscovites, qui sont par les 72. degrés de latitude Nord, d'où je compris que la Langue *Russien-*

*Russienne*, ou *Esclavone* devoit être bien 1707.
étenduë.

Les Anglois dont je venois de prendre les Vaisseaux, & qui de peur d'être pris eux-mêmes, les avoient abandonnés à mon approche, avoient fait entendre à d'autres Moscovites qui étoient dans le Port, où ils pêchoient, que les François étoient des Barbares qui ne se nourrissoient que de chair humaine : ces bonnes gens prévenus des ridicules impressions qu'on leur avoit donné sur notre sujet, avoient été si épouventés en nous voyant qu'ils avoient laissë leur pêche & leur Poissons & s'étoient sauvés. On les voit revenir tous les ans de plus de cent lieuës qu'ils font sur terre, pour pêcher dans la belle saison. Ils s'en retournent à l'entrée de l'hyver dans leur Pays : car ils ne sçauroient demeurer dans cette Isle où le froid est intolerable.

Je descendis à terre, ne sçachant rien de ce que les Anglois leur avoient dit, je vis à quelques pas du rivage une trentaine de petites cases de bois. Elles étoient pleines d'une grande quantité de poissons secs, qu'on nom-

1707. me dans le Pays *Stokfiche* : pour empêcher qu'on ne fit du mal à ces pauvres Gens, j'y établis un Corps de Garde, & des Sentinelles.

Il y avoit aux environs de ces Cabanes plusieurs Croix gravées sur des fosses avec des inscriptions en Caracteres Grecs ; ce qui me donna à entendre que c'étoient des Chrétiens qu'on y avoit enterré.

Les Corps de Gardes étoient posés depuis deux jours ; lorsque les Pêcheurs qui avoient fui, détachérent un Vieillard de leur troupe, pour venir observer ce qui se passoit. Ce bon Homme n'avoit accepté la commission qu'avec peine : mais ses Compatriotes l'avoient enfin persuadé, en lui faisant entendre, que vieux comme il étoit, il ne seroit pas bon à manger, & que les François n'en voudroient point.

Ce bon Moscovite n'aprochoit des Cabanes qu'en tremblant, la Sentinelle l'arrêta, & on me le mena à Bord. Ravi d'y trouver plusieurs des siens, qui n'avoient reçû que de bons traittemens, & charmé d'avoir vû que non seulement on n'avoit touché, ni à leurs Cabanes, ni à leurs Poissons ; mais

qu'aù

qu'au contraire on y avoit mis des Gardes pour les conserver ; il se mit à faire plusieurs signes de Croix, par lesquels il témoignoit son étonnement. 1707.

Un moment après il demanda d'être mis à terre pour aller porter cette bonne nouvelle à ceux qui l'avoient envoyé. Sur la rélation de celui-ci, ils revinrent tous sans difficulté, & continuérent leur Pêche à leur ordinaire, ils nous firent manger quantité d'excellent Saumon, que j'eus soin de leur faire toûjours bien payer.

Sur le bruit que l'Escadre avoit fait en arrivant, le Gouverneur de la Ville de *Cola*, éloignée de vingt lieuës, de l'endroit où nous étions, envoya dans un Canot un Officier pour nous reconnoître. Je le reçûs fort civilement, je lui fis grande chere, & lui ayant fait quelques présens, il fut charmé de la civilité des François. On nous dit la Messe, cet Officier l'entendit debout à la maniere des Grecs. Il étoit habillé à la Turque, & portoit une longue barbe.

Enfin après avoir été bien régalé, il me dit en prenant congé que les Anglois les avoient trompez en voulant faire passer les François pour des bar-

1707. bares ; qu'il avoit vû par lui-même le contraire de ce qu'on leur avoit dit, & qu'il s'en retournoit dans des ſentimens bien differens de ceux qu'on avoit taché de lui inſpirer.

On trouve dans cette Iſle deux ſortes de Perdrix, des blanches, & des faiſandées. Celles-ci ſont d'un goût exquis, & très-aiſé à tuer. Il y a encore quantité de jeunes Beccaſſines & de Pluviers dorez. Le Pays appartient à des Moines Grecs qui y nourriſſent une grande quantité d'Animaux qu'ils appellent *Caribous*.

Ces Caribous ſont gros comme une petite Vache, ils ont les pieds fourchus, & portent ſur la tête des cornes d'environ trois pieds de long qui ſe recourbent en rond, enſorte que les deux bouts viennent preſque ſe toucher. Ces Cornes ont cela de particulier, qu'elles ſont charnuës, couvertes d'un poil ras, & coupées par des Andouilliers, comme le Bois d'un Cerf; la chair de cet Animal eſt peu délicate ; mais d'ailleurs d'aſſez bon goût.

Je brulai, avant que de partir, tous les Vaiſſeaux que j'avois pris, & qui dans ma courſe ne me pouvoient être d'aucu-

d'aucune utilité. Les Pêcheurs s'y enrichirent ; ils firent une provision de cordages, au-delà de tout ce qu'il leur en falloit pour toute leur vie, sans compter les débris des Marchandises qui avoient été gâtées, & une grande quantité de Fer dont ils manquent dans leur Pays. 1707.

De l'Isle de Quiduin, je fis route en tirant vers l'Isle de *VVardhoüis*, qui appartient au Roi de Dannemark. En commençant à croiser par le travers de cette Isle, j'apperçûs la Flote Hollandoise, escortée de trois Vaisseaux de Guerre. Ces trois Bâtimens qui me virent seul (car toute mon Escadre étoit dispersée & occupée à croiser) firent mine de venir m'attaquer.

Je fis signal à deux de mes Vaisseaux pour venir me joindre. Les Ennemis s'en étant aperçûs, se mirent à fuïr, sans s'embarrasser de la Flote dont ils étoient chargez. Je leur fis un pont d'or, ne me souciant plus de prendre des Bâtimens & des Hommes dont je n'avois que faire. Je n'en voulois qu'aux Marchands que je poursuivis, & dont plusieurs se sauvérent dans le mouillage de l'Isle de VVardhoüis ; j'en-

1707. trai dans la Rade où je pris tout ce qui s'y étoit retiré. Il y en avoit dix-sept que je trouvai entiérement abandonnez.

Tous les Equipages s'étoient sauvez, & avoient emporté à la hâte ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur Cargaison. Vers le milieu de ce mouillage il y a un Hameau d'environ une vingtaine de Maisons, au milieu desquelles est une Eglise servie par un Prêtre Lutherien.

Les principaux Habitans vinrent à Bord, pour me dire que si je voulois descendre à terre avec une partie de mes Soldats, il me seroit aisé de recouvrer tous les effets que les Hollandois avoient enlevez de leurs Vaisseaux, & qu'ils s'offroient à m'indiquer l'endroit où ils les avoient cachez, pourvû qu'en recompense je leur en donna une partie. Quoique je fus de beaucoup superieur aux Ennemis, & que je pûs faire une descente sans rien craindre; je crûs qu'il étoit convenable de ne pousser pas les choses plus loin. Je fis sagement, en prenant ce parti, comme la suite le fera voir.

Le lendemain de mon entrée dans la

la Rade de VVardhoüis, mes Vaisseaux 1707 qui croisoient aux environs, m'amenerent huit Flutes qui étoient aussi de la Flote Hollandoise; en sorte que le nombre des Vaisseaux pris revenoit à vingt-cinq. Je choisis les quatre meilleurs, dans lesquels je fis transporter tout ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, & je fis bruler tout le reste.

On peut dire que dans ce transport d'un Navire à l'autre, il se fit un pillage immense. Officiers, Ecrivains, Matelots, Soldats, tous s'enrichirent: il n'y eut que moi qui n'y gagnai rien: car outre que mon caractere ne me permettoit pas certaines manœuvres, & que j'en ai toûjours été naturellement fort éloigné; je n'ignorois pas que j'avois auprès de moi un Commissaire de Marine que le Ministre m'avoit donné pour éclairer ma conduite.

En parcourant l'état qui avoit été dressé de tous ces effets, je fus fort surpris de voir qu'il se fût trouvé si peu de richesses sur tant de prises, & quoique le tout joint ensemble, montât à des sommes très-considerables, je trouvai pourtant que c'étoit bien peu,

1707. par rapport au nombre des Bâtimens qui avoient été pris. Il n'y en avoit aucun qui eut une cargaison à fond. Peu d'argent monnoyé, quoique communément les Hollandois passent pour en porter beaucoup.

Ce qu'il y avoit de plus considerable se reduisoit à l'Indigo, & à des Toiles de Hollande; mais en petite quantité. Tout le reste n'étoit que de l'Etain, des Draps, & autres Etoffes de Laine, de l'Eau de Vie, du Vin, & du marc de Vin en quantité, des Métiers de Tisserans, & jusques à de la Brique. Il y avoit aussi quelques Fils d'Or pour faire de la Broderie, des Rubans, des Quincailles, quelque peu d'Etoffe d'or, & puis voilà tout.

J'avois déja éprouvé quelque chose de semblable, à l'occasion de quelques Vaisseaux Anglois, sur lesquels je n'avois trouvé que de gros Tonneaux pleins de Lisieres de Drap, & de Rognures de Tailleur, je fus curieux de sçavoir de quelques uns des Enmis que j'avois retenus, les raisons qu'ils avoient de charger si peu leurs Vaisseaux.

Ils me dirent qu'au retour de leur

voyage,

voyage, ils n'aportoient ordinairement que des Marchandises grossieres, & de peu de valeur; que le produit de celles qu'ils avoient porté en allant se payoit en Lettres de Change, & que pour l'Argent monnoyé ils avoient soin de le cacher si-bien dans le Vaisseau, qu'il n'y avoit jamais que le Capitaine & l'Ecrivain qui fussent informez du lieu où il avoit été mis, & que ceux-ci étoient si exacts à ne le découvrir jamais, que lorsqu'ils venoient à être pris, ils aimoient mieux le laisser perdre dans la Mer en voyant bruler leur Vaisseau, que de découvrir l'endroit où il avoit été mis. 1707.

Cela est si vrai, qu'une des prises que je venois de faire, ayant été mené à Brest, avoit dans une cache plus de quinze mille livres argent comptant, & deux Caisses pleines de Fil d'or, qui ne furent trouvées que par hazard.

Enfin, outre toute cette multitude de Bâtimens que j'avois pris, j'avois encore mis à rançon quatre Flutes que j'avois arrêtées. Après leur avoir enlevé tout ce qu'elles avoient de plus précieux dans leur cargaison, j'avois retiré six mille livres de chacune, sans

1707. compter cinq cens livres pour le droit de Chapeau ; droit qui appartient ſans difficulté au Commandant ; mais que le Miniſtre eut la dureté de m'ôter.

Ma courſe avoit été aſſez heureuſe pour me donner lieu d'être content ; il ne manquoit plus pour achever, que de ramener mon Eſcadre ſaine & ſauve. Ce point n'étoit pas ſans difficulté, j'avois aſſez incommodé le commerce des Ennemis, pour avoir lieu de croire qu'ils ne me laiſſeroient pas en paix. Je craignis qu'ils n'allaſſent m'attendre aux environs de Dunkerque, & que m'attaquant avec des forces ſuperieures, ils ne me rendiſſent une partie du mal que je leur avois fait, ce qui leur auroit été d'autant plus facile, qu'étant vieux carené, il ne m'étoit pas aiſé de fuïr.

Pour éviter ce danger, je crûs que je n'avois rien de mieux à faire que de leur dérober ma marche & d'aller deſcendre au Port de Breſt, en publiant que je faiſois route pour Dunkerque. Je m'arrêtai à ce dernier parti : je fis annoncer ſur tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre, que nous ferions voile au prémier jour pour Dunkerque ; que ceux

ceux qui voudroient écrire en France, 1707.
n'avoient qu'à envoyer leurs Lettres à
Bord du Commandant; que j'allois depêcher la Barque longue, pour l'envoyer à Gotteinbourg avertir Messieurs de Roquefeuille, & Hannequin; de venir me joindre à l'endroit que je leur designois, & que de Gotteinbourg cette même Barque feroit route pour Dunkerque où elle avoit ordre de nous dévancer & de porter les Lettres que j'envoyois à la Cour.

Ces Lettres portoient qu'après avoir attaqué les Flotes Angloises & Hollandoises, & après leur avoir enlevé une assez considerable quantité de Bâtimens, j'allois remettre à la voile pour retourner incessamment à Dunkerque avec toutes mes prises.

Ma vûë en trompant ainsi la Cour, & ceux de mes Officiérs à qui j'envoyois ce Bâtiment, étoit que supposé qu'il fût pris, les Ennemis qui ne manqueroient pas d'ouvrir mon Paquet, trompez par le faux avis que je donnois, allassent m'attendre sur la route de Dunkerque, & supposé qu'il arrivât à bon Port, mes Officiers eux-mêmes à qui j'écrivois la même chose qu'à la Cour,

1707. Cour, répandiſſent cette fauſſe nouvelle; enſorte qu'elle pût paſſer de Gotteinbourg en Hollande, & confirmer les Ennemis dans la penſée, qu'ils devoient avoir vrai-ſemblablement.

La choſe réüſſit comme je pouvois le ſouhaiter; la navigation de la Barque longue fut heureuſe, à ſon arrivée à Gotteinboug le bruit de la route que j'allois tenir fut d'abord répandu par tout, & la Barque continua ſa route pour Dunquerke, où elle arriva bientôt, & d'où mes Lettres furent portées à la Cour.

Le Miniſtre trompé par le faux avis qu'il venoit de recevoir, & ſçachant d'ailleurs que les Ennemis avoient fait un gros Armement, & qu'ils m'attendoient ſur le paſſage de Dunquerke, fut fort en peine ſur mon ſujet, il me depêcha ſucceſſivement trois longues Barques pour venir à ma rencontre, m'inſtruire de ce qui ſe paſſoit, & me faire prendre ma route du côté de Breſt.

Comme de l'Iſle de VVardhoüis à Breſt l'Eſcadre pouvoit être ſéparée par le mauvais tems, & que dans ce cas, mes Officiers perſuadez, que nous al-

lions

lions à Dunquerke, n'auroient pas manqué de faire route pour ce Port, & de s'exposer ainsi à être enlevez; j'envoyai à tous les Capitaines des Ordres cachetez avec défense de les ouvrir, hors le cas de separation, le tout sous peine d'être interdit. Ces Ordres leur faisoient sçavoir mon veritable dessein, & leur enjoignoient de faire route pour Brest. 1707.

Ayant ainsi pris toutes mes mesures, je mis à la voile, & au lieu de tirer vers Dunquerke, je gagnai vers les Isles de Ferro. Un Bâtiment Danois que je rencontrai, me dit pour nouvelle, que les Ennemis s'étoient retirez de devant Toulon. Je ne pouvois comprendre de quels Ennemis il me parloit; j'eus beau le questionner, il ne me fut pas possible d'en tirer aucun autre éclaircissement.

Comme je continuois ma route, en passant par le Nord d'Irlande, je rencontrai un Bâtiment Hollandois avec Passeport, il venoit de Bordeaux, chargé de Vin, je lui demandai quelles nouvelles il y avoit de Toulon? Il m'aprit, que le DUC DE SAVOYE, avec une Armée de Terre & de Mer, avoit fait le

1707. le Siége de cette Place; mais qu'elle avoit été secouruë, & les Ennemis obligez de se retirer. Ce second avis me calma & dissipa toute l'inquietude que le prémier m'avoit donné: car quoi qu'il m'eût annoncé le depart des Ennemis, comme il n'avoit pas sçû s'expliquer plus clairement, je ne laissois pas d'être en peine par rapport à ma Famille.

Enfin, j'arrivai heureusement à Brest avec toute mon Escadre; je depêchai sur le champ un Courier, pour informer la Cour de mon arrivé; le Ministre qui étoit fort en peine de moi, fut surpris agréablement, & me loüa fort d'avoir sçû donner l'échange aux Ennemis. Le Courier lui dit, "il nous „a tous trompez, vous, en vous don„nant un faux avis, & pour nous, „après nous avoir fait entendre qu'il „alloit à Dunkerque, & avoir remis „à tous les Capitaines des Ordres ca„chetez, avec défense de les ouvrir, „hors le cas de séparation, il nous a „conduit par les Isles de Ferro; per„sonne ne comprenant rien à sa ma„nœuvre, ni à la route qu'il faisoit. „De cette maniere, il vous a donné de l'inquié-

l'inquiétude à la verité ; & à nous " 1707.
aussi ; mais il a trompé les Ennemis, "
qu'il a fait morfordre à nous atten- "
dre inutilement ".

Le Ministre en répondant à mes Lettres, me marquoit que Sa Majesté étoit très-satisfaite de ma conduite, & approuvoit tout ce que j'avois fait dans ma course. Qu'en son particulier, il le loüoit aussi, & qu'il n'auroit aucun reproche à me faire, si j'avois témoigné moins d'indolence à empêcher le pillage, que les Equipages avoient fait. Pillage que je n'avois pas ignoré, puis qu'il s'étoit fait sous mes yeux, sans que j'y eûs mis le moindre obstacle. Il finissoit en m'ordonnant de lui faire sçavoir les raisons de cette conduite.

Ravi de la plainte qu'il me faisoit, je lui répondis, que je n'avois été chargé en partant que de l'honneur & de la gloire des Armes du Roi ; que j'avois fait tous mes efforts pour soutenir l'un & l'autre ; que je le priois de se ressouvenir qu'il avoit embarqué dans mon Vaisseau un Commissaire pour avoir soin des interêts de Sa Majesté, que j'avois crû ne devoir plus m'en mêler, puisqu'il y avoit un Officier préposé pour

1707. pour cela, & ſur l'Emploi duquel il ne me convenoit pas d'empieter; qu'il n'ignoroit pas que les gens de plume ſont extrêmement jaloux de tout ce qu'on peut entreprendre, au préjudice de leur autorité; mais que je le priois de faire rendre compte de ce pillage au Commiſſaire lui-même qui l'avoit encore moins ignoré que moi; que le tranſport des Marchandiſes, qui étoit inévitable, n'avoit été fait que de la participation, & du conſeil des Ecrivains, & du Commiſſaire même; que le dernier ne deſavoüeroit pas que je lui avois remis toute mon autorité, & que j'avois ordonné à tous mes Officiers de lui obéïr ſur ce point, ſous peine d'interdiction.

Je lui repreſentai enſuite, qu'ayant retiré des Ennemis pour vingt-quatre mille livres de rançon, il paroiſſoit convenable que cette ſomme fût employée à gratifier les Capitaines qui avoient bien ſervi, & qui avoient fait beaucoup de dépenſe, pour l'entretien de leur Table; le nombre des Officiers étant fort au-deſſus de ce qu'on a coûtume d'en mettre dans les Armemens ordinaires. Le Miniſtre m'accorda la

grace

grace que je lui demandois, & me char- 1707.
gea de faire moi-même la repartition, suivant que je jugerois à propos.

J'apris à Brest avec beaucoup de plaisir, que les Anglois & les Hollandois faisoient de grandes plaintes sur l'interruption de leur commerce, & sur la perte de tant de Vaisseaux que je leur avois brûlé : Veritablement, ils n'avoient pas tort d'en témoigner au moins de l'étonnement, puisqu'il étoit sans exemple, que les François eussent poussé leur course si avant dans le Nord.

Si après avoir combattu les Anglois dès le second jour de ma sortie, la Cour se fût hâtée de remplacer par une prompte promotion les Officiers qui me manquoient, j'étois résolu d'aller me poster sur un petit passage de la Mer Blanche, où avec les forces que j'avois, j'aurois infailliblement pris tous les Bâtimens qu'ils avoient fait partir pour ces Mers : mais ce combat qui affoiblit mon Escadre de deux gros Vaisseaux, & de quatre Barques longues, c'est-à-dire, qui m'ôta la moitié de mes forces, retarda ma course d'un mois, ce qui fut cause que

1707. que je n'arrivai ſur les Côtes de Moſcovie qu'avec les Anglois, & huit jours après que les Flotes de Hambourg & de *Breme* eurent paſſé.

Le Marquis de COETLOGON, Lieutenant Général, que je trouvai à Breſt, me dit quelques jours après mon arrivée, en me parlant de la Campagne que je venois de faire, qu'il ne pouvoit s'empêcher de m'accuſer d'imprudence; qu'à la verité l'évenement me juſtifioit; mais qu'il n'étoit pas ſage à moi, de m'être allé engager dans des Pays, & dans des Mers inconnuës, ſans avoir embarqué au moins des Pilotes ſur l'experience deſquels je pûs faire fond.

Après lui avoir laiſſé dire tout ce qu'il voulut: "Monſieur lui repliquaije, „vous m'avez comdamné ſans m'enten- „dre peut-être après m'avoir oüi chan- „gerez-vous de ſentiment. Vous avez „raiſon de dire que les Gens de Mer „doivent être prudens, & qu'il n'eſt „pas dans l'ordre de naviger ſans Pilote: „Auſſi en avois-je demandé à la Cour, „on m'en avoit promis, mais lorſ- „que je n'attendois plus qu'eux pour „mettre à la Voile, on m'envoya dire „qu'on n'avoit pû en avoir, & qu'il

falloit

falloit s'en passer : cependant la dépen-« 1707.
se de l'Armement étoit faite, & la sai-«
son pressoit, que faire « ?

Je fis réflexion que dans le tems« que je prenois pour aller croiser sur« ces Côtes il y fait continuellement« jour ; j'avois d'ailleurs de bonnes« Cartes, je sçavois que ces Mers &« les Côtes où j'allois aborder sont fort« saines, & qu'on n'y trouve ni écueils,« ni bancs de Sable. De plus, je com-« pris fort bien qu'avant que d'arriver« où j'avois dessein d'aller, je pren-« drois immancablement quelques Vais-« seaux Ennemis dont les Pilotes me« serviroient. Sur ces réflexions j'entre-« pris mon voyage. Tout a réüssi com-« me je l'avois pensé. Qu'avez vous« à me reprocher maintenant« ? Coët-logon me rendit justice, & avoüa de bonne foi qu'il m'avoit fait tort en me condamnant.

Quoique la saison commençât à être un peu avancée, je crûs qu'il n'étoit pourtant pas encore tems de songer à désarmer. Je remis donc à la voile, & je sortis de la Rade avec les Sieurs DUCAS & DUGUE'-TROIN. Le premier fit sa route pour l'Amerique, où

1707. où il étoit destiné, le second avoit un Armement en course de quatre Vaisseaux de Guerre, & de deux Fregates.

Le vent contraire nous retint six jours dans l'entrée de la Manche, d'où nous découvrimes une Flotte Angloise escortée de cinq Vaisseaux de Guerre, deux desquels étoient à trois Ponts, & portoient quatre-vingt-dix Canons. Le troisiéme en avoit soixante & seize, & les deux autres cinquante.

Je me joignis au Sieur Dugué. Il est hors de doute que nous aurions enlevé toute cette Flote, si nous avions agi de concert. Avant que de commencer l'attaque, je voulus lui parler, pour convenir avec lui d'un arrangement de combat; mais vif comme il étoit, & beaucoup plus qu'il n'auroit fallu, quoique d'ailleurs plein de courage & de valeur, il ne voulut jamais m'attendre. Ses Vaisseaux étant espalmez de nouveau, il prit les devans, & sans avoir convenu de rien, comme j'ai dit, suivi d'une des Fregates de son Escadre pour le soutenir, il alla aborder le Commandant. L'Anglois fut demâté de tout Mât, & se rendit. Le Sieur BEAUHARNOIS, Capitaine de l'Escadre de Dugué,

Dugué, aborda le Vaiſſeau de ſoixante 1707.
& ſeize qu'il ne prit point. Le Sieur COURSERAT, autre Capitaine de Dugué, en aborda un de cinquante qu'il prit.

J'arrivai dans ce tems-là, & j'abordai l'autre Vaiſſeau de cinquante piéces de Canon qui ſe rendit après un combat aſſez opiniâtre, dans lequel je perdis d'Alonne, mon Capitaine en ſecond, & trente Soldats ou Matelots.

Des cinq Vaiſſeaux de Guerre qui eſcortoient la Flote Angloiſe, il n'en reſtoit plus qu'un qui n'eût pas été attaqué : c'étoit le plus gros de tous. Il prit la fuite ; Tourouvre le ſuivit. Je laiſſai au Sieur de LAMONERIE, Capitaine de l'Eſcadre de Dugué, le ſoin d'enmariner le Vaiſſeau que je venois de prendre, & marchant ſur la trace de Tourouvre, je donnai la chaſſe au gros Navire qui fuyoit à toutes voiles. Le Chevalier de Nangis, & Barth venoient après moi.

L'Anglois ſe battoit en retraite, & faiſoit grand feu. Son Canon, & ſa Mouſqueterie incommodérent notablement le Vaiſſeau de Tourouvre qui

reſta

1707. resta derriere. Barth qui avoit gagné les devans sur moi, fut aussi fort maltraité, & n'avança pas. J'étois prêt à aborder, lorsque le feu prit tout à coup dans le Vaisseau ennemi, mais avec une telle violence que je faillis à être brulé moi-même; je fis tout mon possible pour m'écarter.

Ce Vaisseau qui se battoit vaillamment, fut dans un moment tout enflamé devant, derriere & entre les Ponts. Le Vent qui étoit frais, & arriere rendit cet embrasement si subit & si universel, qu'il n'est gueres possible d'imaginer de spectacle plus terrible. La plus grande partie de l'Equipage qui étoit fort nombreux, se jetta dans la Mer, & alla chercher dans l'Eau la mort qu'il croyoit fuïr en s'arrachant du milieu de l'incendie.

Tous ces pauvres malheureux perirent sans que personne leur donnât du secours. Comme on attendoit à tout moment de voir sauter le Navire, & qu'il y avoit à craindre, que quelque Canon, ou quelque piéce de Bois ne retombâ dans le Vaisseau qui se seroit avancé, personne ne se remua, quoique tout cet Equipage qui se lamentoit, poussât

poussa des cris effroyables en demandant du secours. Cependant le Vaisseau ne sauta Point, faute de Voiles pour le soûtenir ; mais ayant ses Sabors ouvers, & la Mer le faisant rouler il se remplit d'eau peu-à-peu, & coula à fond. 1707.

La situation où je fus dans cette occasion est l'une des plus embarrassantes ou je me sois jamais trouvé. La vivacité du Sieur Dugué qui ne lui permit pas de m'attendre pour convenir ensemble de quelque chose, & le regret que j'aurois eû de l'abandonner sans le soûtenir, furent cause du danger que je courus, & m'engagérent à combattre, par une Mer si élevée, des Navires si superieurs aux miens.

Si les Anglois avoient été habiles Gens, ils auroient mis en déroute toute mon Escadre. Dugué n'avoit pas à courir le même risque : ses Vaisseaux n'étant pas à beaucoup près, si inferieurs à ceux qu'il alloit attaquer, au lieu que je n'avois que des Frégates de cinquante Canons.

Quant au gros Navire qui brûla, s'il avoit bien connu sa force il n'auroit jamais pris la fuite devant nous, puis-

1707. que le Capitaine, en manœuvrant, comme un habile Homme de Mer auroit dû faire ; n'avoit aucun abordage à apprehender, un seul coup de Gouvernail suffisant pour couler à fond, ou pour démâter les Frégates qui auroient osé aller à lui. De plus, il avoit toutes ses Batteries ouvertes, & en état de servir, au lieu que mes Frégates ne pouvoient faire usage que des Batteries d'en haut, à cause de l'élevation de la Mer.

Quoiqu'il en soit, je fus heureux d'avoir à faire à des ignorans, & à des Gens qui ne connoissoient pas leur force. Je pris garde, comme j'allois aborder ce gros Vaisseau, que mon grand Mât de Hune n'étoit pas si élevé que la grande Hune de l'Ennemi. Je vis encore sur ce Bâtiment un Homme qui portoit un Cordon bleu, je n'ai jamais pû sçavoir qui il étoit.

Quelques heures après cette action, j'enlevai un Navire Hollandois chargé de diverses munitions de guerre. Il s'étoit joint à la Flotte Angloise, & avoit pris la fuite dès le commencement du combat. Peu après avoir fait cette prise je renvoyai le Sieur de Tourouvre, qui ne pouvoit plus tenir la Mer

sans

ſans danger, & je détachai un Vaiſſeau de l'Eſcadre pour le ſecourir en cas de beſoin. 1707.

Pour moi, ſuivi du Chevalier de Nangis, je navigeai ſi juſte pendant la nuit, que le lendemain matin, je trouvai le Navire à trois Ponts que Dugué avoit pris la veille. Ce Vaiſſeau après s'être rendu, avoit diſparu, je ne ſçai comment. Je trouvai encore une Frégate de l'Eſcadre de Dugué qui étoit démâtée de ſon Mât de Miſéne. Je fis agréer le Vaiſſeau avec de petits Mâts de Hune, & je lui donnai la remorque. Le Chevalier de Nangis la donna à la Frégate, & nous revinmes heureuſement à Breſt.

La Flote que nous venions d'attaquer étoit de quatre-vingt Bâtimens de charge, elle alloit en Portugal, où elle portoit des munitions de Guerre, des Habits, & des Chevaux, pour ſervir aux Troupes que les Anglois avoient dans ce Royaume. De cinq Vaiſſeaux qui l'eſcortoient, il y en eut trois de pris; un de brûlé; le cinquiéme ſe ſauva avec toute la Flote que nous aurions infailliblement enlevée: je le repéte, ſi Mr. Dugué, avoit agi avec un

1707. *de vous & de vos services.* Ce qui contribuoit davantage à les faire valoir, c'est que dans ces deux dernieres années, 1706. & 1707. la Marine avoit été entierement dans l'inaction, n'y ayant eu que ma seule Escadre sur pied. Et pour nos Troupes de Terre elles avoient été battuës par tout à *Ramilli*, à *Turin*, & à Barcelonne ; en sorte que j'étois le seul qui eut emporté quelque avantage sur les Ennemis.

Dans ces prémiers jours de mon arrivée, je ne manquai pas de faire ma Cour, & de me trouver exactement au dîner du Roi. Sa Majesté me faisoit souvent l'honneur de m'interroger. Un jour Elle souhaita de sçavoir la maniere dont je me conduisois dans les abordages, & comment je disposois mes attaques.

Je lui répondis, que je commençois par distribuer des Soldats, ou des Matelots à chaque Canon, autant qu'il en faloit pour le servir : Que le reste de l'Equipage armé de Fusils, & de Grenades, les Officiers en tête, étoit posté partie sur le Gaillard de derriere, & partie sur la Dunette : Que je faisois ensuite mettre des Grapins au bout des

Vergues,

Vergues ; & que dans cet état, j'avançois 1707.
ſur l'Ennemi.

« Au moment que les Vaiſſeaux ſe « joignent, continuai-je, on lâche les « Grapins attachez à une groſſe Chaî- « ne amarrée de telle ſorte que les Bâ- « timens ne ſçauroient ſe ſeparer, ſans « un accident imprévû. Alors mes Sol- « dats font feu ſur l'avant, & ſur l'ar- « riere de l'Ennemi, dans lequel ils font « pleuvoir un orage de Grenades jettées « ſans interruption ; & en ſi grande « quantité qu'il ne ſçauroit les ſoûtenir « long-tems ».

Dès que je m'aperçois qu'il com- « mence à s'ébranler, je m'avance le « prémier en criant à l'Equipage, *allons* « *Enfans. A Bord.* A ce mot les Sol- « dats & les Matelots pêle & mêle ſau- « tent dans le Vaiſſeau abordé, & le « carnage commence. Pour lors, je ré- « viens ſur mes pas pour obliger tout « le monde à ſuivre, & à ſoûtenir les « prémiers, & tous combattent juſqu'à « ce qu'ils ſe ſoient enfin rendus maîtres « du Vaiſſeau. Ce qui rend ces com- « bats ſi ſanglants & ſi meurtriers, c'eſt « que perſonne ne pouvant fuir, il faut « neceſſairement ou vaincre, ou mourir. «

1707. Sa Majesté parut contente de ce récit. Quelques jours après, m'ayant parlé de quelqu'une des expeditions de mes Campagnes précedentes, elle souhaita d'en entendre encore le détail. Après l'avoir satisfait, *avoüez*, me dit le Roi, *que mes Ennemis doivent vous craindre beaucoup :* Sire, lui repliquai-je, *ils craignent les Armes de vôtre Majesté.* Une autre fois, me trouvant à l'Antichambre, tandis que le Roi étoit à son petit lever, plusieurs Seigneurs attendoient, & entr'autres Monsieur le Prince de VAUDEMONT : Un Huissier vint m'appeller, & me fit entrer. Le Roi à qui l'on donnoit la Chemise, dit, en me voyant, au Cardinal de Janson. *Voilà un Homme que les Venitiens n'aiment gueres, & que mes Ennemis craignent beaucoup.*

Toutes ces bontez que le Roi me faisoit l'honneur de me témoigner, flattoient extrémement mon ambition, & sembloient me donner d'autant plus de lieu à concevoir de très-grandes esperances, qu'il me paroissoit que la Cour devoit quelque chose à mes longs services, J'étois plein de ces pensées, lorsque le Marquis de VILLETTE, Lieute-

Lieutenant-Général, Commandeur de 1707.
l'Ordre de Saint Loüis, mourut à Paris
sur les dix heures du soir.

Le Comte du Luc que je ne faisois que de quitter, & qui avoit mes interêts aussi à cœur que les siens propres, m'écrivit sur le champ un Billet, pour me faire part de cette nouvelle. *Cette place*, me disoit-il, *vous conviendroit fort; vos bons services parlent pour vous, & le Roi paroit bien intentionné. Je vous donne l'avis, profitez-en. Les occasions sont rares, ne laissez pas échaper celle-ci.*

Je souhaitois trop mon avancement pour m'endormir sur cette nouvelle. Je dépêchai sur le champ un Courier au Cardinal de Janson, qui étoit pour lors à Versailles; & comme il avoit les prémieres entrées, je le priai de demander au Roi, qu'il eût la bonté de m'accorder quelque chose de cette dépoüille. J'avois apris le jour d'auparavant que le Ministre de la Marine étoit à Paris: Je me rendis chez lui de très-grand matin; je ne comptois pas à la verité qu'il dût faire grand chose en ma faveur; mais je souhaitois qu'il ne me fût pas contraire, & je ne voulois rien avoir à me reprocher.

1707. Je trouvai qu'il étoit déja informé de ce qui se passoit : Je le priai de me continuer sa protection : Je lui dis que, je ne voulois rien avoir, que par son canal ; mais que je le suplíois de se souvenir, qu'il m'avoit promis plusieurs fois de s'interesser pour moi dans l'occasion. Comme il avoit déja jetté ses vûës ailleurs, il me répondit en battant la campagne, & ne me dit que des choses vagues qui ne signifioient rien.

De chez le Ministre, je partis pour Versailles, fort impatient d'apprendre ce que le Cardinal de Janson avoit operé. Je me rendis chez le Roi. Comme Sa Majesté entroit dans son Cabinet, je vis que son Eminence lui parloit, & que Sa Majesté lui appuyoit les deux mains sur les deux épaules : Cette maniere pleine de bonté me donna lieu d'augurer assez favorablement.

Enfin le Roi alla à la Messe : je me trouvai sur son passage : le Cardinal suivoit. Au retour, son Eminence se rendit à son Hôtel, je m'y rendis un moment après. « Mon Cousin, me dit » le Cardinal, j'ai parlé au Roi en » votre faveur, je lui ai fait valoir

vos longs services, & le zéle que vous " 1707.
ave toûjours témoigné pour ses inte- "
rêts. Je lui ai répresenté, que la mort "
de Monsieur de Villette laissoit vacante "
une place à laquelle vous aviez quel- "
que droit d'aspirer : Que plein de cou- "
rage, & d'ambition comme vous "
êtes, s'il plaisoit à Sa Majesté de vous "
gratifier, cette recompense ne feroit "
qu'augmenter s'il étoit possible, l'ar- "
deur que vous aviez toûjours marqué "
pouz son service „.

A tout cela, le Roi m'a répondu en "
propres termes : Oüi, Mr. le Cardinal, "
votre parent m'a toûjours bien servi, "
& je suis content de lui ; mais je fe- "
rois crier trop de gens, si je lui ac- "
cordois ce qu'il demande. Ce n'est "
pas qu'il ne mérite d'être recompensé, "
& mieux qu'eux tous ; mais qu'il me "
laisse faire, qu'il continuë à me bien "
servir, comme il a fait par le passé, "
j'aurai soin de lui, & je me charge de "
sa fortune „.

Hé, quoi ! Monseigneur, repondis- "
je au Cardinal, de l'aveu même du "
Roi, je mérite d'être recompensé mieux "
que les autres : il le connoît : il l'a- "
voüe : il est le maître, & il ne fait "

 „ pour-

1707. „ pourtant rien pour moi ! Selon ce „ qu'il en paroît, mes esperances sont „ renvoyées bien loin : Car enfin j'au- „ rois beau faire ; quand je ferois des „ miracles, il y aura toûjours des plai- „ gnans, & mes anciens accoûtumez à „ ne rien faire, & à ne rien mériter, „ n'ayant par devers eux que leurs plain- „ tes & leur ancienneté, ne laisseront „ pas de s'avancer, & d'aller leur train „.

Le Cardinal s'appercevant de l'indignation, où j'étois, " mon cousin, me „ dit-il, je vois que j'ai fait une sotise „ en vous donnant tant de lumieres, „ & que je ne devois pas m'expliquer „ si ouvertement, sur ce que le Roi „ m'a dit en vôtre faveur ; mais vous „ ne connoissez pas encore bien ce „ païs ; il faut y avoir patience, de- „ mander dans l'occasion & ne pas se „ rebuter, quoiqu'on n'obtienne pas „ d'abord tout ce qu'on demande. Con- „ tinuez à faire votre devoir, comme „ vous avez fait jusqu'à present, & „ soyez sur que vous obtiendrez dans „ la suite tout ce que vous pouvez sou- „ haiter.

„ Monseigneur, lui repliquai-je, le „ metier que je fais est trop dur, & trop hazar-

hazardeux ; si je ne dois rien attendre " 1707.
que dans mon rang , je serai crevé, "
avant que les recompenses arrivent. "
Il faut tous les jours se canonner, "
s'exposer aux coups de Fusil, & aux "
Grénades , aborder , prendre les gens "
à la gorge , risquer de se noyer, ou "
de se brûler , essuyer mille dangers "
contre lesquels la valeur ne fait rien, "
& d'où l'on ne se tire que par miracle. "
Si l'esperance d'être avancé , malgré "
les fainéants, dont on craint les plain- "
tes & les clameurs , ne vous soutient , "
il n'y a pas moyen de continuer ,,.

Pour moi je vais prendre le parti de "
mes anciens, & me tranquiliser com- "
me eux. Et puisque tous leurs ex- "
ploits se reduisent à gratter leurs ti- "
sons , & à boire du Vin de Champa- "
gne ; je suis résolu d'en faire autant, "
assuré en me plaignant , de m'avancer "
quand mon tour viendra ;,.

Le Ministre qui avoit refusé de me servir, portoit Monsieur Ducas, & vouloit le faire Lieutenant Général ; mais le Marquis d'O qui étoit l'ancien auroit crié, & avec raison. D'ailleurs, il étoit auprès de Monsieur le Comte de Toulouse qui le protegeoit. Le Ministre jugeant

qu'il

1707. qu'il ne pourroit pas avoir ſatisfaction, ſans donner lieu à de grandes plaintes, à la place d'un Lieutenant Géneral qu'il y avoit à faire, en fit nommer deux, qui furent Meſſieurs d'O & Ducas. La Commanderie de Saint Loüis fut donnée au Marquis de Langeron, Lieutenant Général de la Marine. Et pour moi je n'eus rien que des paroles, ainſi que j'ai déja dit.

Je fus vengé de cette promotion par quelques couplets qui coururent Paris : foible reſſource, qui ſatisfait un moment ; mais qui au bout du compte n'avançoit pas mes affaires.

Un mois après la promotion faite, le Miniſtre m'envoya chercher, & me dit, « j'ai trouvé enfin le ſecret de vous „ faire Lieutenant Général, puiſque „ vous ſouhaitez ſi fort de le devenir. „ Je ne Pouvois rien pour vous à la „ mort de Monſieur de Villette ; mais „ vous voyez que je ne vous oublie pas, „ & que je ſaiſis la prémiere occaſion qui „ ſepreſénte „.

„ Le Roi donne ſix mille Hommes „ au Roi d'Angleterre * pour l'accompagner en Ecoſſe ; où un parti trés-„ conſiderable de ſes Sujets bien intentionnez,

* Jacques III.

tentionnez, n'attend qu'une descen- " 1707.
te pour se déclarer. Sa Majesté vous "
a choisi pour conduire ce Prince avec "
les Troupes qu'on lui donne : Il faut "
que vous partiez incessamment pour "
Dunkerque, afin d'aller préparer tous "
les Bâtimens nécessaires pour le trans- "
port. „

Au reste c'est ici un secret important "
que je confie à votre prudence ; & "
comme un Armement de tant de Vais- "
seaux, fait dans ce Port, pourroit "
donner quelque soupçon aux Enne- "
mis, il faut que vous supposiez des "
Armemens particuliers, tels que vous "
le trouverez bon „.

Cette proposition m'étonna beaucoup : Je connoissois la situation de l'Ecosse, & je sçavois fort bien que tout y étoit impossible. Il est vrai que la Reine ANNE qui venoit d'achever enfin l'union entre l'Angleterre & l'Ecosse, sous un même Parlement, avoit donné lieu par cette nouveauté à bien des mécontentemens : ce qui pouvoit faire croire que ceux à qui ce changement faisoit de la peine, ne manqueroient pas de prendre parti en faveur de Jacques III. Mais tout bien consideré, il

1707. il y avoit encore bien peu d'apparence à une révolution. D'ailleurs le Ministre dans l'exposition de son projet, ne m'ayant parlé d'aucun Port qui fût en état de nous recevoir, je ne pus m'empêcher de lui répondre sur le champ; que s'il ne me fournissoit pas d'autres moyens pour devenir Lieutenant-Général, je ne le serois jamais. Que le projet de descente n'avoit absolument rien de solide; que tout étoit tranquille en Ecosse; que personne n'y avoit pris les Armes; qu'aucune Ville ne s'étoit revoltée; que nous n'y avions aucun Port pour mettre l'Armement à couvert; qu'on ne voyoit aucun endroit, où le Roi d'Angleterre, & ses Troupes pûssent débarquer sûrement, & qu enfin de jetter six mille Hommes sur le Sable, sans azile, & sans retraite, c'étoit les perdre, & les envoyer se faire couper les oreilles, pour ne rien dire de plus.

Mr de Pontchartrain prenant la parole; « vous philosophez trop, me repliqua-t'il; il doit vous suffire que le » Roi le veut ainsi. Ses Ministres ont » sans doute des vûës que vous ignorez. D'ailleurs ne vous ai-je pas déja dit

dit que les mécontens n'attendent " 1707.
que l'arrivée de la Flote pour se dé- "
clarer ? Ne vous embarrassez donc pas "
de tant de choses, & ne songez qu'à "
remplir la bonne opinion qu'on a de "
vous. Monsieur, lui repliquai-je je "
suis plein de zéle pour le service de "
mon Maître, & je ne puis voir, sans "
dire mon sentiment, qu'on perde six "
mille Hommes qui seroient si neces- "
saires ailleurs : Car si je les débarque "
en Ecosse, vous pouvez par avance les "
regarder comme perdus. "

Mais faisons mieux, puisque la "
Cour consent à la perte de ces Trou- "
pes, donnez-les moi. Je prendrai mon "
tems ; & quand les Armées seront oc- "
cupées en *Flandre*, j'embarquerai ces "
six mille Hommes dans de petits Bâ- "
timens, ausquels je joindrai les Ga- "
leres ; je vous réponds de sortir de la "
Rade à la barbe des Ennemis, sans "
qu'ils puissent m'en empêcher. J'irai "
attaquer *Amsterdam* que je trouve- "
rai dégarni de Soldats, & qui ne sera "
défendu que par de mauvaises Mili- "
ces : Je me rendrai maître de la Ville. "
Je commencerai par bruler plus de "
mille Navires qui sont dans le Port ; "

&

1707. „& comme je ne prétendrai pas pren-
„dre cette Place pour la garder, je la „réduirai en cendre; & vous aurez „la paix dans quatre jours : car vous „le ſçavez mieux que moi : Monſieur, „toute la richeſſe & toute la force de „la Hollande conſiſte dans cette Ville; „& vous comprenez fort bien, qu'a-„près l'expedition que je vous propo-„ſe, & la perte qui en reviendra aux „Ennemis, les Hollandois n'auront pas „envie de continuer la guerre, & s'eſti-„meront trop heureux qu'on veuille „leur donner la paix.

„Mais les ſix mille Hommes, les „Galéres, & les Vaiſſeaux, que de-„viendront-ils ? Repliqua le Miniſtre. „Ce qu'ils pourront, lui répondis-je, „n'êtes vous pas réſolu de les perdre ? „Quand j'aurai brulé Amſterdam, ce „ſera *ſauve qui peut* : Car je ſçai fort „bien que les Ennemis ne me laiſſe-„ront pas en paix, & qu'ils ne man-„queront pas de venir à moi par le „*Teſſel*, pour me fermer la ſortie; mais „en ce cas ce ſera à chacun de pourvoir „à ſa ſureté. Pour moi, je prendrai ſi bien „mes meſures, que je me ſauverai „.

„Laiſſons là ce projet, me répondit

Mr.

Mr de Pontchartrain. Le Roi a promis " 1707.
au Roi & à la Reine d'Angleterre de "
leur donner ce secours : nous devons "
croire, que leurs Majestez Britanni- "
ques qui l'ont demandé avec tant "
d'instance, sçavent fort bien quelle "
issuë elles doivent se promettre de la "
descente qu'elles meditent. Elles ne "
l'entreprendroient pas, s'il n'y avoit "
pas lieu d'en attendre un bon succès. "
Ainsi disposez vous à executer les Or- "
dres qu'on vous donne, sans vous "
embarrasser de la réüssite ".

Puisque cela est ainsi, répondis-je, "
je n'ai plus rien à repliquer, & il ne "
reste qu'à disposer toutes choses. Sur "
quoi je vous prie de faire d'abord at- "
tention, qu'il sera difficile de passer "
outre, sans faire part du secret à l'In- "
tendant de Dunkerque, qui sans cela, "
ombrageux comme il est, & ne com- "
prenant rien à nos vûës, feroit naître "
mille difficultez qui rendroient l'Ar- "
mement impossible ". Le Ministre consentit à ce point, & me dit qu'il prendroit des mesures pour lever tous les obstacles qui pourroient nous faire de la peine.

Tandis qu'on me chargeoit ainsi
d'une

1707. d'une commiſſion dont je n'étois pas trop ſatisfait, je me trouvai ſur les bras, une affaire à laquelle je ne m'attendois pas, & qui m'auroit intrigué, ſans doute, & peut-être perdu ſans reſſource, ſi la Cour s'étoit trouvée, dans des diſpoſitions qui m'euſſent été moins favorables.

Les Hollandois fachez de ma derniere Campagne, & du dérangement qu'elle aportoit à leur commerce, avoient fait de grandes plaintes au Roy de Dannemark, & lui avoient repreſenté, que Sa Majeſté ne devoit jamais ſouffrir, qu'en pleine paix, les Vaiſſeaux de ſes amis ou de ſes alliez, ne fuſſent pas en ſûreté dans ſes Ports: Que le Comte de Forbin avoit eû la hardieſſe de venir prendre; ou brûler dans la Rade, & au tour de l'Iſle de wardhouis, ſur les Côtes du Nord de Nortwege, vingt-cinq Bâtimens Hollandois richement chargez: Qu'ils demandoient juſtice de cette violence, & qu'ils ſuplioient Sa Majeſté d'interpoſer ſon autorité, pour leur faire obtenir une reparation convenable.

Le Roy de Dannemarck étoit entré dans toutes leur plaintes, & voulant à toutes

tes forces tirer raisons de ce qui s'é- 1707.
toit passé, en avoit fait écrire très-vivement à son Ambassadeur. Celui-ci en exécution des ordres qu'il avoit reçû avoit fait de terribles plaintes contre moi. Il m'accusoit ouvertement, d'avoir violé le droit des gens, & d'avoir par des hostilitez inexcusables donné atteinte aux Traitez de Paix conclus entre la France, & le Dannemark: & il insistoit fortement, sur ce que je fûs puni, selon que la griefveté du fait le méritoit.

Quelque brouillerie qu'il y eut entre les deux Couronnes, on ne pouvoit guéres se dispenser d'écouter les plaintes de Sa Majesté Danoise, & de lui donner au moins quelque apparence de satisfaction. Mr de Pontchartrain m'envoya chercher; & après m'avoir expliqué dequoi il étoit question, sans me faire part des dispositions secrettes où étoit la Cour, au sujet de cette affaire: Allez, me dit-il, chez Monsieur de " Torcy, auquel s'adressent les Cours " étrangéres, & donnez des raisons qui " vous justifient de l'accusation que l'Am- " bassadeur de Dannemark forme con- " tre vous ".

" Sur-

1707. „Surpris de ce que je m'entendois
„dire ; vous ſçavez bien, Monſieur,
„lui repliquai-je, ce que vous m'avez
„ordonné vous-même de vive voix, &
„vous n'avez pas oublié ſans doute,
„que vous ayant demandé, ſi vous
„trouveriez bon que j'attaqua les En-
„nemis dans les Ports de Dannemarck,
„vous me répondites, en propres ter-
„mes, de n'y pas manquer, & que je
„vous ferois plaiſir d'en agir ainſi : j'ai
„obéï : que peut-on ſouhaiter de moi
„d'avantage ? Il me paroît que c'eſt à
„vous à me juſtifier. Allés toûjours, re-
„pliqua le Miniſtre, faites ce que je
„vous dis, & ne vous embaraſſez pas
„du reſte.

Sur cette parole, je me rendis chez Mr de Torcy : je ne ſçavois pas trop comment m'y prendre pour me tirer d'intrigue : car au bout du compte je ne pouvois me juſtifier ſolidement, qu'en appuyant ma défenſe ſur l'ordre qui m'avoit été donné ; & c'étoit là juſtement ce que je voulois éviter, pour deux raiſons : la prémiere, parce que le Miniſtre ne m'ayant rien ordonné, que de vive voix, j'aurois été embarraſſé pour la preuve, ſup-

poſé

posé qu'il se fût avisé de nier ce que 1707.
j'aurois avancé ; & la seconde, c'est que je ne pouvois faire mention de l'ordre que j'avois reçû sans commettre la Cour & sans m'exposer à l'indignation de Mr. de Pontchartrain, qui ne me l'auroit jamais pardonné ; je songeai donc à colorer cette affaire le mieux qu'il me fut possible.

Je déclarai qu'ayant trouvé par le travers de Nors-Cap une Flotte Hollandoise, à qui j'avois donné la chasse, je lui avois d'abord enlevé en pleine Mer huit Vaisseaux ; qu'à la verité, poursuivant le reste de cette Flote qui étoit entrée dans la Rade foraine de Lisle de VVardhoüis, j'en avois encore enlevé dix-sept Bâtimens ; mais qu'outre que ce qui s'étoit passé dans le Port ne devoit être regardé que comme la continuation d'un combat, qui avoit été commencé dans des Mers, où il m'étoit permis d'attaquer les Ennemis du Roi, je n'avois trouvé sur ces Vaisseaux ni Soldats, ni Equipages, & que les Ennemis parroissans les avoir abandonnez, après en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux, j'avois cru qu'il m'étoit permis de m'en rendre maître, puisque

1707. puiſque perſonne n'en vouloit plus.

Je ſuppliai les Miniſtres de Sa Majeſté Danoiſe de faire attention, que les équipages de ces Bâtimens s'étant refugiez dans un petit Village au milieu du Port où il m'auroit été très-aiſé de les forcer, & les Danois étant venus à bord m'avertir que ſi je voulois leur promettre quelque recompenſe, ils m'enſeigneroient le lieu où les Hollandois avoient caché tout ce qu'ils avoient pû emporter; j'avois toûjours répondu à ces donneurs d'avis que les Terres du Roi de Dannemark m'étoient ſacrées, qu'il ne m'appartenoit pas de rien entreprendre dans ſes Etats, & que c'étoit le bonheur des Hollandois de s'y être retirez.

J'ajoûtai encore à cela quelques autres petites raiſons. qui ne ſignifioient pas grand choſe, & je finiſſois en proteſtant que je n'avois jamais prétendu manquer au reſpect que je devois à Sa Majeſté Danoiſe, & que je n'aurois jamais été aſſez hardi, pour aller de but en blanc dans ſes Ports, entreprendre ſur les Ennemis du Roi, ſi je n'y avois été entraîné, comme malgré moi, & par une continuité d'action

d'action commencée ailleurs. 1707.

Cette déclaration fut envoyée au Roy de Danemark qui n'en fut pas satisfait, il n'avoit pas tort. L'Ambassadeur revint à la charge, & recommença ses instances avec plus de vivacité qu'auparavant.

Il falut que je me presentas une seconde fois devant Mr. de Torcy. Je fis la même déclaration, à laquelle j'ajoûtai quelques raisons assés minces, & qui dans le fond ne valoient rien; mais comme on n'étoit pas trop content du Roy de Danemark, ainsi que j'ay dit, & qu'on ne se mettoit pas trop en peine de lui donner satisfaction; cette affaire n'alla pas plus loin, & il ne fut plus parlé de ces plaintes.

L'Intendant de Dunkerque, ensuite des Ordres qu'il avoit reçû du Ministre étoit dépuis quelques jours à la Cour. A son arrivée les Bureaux s'étoient assemblés, & après avoir conferé entre-eux, avoient dressé, sans m'en rien dire, un projet d'Armement, pour le transport des Soldats qu'on vouloit envoyer en Ecosse; ils avoient compté par leurs doigts, & avoient trouvé qu'il falloit armer quinze Flut-

1707. tes, qui porteroient chacune trois cens Hommes; qu'on joindroit à ces quinze Bâtimens cinq Vaiſſeaux de Guerre, qui porteroient encore chacun trois cens Hommes. De cette maniére, diſoient-ils, nous avons juſte ce qu'il nous faut pour nos ſix mille Hommes & les vingt Bâtimens nous ſuffiſent.

Ce beau projet ainſi arrêté, LATOUCHE premier Commis, à qui le ſecret de cette expédition avoit été confié, repréſenta au Miniſtre, que puiſque je devois être chargé de l'entrepriſe, il étoit néceſſaire qu'on me communiqua ce qui avoit été déterminé, afin de prévenir les difficultés qui pourroient naître dans l'exécution.

Sur cet avis, le Miniſtre me fit appeller, & me fit part de la délibération des Bureaux. Je fus ſi indigné de tout ce qu'elle contenoit d'incongru, que ne ſongeant plus à qui je parlois, & me laiſſant aller à toute la vivacité d'un Provençal. *Quel eſt donc l'ignorant qui a formé ce projet?* lui demandai-je : Le Miniſtre un peu ſurpris me demanda à ſon tour, ce que j'y trouvois de ſi mauvais. « Tout lui repliquai-

epliquai-je : car prémierement on a " 1707.
lû faire attention que Dunkerque "
tant ſitué entre la Hollande & l'An- "
gleterre , les Ennemis ſeront à "
out moment à portée d'être ſur "
ious ; & en ſecond lieu, que les "
Flûtes qui ſont très-peſantes, & mal "
onſtruites ſont, par une ſuite néceſ- "
ſaire, peu propres pour une expédi- "
ion qui doit ſe faire vite & ſans "
donner aux Ennemis le tems de ſe "
reconnoître. "

Vous voyez bien, Monſieur, con- "
tinuai-je , que ces deux réflexions "
toutes ſeules auroient dû être plus "
que ſuffiſantes pour empêcher qu'on "
eût jamais la penſée de ſe ſervir de "
ces ſortes de Bâtimens. Ajoûtez, que "
ſi en ſortant du Port , nous trou- "
vons le vent contraire nous per- "
drons infailliblement le chemin que "
nous pourrons déja avoir fait ; qu'il "
faudra beaucoup de tems pour aller "
& pour venir, & que ſi les Ennemis "
nous pourſuivent tout ſera pris „.

Mais comment mieux faire ? me "
demanda le Miniſtre : le voici, lui "
dis-je ; il faut prendre tous les meil- "
leurs Corſaires qu'on trouvera à Dun- "

1707. „ kerque & les armer, il eſt bien vrai „ qu'ils ne porteront pas autant de Sol- „ dats que des Fluttes; mais le nom- „ bre y ſuppléra. Avec de pareils Bâ- „ timens, nous irons beaucoup plus „ vite : Si nous trouvons les vents con- „ traires, nous nous ſoûtiendrons ſans „ dériver, & ſi les Ennemis ſuperieurs „ en nombre viennent à nous, nous „ ſerons en état de nous ſauver „. Le Miniſtre entra dans ces raiſons, & me dit d'aller régler toutes choſes avec Latouche.

Cependant je ne laiſſois pas d'être fort inquiet ſur la commiſſion dont on me chargeoit. Pendant tout le tems que je reſtai encore à la Cour, je revins pluſieurs fois à la charge, pour faire abandonner une entrepriſe dont je croyois voir toute l'inutilité.

Je ne pouvois me laſſer de repréſenter les inconveniens de la démarche où l'on alloit s'engager, je dis au Miniſtre, mille & mille fois, que ce qui pouvoit arriver de plus avantageux, étoit de faire une courſe qui ne fut qu'infructueuſe, & peu honorable : que j'étois bien mortifié que Sa Majeſté m'eût choiſi pour une expé-

dition

dition qui évidemment ne pouvoit qu'- 1707.
avoir un mauvais succez. Que si la descente se faisoit, les six mille Hommes étoient sûrement perdus, & les forces du Royaume diminuées d'autant, sans compter la honte qu'il y avoit a avoir donné dans une entreprise chimerique, & qui ne devoit être regardée que comme une pure vision. A tout cela on ne répondit que comme on avoit déja fait, qu'on ne se soûcioit pas de perdre ces six mille Hommes pourvû qu'on donnât satisfaction au Roy d'Angleterre ; je n'en pus jamais tirer autre chose.

Toutes ces raisons ne me satisfaisoient pas, je voulus avant que de partir, faire une nouvelle tentative, je m'adressai pour cela au Cardinal de Janson : « J'ay un secret important, lui dis-je, à communiquer à vôtre Emi- « nence ; mais je ne puis vous le décla- « rér que sous le Sceau de la Confession „. A ce mot le Cardinal me regarda attentivement entre les deux yeux, & m'ayant donné sa benediction, *parlez*, *me dit-il*.

Je lui découvris alors dequoi il étoit question, & tout ce qui s'étoit passé entre Mr. de Pontchartrain & moi.

1707. „ Soyez persuadé, Monseigneur, lui „ dis-je, que les Troupes, l'Armement & toute la dépense sont autant „ de perdu pour le Royaume. Je me „ suis lassé à representer tout cela, au „ Ministre : on ne veut rien entendre. „ A mon particulier, il me fâche d'être „ chargé d'une entreprise dont je ne tirerai certainement qu'un mauvais „ parti. Je sçai que Sa Majesté défere „ beaucoup à vos sentimens : ayez, s'il „ vous, plaît la bonté d'en parler au „ Roy, & de détourner, s'il se peut „ un projet dont la dépense pourroit „ être plus utilement employée ailleurs „.

„ Mon cousin, me répondit le Cardinal, *je vous suis bien obligé de votre „ secret ; je l'ai déja oublié*. On ne me „ parle de rien ; je n'ai garde de vouloir faire l'important & d'entrer „ dans le secret de la Cour qu'on veut „ que j'ignore : Mais vous-même parlez au Roy, & prenez votre tems „ pour cela, Sa Majesté vous écoutera. „ Quand vous lui aurez dit votre sentiment, ce sera à Elle à faire ce qu'„ Elle jugera à propos, & à vous à „ obéïr sans replique. „

La

La veille de mon départ pour Dunquerke je fus me presenter au Roy, pour prendre congé. *M. Le Comte*, me dit S. M. *vous sentez l'importance de votre Commission ; j'espere que vous vous en aquitterez d'une maniere digne de vous.* " Sire, lui répondis-je, votre Majesté me fait beaucoup d'honneur ; mais si Elle vouloit me donner un moment d'audience, j'aurois bien des choses à lui representer sur cette même commission dont on me charge ". Le Roy qui avoit été informé par son Ministre de toutes les difficultez que j'avois fait jusques alors me dit, *Mr. de Forbin, je vous souhaite un bon voyage ; j'ai des affaires, & je ne sçaurois vous entendre pour le present.* 1707.

Le lendemain je partis, & m'étant rendu à Dunkerque, je travaillai avec toute la diligence possible à l'Armement de trente Vaisseaux Corsaires, & de cinq Vaisseaux de Guerre. J'eus bien des difficultez à surmonter ; mais enfin j'en vins à bout. Pour arrêter les raisonnemens du Public, qu'un Armement si considerable commençoit à faire parler : Car on en penetroit déja le secret: je publiai que les Sieurs de Tourouvre,

1708. de Nangis & Girardin armoient chacun en particulier.

Tout étoit prêt, au moins pour ce qui me concernoit, & il ne manquoit plus pour le départ, que les Matelots & les Soldats qu'on vouloit embarquer. Ceux-ci arrivérent les prémiers, j'eus avis qu'ils étoient à Saint Omer, à une journée de Dunkerque. Nous n'avions point encore nos Matelots; j'aprehendai que l'arrivée des six mille Hommes, jointe à un Armement si considerable qui se faisoit sous les yeux des Ennemis, ne donnât lieu à de nouvelles conjectures, d'autant mieux que le projet s'ébruitoit toûjours d'avantage, par le mouvement qu'on faisoit par toute la France, en faisant passer à Dunkerque, tout ce qu'il y avoit d'Anglois & d'Irlandois dans le Royaume.

Pour parer ce coup, je pris avec moi le Sieur DUGUE', Intendant du Port, & le Sieur BEAUARNOIS, Intendant de l'Armement Naval; & j'allai représenter à Mr le Comte de GACE', qui devoit commander les Troupes, & qui étoit arrivé depuis deux jours; l'inconvenient qu'il y auroit

roit à faire venir les six mille Hommes, 1708.
avant que tout fût prêt pour le départ.

Le Comte reconnut que j'avois raison, & que les Troupes ne devoient arriver en effet, que lorsqu'il seroit question de les embarquer. Il donna donc ordre qu'elles restassent à S. Omer. Quelques jours après les Matelots arrivérent, on mit les Vaisseaux en Rade, on fit venir les Soldats, & tout fut embarqué.

Le Roi d'Angleterre arriva deux jours après; soit fatigue, soit qu'il y fût disposé d'ailleurs, ce Prince tomba malade de la rougeole, & il eut la fiévre pendant deux jours. Le retardement que cette maladie apporta au départ de la Flotte, donna le tems aux Ennemis de se reconnoître. Trente-huit Vaisseaux de Guerre Anglois, vinrent mouiller à *Graveline*, à deux lieuës de Dunkerque, je fus les reconnoître moi-même, & après avoir bien verifié que c'étoient des Vaisseaux de Guerre, j'écrivis à la Cour, & je marquai que les forces des Ennemis étoient trop superieures aux nôtres pour entreprendre de sortir à leur vûë; qu'il n'étoit plus possible de mettre à la voile sans vou-

1708. voir tout perdre ; que l'Armée des Ennemis, qui étoit à portée de nous suivre, ne manqueroit pas de se servir de l'occasion, & que n'ayant point de Port en Écosse pour nous retirer, il étoit évident qu'ils n'auroient qu'à nous attaquer, pour tirer de nous quel parti il leur plairoit ; que mon sentiment étoit désarmer & de renvoyer le projet de déscente à un tems plus favorable.

Tout le monde ne pensoit pas, comme moi à Dunkerque ; plusieurs mauvais raisonneurs, ignorans, ou peut-être mal intentionnez, disoient hautement, que les Vaisseaux qui étoient à vûë n'étoient que des Marchands qui avoient été ramassez à la hâte, & envoyez à tout hazard, dans l'esperance qu'ils empêcheroient peut-être, ou retarderoient tout au moins la sortie de la Flote ; ils blâmoient les difficultez que je faisois, & tenoient mille discours, ausquels il étoit aisé de reconnoître les motifs particuliers qui les faisoient parler.

Sur les Lettres que j'avois écrit à la Cour, il vint Ordre de désarmer. Les mauvais raisonnemens recommencérent

cérent plus fort que jamais, sur tout 1708.
après que les Ennemis qui, sur ces entrefaites, étoient allez moüiller aux Dunes à douze lieuës de Dunkerque, eurent donné lieu, par leur retraite, à de nouveaux discours encore plus désagreables que les prémiers.

Plusieurs de ceux qui avoient interêt à la sortie de la Flote, écrivirent à la Cour & à la Reine d'Angleterre, & firent entendre bien des mensonges à l'une & à l'autre. Ces nouvelles Lettres changérent la disposition des esprits. La Reine fut à Versailles, où elle fit de nouvelles instances au Roy, qui lui accorda tout ce qu'elle souhaitoit; & je reçûs des ordres précis de me conformer aux volontez du Roy d'Angleterre, & de lui obéïr en tout sans replique.

Les Troupes étoient déja embarquées, & la santé du Roy rétablie. Il ne nous manquoit plus, pour mettre à la voile, qu'un vent favorable. Nous l'attendions d'un moment à autre; lorsque le Comte de Gacé, à qui on avoit promis un Bâton de Maréchal de France, dès que le Roi d'Angleterre seroit en Mer, inquiet de tant de retarde-

1708. mens, & craignant de voir ses esperances, ou perduës, ou renvoyées plus loin, supposé que le départ n'eût pas lieu, cabala secrétement, pour porter le Roy à s'embarquer; afin, disoit-il, que Sa Majesté fut à portée de partir au prémier bon vent.

Ce Prince persuadé, par ce qu'on lui avoit dit, me fit apeller, & me déclara qu'il vouloit aller coucher à Bord. Je lui representai que le vent & la marée ne permettant pas de parir, il ne paroissoit pas convenable que S. M. se hâtât de s'embarquer encore si-tôt; mais que je le priois de se reposer sur moi, & que dès que le tems le permettroit, de nuit, ou de jour, je prendrois mes mesures si à propos que rien ne retarderoit le départ.

Le lendemain le Roy, qu'on étoit allé harceler, revint à la charge, & me dit qu'il vouloit absolument s'embarquer & aller coucher à Bord. Cette seconde attaque m'enbarrassa; je repondis qu'il n'étoit point encore tems, que pourtant il étoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, & que s'il le vouloit absolument, j'obéïrois; mais que je ne repondois de rien.

A la maniere dont manœuvroient ceux 1708.
qui pressoient si fort cet embarquement, je compris qu'outre leur interêt particulier qu'ils avoient toûjours en vûë, ils vouloient encore charger la Marine de l'évenement de cette entreprise.

Je n'ignorois pas les broüilleries qu'il y avoit entre les deux Ministres, celui de la Guerre, & celui de la Marine. Les Emissaires du premier ne hatoient si fort l'embarquement, qu'afin que si l'entreprise venoit à échoüer, le Roy & les Géneraux ayant été embarqués, le Ministre de la Guerre pût réjetter tous ces mauvais succès sur les retardemens de la Marine, en disant au Roy, « Sire j'ay fait ce « qui dépendoit de moi, les Troupes « avec les Géneraux ont été embar- « quées, & j'ay ponctuellement exé- « cuté les Ordres de Vôtre Majesté, si « le projet n'a pas réüssi on n'en doit « attribuer la faute qu'au retardement « des Matelots. „

Pour épargner ce reproche à Monsieur de Pontchartrain, dont j'avois encore les interêts à cœur, quoique j'eûs à me plaindre de lui, j'allai chez le Comte de Gacé, à qui je remontrai, combien

1708. combien il étoit peu convenable de faire embarquer le Roy, le Vent & la Marée étant contraires. Il ne fit pas grand cas de mes remontrances; j'eus beau lui alleguer tous les risques où cette fausse démarche alloit exposer toute l'Armée, il ne rabatit mes raisons que par des discours vagues & qui n'avoient rien de solide.

Alors, indigné de ne recevoir que des réponses qui ne signifioient rien, je m'impatientai tout de bon, & haussant le ton, *Monsieur*, lui dis-je, *vous voulés faire embarquer le Roy d'Angleterre avant le tems; prenés bien garde à ce que vous faites; mais soyés bien persuadé que vous ne duperés, ni la Marine ni moi. Le Roy ne doit s'embarquer que quand le Vent, & la Marée seront favorables: si vous persistés, il me faudra obéir; mais faites-y bien attention: je vous ferai tous noyer. Quant à moi je ne risque rien, je sçai nager, & je me tirerai bien d'affaire.*

Je hazardai cette menace, dans la pensée, qu'elle pourroit intimider le Comte; mais l'envie de faire sa cour au Ministre, & plus que tout cela, la dignité de Maréchal de France, dont-il

lont-il ne croyoit jamais être revêtu 1708.
ussés-tôt, rendirent tous mes efforts
nutiles. Le Roy d'Angleterre, & tous
es Officiers Generaux s'embarquerent,
& il fallut mettre à la voile.

Je risquai tout puis qu'on vouloit
tout risquer : je fus forcé de moüiller
au millieu des écuëils. Dès la nuit
même, un coup de Vent mit toute
l'Armée en danger. Le Roy tout jeune
qu'il étoit, vit ce péril avec une
fermeté, & un sang froid bien au-dessus
de son âge ; mais sa suite eut belle
peur.

Le Comte de Gacé, qui la veille
avoit été proclamé dans mon Bord
Maréchal de France, sous le Nom de
Maréchal de MATIGNON, n'étoit
pas moins effrayé que les Anglois.
Ils étoient tous malades, tous vomissoient
jusques aux larmes, & ils me
pressoient avec instance de rentrer dans
la Rade.

J'avois trop de plaisir à les voir
souffrir pour leur accorder ce qu'il demandoient
*Je n'en ferai rien, leur disois-je : le vin est tiré il faut le boire, patissés, souffrés tant qu'il vous plaira, j'en suis bien aise, & je ne me laisserai point*

1708. *point attendrir, vous l'avés voulu, de quoi vous plaignés vous.*

Trois de nos meilleurs Vaisseaux furent sur le point de périr ; ils rompirent leurs Cables, & ne se sauverent que par miracle. Deux jours après le vent devint favorable, nous remimes à la voile, & le troisiéme jour, nous arrivâmes sur les Côtes d'Ecosse, à la vûë de la Terre. Nos Pilotes avoient fait erreur de six lieuës, ils se redresserent, & le Vent, & la Marée étant devenus contraires, nous mouillâmes à l'entrée de la nuit devant la Riviere d'*Edimbourg*, environ à trois lieuës de Terre.

Nous eûmes beau faire des Signaux, allumer des Feux, tirer des coups de Canon, personne ne parût. Sur le minuit on vint m'avertir, qu'on avoit tiré cinq coups de Canon du côté du Sud. J'avois toûjours couché habillé depuis le départ : je me levai à la hâte, & je compris que ces cinq coups de Canon ne pouvoient être qu'un signal des Ennemis, qui avoient suivi la Flotte.

Je ne me trompai point dans ma conjecture. Dès le point du jour nous découvrimes la Flotte Angloise, mouil-

lée à quatre lieuës de nous. Cette vûë ne me fit pas plaisir. Nous étions enfoncés dans une espéce de Golfe ; en sorte que j'avois un Cap à doubler pour gagner le large. 1708.

Je vis bien que je ne me tirerois jamais de ce mauvais pas, si je n'usois d'adresse, je fis sur le champ mettre à la voile, & j'arrivai sur les Ennemis, comme si j'avois voulu les attaquer. Ils étoient sous voiles ; en me voyant manœuvrer, ils se mirent en bataille, comptant que j'allois à eux, ce qui leur fit perdre beaucoup de chemin. Je profitai de leur peu de vigilance, & ayant mis le Signal afin que toute l'Armée fit force de voile, pour me suivre, je changeai de route & je ne songeai plus qu'à me sauver.

Tandis que je travaillois ainsi à dégager la Flotte, les Anglois qui étoient dans mon Bord, commencerent à murmurer, ils me reprocherent ouvertement que je fuyois mal à propos, & que les Vaisseaux que nous avions vû n'étoient qu'une Flotte Danoise, qui venoit toutes les années d'*Edimbourg* pour y charger du Charbon de pierre.

Il fallut faire cesser ces raisonnemens
&

1708. & renvoyer à la découverte. Je détachai donc une Fregate bonne voiliere, qui étoit auprès de moi. J'ordonnai à l'Officier d'approcher la Flote le plus près qu'il pourroit, de tirer deux coups de canon, de mettre en *Panne*, si c'étoit une Flote Marchande, & de tirer cinq coups de canons, en faisant force de voiles pour me rejoindre, supposé que ce fût la Flote ennemie.

Cependant, pour ne point perdre de tems, j'allois toûjours à toutes voiles pour achever de doubler le Cap, & gagner le large. Les Ennemis me donnérent la chasse. Si je n'avois eû que des Flûtes, selon le beau projet qui avoit ét formé, tout étoit perdu sans ressource. Je ne sauvai l'Armée que parce que n'ayant que des Corsaires qui alloient bien, & qui étoient espalmez de frais, nous eûmes bien-tôt gagné beaucoup de chemin.

Un seul Vaisseau des Ennemis nous joignit. Il étoit venu sur nous à toute voile pourtant, ensorte que pour l'éviter, j'avois été obligé de faire vent-arriére. Ce Bâtiment qui sembloit n'en vouloir qu'au mien, (apparemment pour avoir l'honneur de combattre le Roy d'An-

d'Angleterre ) commença à canoner 1708.
avec le Sieur de Tourouvre qui étoit derriere. On ne sçauroit croire combien la vûë de ce Vaisseau, quoiqu'il fût seul & détaché du reste de l'Armée ennemie, qui étoit à plus de quatre lieuës de nous, allarma tout ce que j'avois d'Anglois dans mon Bord. Ils se regardoient déjà comme perdus. Leur terreur panique me réjouissoit beaucoup.

Tandis qu'ils étoient dans cette inquiétude, la Frégate que j'avois envoyé à la découverte, arriva. Elle rapporta qu'elle avoit compté trente-huit Vaisseaux de Guerre, parmi lesquels il y en avoit plus de dix à trois ponts. Alors, prenant la parole, & m'adressant à l'Officier: „ Bon, vous vous moquez, “ lui dis-je d'un ton railleur, vous n'a- “ vez vû que des Marchands, qui vien- “ nent toutes les années à Edimbourg, pour y charger du charbon de pier- “ re „.

Les Anglois effrayez de plus en plus, s'adresserent au Roi, & lui proposérent de s'embarquer sur la Frégate qui venoient de la découverte, & d'aller descendre à un Château situé sur le bord de

1688. de la mer, appartenant à un Seigneur dont Sa Majesté connoissoit les bonnes intentions.

Ce Prince me parla de la proposition qu'on lui avoit faite. " Sire, lui répondis-je, vous êtes en sureté, & les Ennemis ne peuvent plus rien contre nous. Ce Vaisseau qui nous poursuit, & qui allarme tous ces Messieurs, n'est pas fort à craindre, & il seroit bientôt enlevé, si Vôtre Majesté n'étoit pas à Bord : Mais je pourvoirai à tout, & bien-tôt nous ne serons plus poursuivis de personne.,,

Le Roy satisfait de cette réponse, témoigna n'en souhaiter pas davantage, mais les Anglois dont la frayeur augmentoit, à mesure qu'ils voyoient aprocher l'Ennemi, firent de nouvelles instances, ils exagererent à ce Prince le peril où je le laissois; tellement que le Roy m'ayant demandé la Chaloupe, pour passer sur un autre Bâtiment, comme on le lui avoit proposé; sur ce que je lui représentai qu'il n'y avoit rien à risquer pour sa personne, me répondit, qu'il ne vouloit point tant de raisonnemens, & qu'il vouloit être obéï.

„ Sire, lui repliquai-je, Vôtre Ma-“ 1708.
jesté va avoir ce qu'elle souhaite. „ J'ordonnai alors à mon maître Nocher de mettre la Chaloupe en mer; mais en même tems je lui fis signe de la main de n'en rien faire. Et m'adressant au Roy. “ Sire, lui dis-je, je prie Vôtre “ Majesté d'avoir la bonté de passer “ dans sa chambre, j'ai quelque chose “ d'important à lui communiquer. „

Dequoi s'agit-il? Me dit le Roy, “ quand nous fûmes entrez. Sire, lui “ dis-je, Vôtre Majesté ne doit pas dou- “ ter qu'ayant des Ordres très-précis “ pour la conservation de vôtre Person- “ ne, je ne fûs le premier à vous prier “ de passer dans un autre Bâtiment, si “ je n'étois persuadé que vous ne ris- “ quez rien dans celui-ci. Mais je vous “ suplie de prendre quelque confiance “ en moi, & de rejetter tous les mau- “ vais conseils qu'on vous donne de “ tout côté. J'aurai l'œil à tout, & s'il “ faut que Vôtre Majesté passe dans un “ autre Bâtiment, je me charge de ve- “ nir vous le proposer; quand il en sera “ tems. „

Le Roy qui ne cedoit qu'avec peine à l'importunité de ses Anglois demeura tranquille;

1708. tranquille ; mais les Boulets de Canon qu'on commençoit à entendre siffler, augmentérent si fort la timidité de tous ces poltrons, qu'ils revinrent à la charge, répresentans à ce Prince le danger évident où ma temerité l'exposoit ; & combien il y avoit à craindre, qu'il ne pût pas s'en tirer, pour peu qu'il tarda davantage ; ils lui proposérent encore d'aller descendre dans le Château dont on lui avoit d'abord parlé, & lui firent si bien entendre qu'il ne lui restoit plus d'autre parti, que le Roy me dit qu'il vouloit la Chaloupe dans le moment, & sans replique.

Vif & impatient comme je suis ; „ Sire, lui répondis-je, j'ai déja eû „ l'honneur de représenter à votre Ma- „ jesté que vous êtes ici en sureté ; j'ai „ ordre du Roy mon Maître, d'avoir „ soin de votre personne, comme de „ la sienne propre, & je ne consentirai „ jamaisque votre Majesté sorte d'ici, „ pour être exposée dans un Château, „ à la Campagne, sans secours, & où „ Elle pourroit être livrée le lendemain „ à ses Ennemis.

„ Je suis chargé de vous conserver, „ & ma tête répond de votre personne : je

je vous prie de vous reposer entié- " 1708.
rement sur moi, & de n'écouter per- "
sonne autre. Tous ceux qui osent "
vous donner d'autres conseils que les "
miens, sont des traitres ou des pol- "
trons ". Un Seigneur Anglois qui étoit auprès du Roy, prit la parole, & dit, " Sire, le Comte entend la Mer mieux "
que nous; il répond sur sa tête de "
votre personne; il faut le croire ".

Ma fermeté à ne vouloir pas débarquer le Roy, fit taire tous ces donneurs d'avis. Comme je vis que le Vaisseau Ennemi aprochoit toûjours avec l'avantage des voiles; je m'adressai au Roy. " Sire, lui dis-je, il est évident main- "
tenant que ce Vaisseau n'en veut qu'à "
nous, puisqu'il laisse derriere lui plu- "
sieurs autres Bâtimens qu'il pourroit "
attaquer. Je vais examiner, s'il peut "
y avoir du risque pour votre Majesté; "
jusques ici ce Bâtiment est venu avec "
l'avantage des voiles; mais puisque le "
voilà maintenant orienté comme nous, "
une petite demi-heure en décidera. "
Si nous allons mieux que lui, il n'y "
a rien à craindre, & nous n'avons "
qu'à continuer notre route : Mais s'il "
est meilleur voilier, votre Majesté pas- "

sera

1708. „ ſera dans cette Frégate, qui nous
„ touche, & alors n'ayant rien plus à
„ craindre pour vôtre perſonne; j'irai
„ aborder cet importun, dont je vous
„ rendrai certainement bon compte,
„ après une petite heure de combat. Je
„ vais cependant faire mettre la Cha-
„ loupe en Mer, ayez la bonté de nom-
„ mer par précaution, ceux qui doi-
„ vent s'embarquer avec vous, afin
„ qu'ils ſe tiennent prêts, s'il en eſt
„ beſoin. „

Le Roy nomma ſon Confeſſeur, MILORD PERT, le Maréchal de Matignon, & MILORD MIDELTON. Je priai tous ces Meſſieurs de s'aſſeoir, encor un moment, en leur aſſurant que ſi Sa Majeſté étoit obligée de ſortir du Bord, ce Navire Anglois ne leur donneroit pas de l'inquiétude encore long-tems.

A peine l'eus-je obſervé quelques momens, que je m'aperçûs qu'il alloit très-mal, & que j'avois déja gagné ſur lui un eſpace conſiderable. J'en donnai la nouvelle au Roy. "Sire, lui dis-je, dans un
„ moment ce Navire nous quittera, &
Vôtre Majeſté ne ſera pas obligée de débarquer.

L'évenement

L'évenement justifia bien-tôt ce que 1708.
j'avois dit de l'Ennemi ; desesperant de
nous joindre reprit ses *Amares*, alla
coûper le Chevalier de Nangis qui venoit après, & l'attaqua. Quand je me vis dégagé, j'envoyai quatre Frégates des meilleures Voilieres, & je leur ordonnai d'aller dire à tous les Vaisseaux de la Flotte, qu'à l'entrée de la nuit, ils fissent force de voile, & qu'ils suivissent la route de *l'Est Nord-est*. J'entendis pendant la nuit tirer deux coups de Canon ; je ne sçai contre qui, & le lendemain je me trouvai hors de la vûë des Ennemis avec vingt Vaisseaux de la Flotte qui m'avoient suivi.

Le Roi assembla dès le matin un grand Conseil de Guerre ; dans lequel après avoir bien tout examiné, il fut resolû, qu'ayant été découverts par les Ennemis, qu'ils ne manqueroient pas de suivre la Flotte par tout, & que n'ayant aucun Port en Ecosse pour y être reçûs, nous regagnerions la France, puis qu'il ne nous restoit plus d'autre ressource. Nous fimes donc route pour Dunkerque, où malgré les Vents contraires, nous arrivames trois semaines après en être partis.

1707. J'apris en débarquant que le Chevalier de Naugis avoit été pris. Cette nouvelle m'étonna : car il avoit le meilleur Vaiſſeau de l'Armée. Comme il étoit jeune, il manquoit d'expérience ; il ne prit pas toutes les précautions néceſſaires pour ſe ſauver, & ſe prepara à combattre, au lieu de faire force de Voiles : je ſuis perſuadé que ce petit contre-tems ne lui a pas été inutile, dans la ſuite, & que brave comme il étoit, & de bonne race il a ſçû mettre à profit un malheur qu'on ne doit pas tout-à-fait nommer tel, quand il ne ſert à ceux à qui il arrive, qu'à les rendre plus circonſpects.

Pendant la route Milords Pert, & Midelion m'apprirent que j'avois des Parens en Ecoſſe, qu'on appelloit MILORDS FORBEC, fort riches, de très-bonne condition, & très-bien intentionnez pour le Roi Jacques. Ils me dirent encore qu'ils leurs avoient oüi dire pluſieurs fois qu'ils avoient des Parens en France.

J'apris encore en arrivant qu'un Vaiſſeau de ma Flotte s'étant trouvé la nuit au milieu des Ennemis, le Capitaine avoit ſi bien manœuvré qu'il a-

voit

voit passé par derriere eux, & qu'il 1708.
étoit arrivé à Dunkerque trois jours
après; que ce Capitaine avoit donné avis à la Cour de la maniére dont il s'étoit sauvé, & que les Ennemis avec quarante Vaisseaux suivoient le reste de la Flotte: Je sçús dans la suite que le Ministre rendant compte au Roi de cette nouvelle, lui avoit dit, Sire, " le Comte de Forbin se sauvera avec tou- " te sa Flotte: Car il n'a avec lui que " des Vaisseaux Corsaires & bons Voi- " liers ".

Après avoir désarmé tous mes Bâtimens, le projet de descente ayant échoüé, je songeois à un nouvel Armement pour aller continuer mes courses, comme les Campagnes precedentes; lorsque j'en fus empêché par un incident que j'avois prévû; mais qu'il ne fut pas tout-à-fait en mon pouvoir de détourner, & dont je fus enfin la victime.

J'ai déja dit que les Ministres de la Guerre, & de la Marine étoient fort broüillez. Ils eurent de grandes discussions devant le Roi, au sujet de l'expedition d'Ecosse, dont ils attribuoient le peu de succez, l'un à la negligence

1708. de la Marine, & l'autre au retardement des Soldats, qui devoient être embarquez.

Sur quoi, s'il faut dire mon ſentiment, il me ſemble qu'ils avoient tort tous deux de s'entre-accuſer comme ils faiſoient, & qu'ils ne devoient être blâmez ni l'un, ni l'autre, puiſque quand les Matelots qui retardérent de deux jours l'embarquement, ſeroient arrivez à point nommé, la maladie du Roi d'Angleterre & les vents contraires qui firent différer le départ, ne nous auroient pas moins retenus: mais je le répéte; ces Meſſieurs étoient brouillez, & ils vouloient ſe nuire.

Monſieur de Chamillard faiſoit valoir ſon exactitude à faire partir les Troupes, & ſe deffendoit ſur ce que le Comte de Forbin & les deux Intendans de Marine, l'un du Port & l'autre de l'Embarquement, avoient été trouver le Maréchal de Matignon, pour le prier de faire arrêter les Troupes à Saint Omer, en lui repreſentant, que ſi les Soldats venoient à Dunkerque, avant que l'on fût en état de les embarquer, les Ennemis déja inquiets ſur l'armement de trente Vaiſſeaux, ne man-

manqueroient pas de prendre des me- 1708.
ſures pour faire échoüer l'entrepriſe de
la Cour.

Le Miniſtre de la Marine, repliquoit en niant tous ces faits, & prétendoit que le retardement n'avoit eû lieu que parce que les Troupes étoient reſtées mal à propos à Saint Omer.

Pour éclaircir ce point ſur lequel rouloit toute la difficulté ; le Miniſtre de la Guerre écrivit au Maréchal de Matignon, d'exiger du Comte de Forbin, & des Intendans, un Certificat, par lequel il conſtât qu'ils étoient venus le prier de faire arrêter les Troupes à Saint Omer, juſques à ce que les Matelots qu'on attendoit fuſſent arrivez.

Monſieur de Pontchartrain informé de cette démarche de Monſieur de Chamillard m'écrivit, & écrivit aux Intendans de nous garder bien de donner le Certificat qu'on devoit nous demander. Je ne faiſois que de recevoir les Lettres du Miniſtre, lorſque Monſieur de Matignon m'envoya chercher, & me déclarant les intentions de Mr. de Chamillard, voulut m'obliger ſur l'heure à lui accorder ce qu il ſouhaitoit.

„ Monſieur, lui dis-je, il eſt vrai "

„ que j'ai été vous prier de retarder
„ l'arrivée des Troupes ; mais je n'étois
„ pas seul. Les deux Intendans étoient
„ avec moi. Je vais les trouver, & nous
„ concerterons ensemble les moyens de
„ vous donner satisfaction „. J'allai les trouver en effet, & je leur fis sçavoir les prétentions du Maréchal. Nous reconnûmes qu'il étoit fondé à demander le Certificat : mais le Ministre nous ayant défendu de le donner, nous nous trouvâmes d'abord assez embarrassez sur le parti que nous avions à prendre.

Toutefois, les Intendans furent bientôt déterminez ; & ayant pesé les conséquences de ce qu'on exigeoit d'eux, ils me déclarérent nettement, qu'il en arriveroit ce qu'il pourroit ; mais que de leur part ils obéïroient au Ministre de la Marine, & qu'ils n'accorderoient rien au préjudice de ses Ordres : qu'il étoit leur Maître, & qu'ils ne vouloient pas perdre leur fortune en lui desobéïssant : que pour moi, je pouvois prendre telles mesures que je jugerois à propos : qu'étant par mon emploi, dans une situation bien différente de la leur, je trouverois facilement les moyens de me tirer d'embarras.

Le

Le Maréchal, impatient de ne recevoir 1708.
aucune réponse, m'envoya prendre de nouveau, & quoique naturellement fort doux; „ où est donc, me dit-il tout " en colére, à mesure qu'il me vit pa- " roître, le Certificat que je vous ai de- " mandé ? Monsieur, lui dis-je, les " deux Intendans ne veulent absolument " pas le signer : j'ai fait tout ce que j'ai " pû pour les résoudre à vous donner cet- " te satisfaction : mais il n'y a pas eu " moyen de leur faire entendre raison „.

Je sçaurai bien les faire obéïr, me " repliqua-t'il, quoique dans le fond je " m'embarrasse assez peu d'un Certificat " de leur part. C'est le vôtre que je de " mande principalement. Monsieur, lui " repartis-je, que pouvez-vous donc fai- " re du mien, & quel cas en fera la Cour, " quand il y paroîtra seul ? On n'y aura " que bien peu d'égard „.

Vous vous trompez, repartit le Ma- " rechal, & la Cour s'en rapportera bien " plûtôt au témoignage d'un homme de " votre sorte, qu'à tout ce que les Inten- " dans pourroient attester. On sçait assez " que ces sortes de gens, qui n'ont ni " courage, ni honneur, & qui ne servent " le Roi que dans la vûë de s'enrichir "

1708. „ ne méritent pas trop qu'on fasse attention à ce qui vient de leur part. Encore un coup, c'est votre témoignage „ que je souhaite ; il me suffit, & je ne „ fais nul cas des autres „.

Je sentois trop les conséquences de la démarche où l'on vouloit m'engager, pour ne reculer pas autant qu'il me seroit possible. „ Monsieur, lui répondis-„ je, je vous prie de me presser un peu „ moins, & de faire attention à ce que „ je vais avoir l'honneur de vous dire „. „ Vous êtes au comble de l'élévation ; „ & la dignité dont le Roy vous a honoré „ depuis peu, ne vous laisse plus „ rien ni à désirer, ni à craindre. „ Il n'en est pas de même de moi. „ Je ne suis qu'un Gentilhomme qui „ sers depuis très-long-tems, & qui ai „ toûjours travaillé pour mon avance-„ ment. Vous comprenez sans doute „ assez ce que je veux dire : j'ai des „ raisons très-fortes pour refuser le Cer-„ tificat que vous souhaitez : je vous „ demande en grace de ne l'exiger pas „ de moi „.

„ Je ne veux rien entendre, répli-„ qua le Maréchal : je veux le Certi-„ ficat ; & si vous ne me le donnez, tout

à

„ à l'heure, je vais vous faire arrêter „. 1708

Cette menace me fit faire dans l'instant bien des réfléxions inquiétantes : car outre qu'il me parut que le Maréchal le prenoit sur un ton bien haut, & qu'il auroit dû ménager un peu plus un vieil Officier, pour qui il me sembloit qu'il n'avoit pas tout-à-fait assez d'egard, je compris tout l'éclat que mon emprisonnement alloit produire dans le monde, supposé que le Maréchal voulût en effet me pousser à bout.

Je vis encore que je ne pouvois être conduit à la Cour, sans que le Ministre en reçût bien du desagrément, & que le Roy qui n'auroit pas manqué de pénétrer les motifs de mon refus, & à qui j'aurois même été forcé de les avouer, s'il m'avoit interrogé sur ce sujet, auroit certainement trouvé mauvais les deffenses du Ministre, & lui en auroit fait des reproches. Pour lui épargner ce chagrin, je répondis au Maréchal, que je le priois de me donner du tems pour faire mes réfléxions, & que je viendrois lui répondre dans deux heures.

Je fus sur le champ conférer encore

1708. re avec les deux Intendans. Nous examinâmes de nouveau autant qu'il nous fut possible, tous les inconveniens qu'il pouvoit y avoir à accorder, ou à refuser ce qu'on souhaitoit de moi, & après avoir bien tout pesé, il nous parut, que ce qu'il y avoit de mieux à faire, étoit de donner satisfaction au Maréchal.

Nous arretâmes encore que j'écrirois au Ministre que je lui marquerois en détail les violences qui m'avoient été faites; les dernieres menaces du Maréchal de Matignon, & les raisons sur lesquelles j'avois cru nonobstant ses ordres, devoir donner ce malheureux Certificat: Là-dessus je signai.

Le Ministre irrité de ce que je venois de faire, me répondit séchement que j'étois inexcusable d'avoir passé outre; que j'aurois dû me conformer à ses intentions; mais que puisque j'avois été bien aise de me conduire selon mes vûës particulieres, au préjudice des ordres que j'avois reçû, je pouvois être assuré qu'il s'en souviendroit, & que mes affaires n'en seroient pas plus avancées à l'avenir.

Je compris en lisant cette Lettre, toute la faute que j'avois faite: Car après tout, le Ministre avoit raison,

&

&c'étoit à moi à obéïr, sans m'embarrasser des suites. Je remarquerai encore ici en passant, que je ne fis rien qui vaille, lors qu'avec les deux Intendans, j'allai prier le Comte de Gacé de retenir les Troupes à Saint Omer, jusques à l'arrivée des Matelots. A la verité mes intentions étoient bonnes, puisque je n'avois d'autre vûës que d'assurer la réüssite du projet de la Cour: mais je devois faire attention aux consequences fâcheuses que cette démarche pouvoit avoir. 1708.

Que ceux donc qui voudront à l'avenir faire leur chemin dans le service s'attachent invariablement à ces deux maximes: Premiérement, de ne se mêler jamais que de ce qui est de leur emploi, & en second lieu d'obéïr aveuglément aux ordres qu'ils ont reçûs, quelques opposez qu'ils paroissent à leur sens particulier, puisque on doit toûjours supposer que les Ministres ont des vûës superieures, qu'il n'est jamais permis d'aprofondir.

L'experience que j'ai fait sur ce sujet doit servir de preuve de ce que j'avance à quiconque lira ces Mémoires. Depuis qu'avec les meilleures intentions

1700. du monde, je m'avisai de contrevenir aux ordres qu'on m'avoit donnez. Le Ministre ne me le pardonna plus, je le trouvai toûjours opposé à mes interêts, & il affecta de me mortifier toutes les fois qu'il en eut occasion.

Cette conduite fut cause que j'abandonnai le service, d'abord après que la paix fut concluë. J'avoue que j'ai bien plus à me loüer, en ce point, de la Providence, qu'à m'en plaindre, puisque ma retraite, en me rendant le repos, m'a gueri de toutes mes blessûres, & m'a donné le moyen de rétablir ma santé que mes longs services, joints à des fatigues incroyables avoient ruinée. Mais si j'avois été bien aise de continuer à servir, il auroit falu me resoudre à avaler bien des Couleuvres, & tout cela pour n'avoir pas obéï à la lettre. Après cette courte réflexion que j'ai jugé nécessaire, je reviens à ma narration.

Pour m'indemniser de la dépense que j'avois été obligé de faire à l'occasion du passage du Roi d'Angleterre, le Roi me fit donner mille livres de gratification, & une pension de mille écus sur le Trésor Royal. Je ne prétens point ici exagerer

gerer : mais je puis dire avec verité, 1708.
que cette commiſſion me coûta plus de
quarante mille livres. Il n'y aura pas de-
quoi en être ſurpris ; lorſqu'on fera at-
tention, qu'il me faloit donner à man-
ger à un Roi, à un Maréchal de Fran-
ce, à des Milords, à une ſuite nom-
breuſe de Seigneurs du prémier ordre
& à des Officiers Géneraux. Qu'il m'a-
voit falû embarquer plus de quatre-
vingt Domeſtiques de tout état ; que
j'avois tous les jours dans mon Vaiſ-
ſeau, la Table du Roi de douze cou-
verts magnifiquement ſervie, trois au-
tres Tables de quinze couverts chacu-
ne, & la mienne de dix ; le tout ſervi
d'une maniere aſſez propre, & conve-
nable aux perſonnes, pour qui elles étoient
preparées.

Cependant comme il pourroit paroî-
tre difficile à croire qu'on pût dans un
Vaiſſeau, où il n'y a que deux Cuiſi-
nes, une pour le Capitaine, & une au-
tre pour l'Equipage, fournir à tant de
Tables : Voici l'ordre qu'on tenoit.

On mettoit dans une grande Chau-
diere du Bœuf, du Mouton & de la Vo-
laille, d'où l'on tiroit ſuffiſamment du
bouillon pour les ſoupes. J'avois em-
barqué

1708. barqué un grand nombre de petits Foyers, & de Potagers, où l'on dressoit les ragouts. L'Equipage dînoit à dix heures, & l'on servoit en même-tems une Table de quinze couverts; à onze heures on servoit les deux autres qui étoient encore de quinze couverts, & les Viandes se rotissoient dans les deux Cuisines. A midi étoit servie la Table du Roi, & un moment après, la mienne qui n'étoit pas la plus mauvaise de toutes.

J'avois embarqué quatre Cuisiniers, bon nombre d'aides de Cuisine, & des Officiers pour dresser les Fruits. Tous ces gens travailloient presque sans interruption & étoient aidez eux-mêmes dans leur emploi, par les Matelots qui travailloient une bonne partie du tems.

Le voyage ne fut que de trois sémaines. La Table du Roi fut toûjours servie avec des Perdrix & des Faisans. J'avois eû soin d'en embarquer une bonne quantité, aussi-bien que de tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne chere, & à la délicatesse des repas.

Quand les Ennemis nous chasserent, on me pressa fort de jetter en Mer, Bœufs, Moutons, Veau, & tout ce qui embar-

embarrassoit le plus, je ne fus nullement de cet avis, & je répondois à tous ceux qui me donnoient ces conseils, que nous aurions toûjours du tems de reste pour nous défaire de nos provisions, & qu'on n'en venoit là qu'à la derniere extremité. Je n'eus pas tort de ne pas déferer à ce beau conseil; elles nous servirent à faire bonne chere, & sans leur secours, nous aurions été reduits à manger du Lard. 1708.

La Flotte étant débarquée, je comptois de me remettre en Mer avec mon Escadre. Les cinq Vaisseaux de Guerre qui m'avoient servi pour la descente d'Ecosse, étoient en état de mettre à la voile; mais ils ne suffisoient pas, & l'Intendant ayant negligé de faire carener les Bâtimens qui me manquoient, il falut perdre bien du tems pour les mettre en état de servir.

Dans cet intervalle les Ennemis avec quarante Vaisseaux de Guerre vinrent bloquer Dunkerque. Mes Vaisseaux étoient trop gros pour passer sur les Bancs de Sable qui forment la Rade; cependant en ne prenant pas ce parti, il faloit ou demeurer dans le Port, ou sortir en plein par les passes, à la vûë

des

1708. des Ennemis qui m'auroient accablé par le nombre.

Il n'y avoit pas d'apparence de risquer ce coup; ainsi je me vis forcé de consumer mes vivres dans la Rade : ce qui me fit beaucoup de peine. J'écrivis plusieurs fois au Ministre, pour en recevoir un ordre de hazarder la sortie; mais il ne voulut jamais y consentir, me déclarant qu'il remettoit à ma prudence d'en user de la maniére qu'il conviendroit. Pour moi, le danger me parut trop évident, & je ne voulus jamais me charger d'un événement de cette importance.

Comme la saison étoit deja fort avancée, voyant qu'il ne pouvoit plus y avoir lieu à executer rien de tant soit peu considérable, je desarmai, & les Ennemis se retirerent. Monsieur de Pontchartrain informé du desarmement voulut qu'on armât de nouveau les cinq gros vaisseaux que j'avois, & qu'ils allassent croiser pendant l'hiver : Il m'écrivit qu'il m'en donnoit le commandement, avec pouvoir de le ceder, supposé que je n'en voulûs point, à tel autre Capitaine de mon Escadre que j'en jugerois le plus capable.

J'écrivis

J'écrivis au Miniſtre, que je le prois 1708.
de faire attention que ces ſortes de courſes en hiver ne pouvoient qu'être trés-périlleuſes & de nul profit : que les nuits étant fort longues, la ſaiſon dure, & les Mers ſujettes à bien des tourmentes, il n'y avoit aucun moyen de rien faire : qu'il étoit impoſſible que les cinq Vaiſſeaux demeuraſſent longtems unis : que pour ſe rejoindre, il faudroit donner des rendez-vous : que la meilleure partie du tems ſe paſſeroit en jonction : qu'en un mot, les courſes dans cette ſaiſon ne pouvoient être propres que pour un Vaiſſeau ou deux tout au plus, qui en ſe tenant ſur des parages, pouvoient faire quelques priſes par hazard.

Le Miniſtre ne goûta pas mes raiſons, & perſiſta à vouloit que l'Armement ſe fît. Je m'excuſai d'en prendre le commandement, que je fis donner à Monſieur de Tourouvre. Tout ce que j'avois prévû arriva; l'Eſcadre ſortit; elle eût tout à ſouffrir des mauvais tems : & après avoir été pluſieurs fois ſeparée, & réünie elle retourna à Dunkerque, ſans avoir fait la moindre priſe, & après avoir dépenſé au Roy de groſſes ſommes.

Pour

1701. Pour moi je vivois dans l'inaction, & je passai quelque tems dans cet état lorsque révenant sur la situation des affaires de l'Europe, & sur les moyens de rendre service au Roi, j'imaginai un projet qui auroit pû donner bien de l'embarras aux Anglois, si des raisons particulieres n'en eussent empêché l'exécution. Les Alliez faisoient pour lors le Siége de l'Isle, & avoient réüni toutes leur forces contre cette Place; c'est ce qui avoit donné lieu à ce que j'avois projetté; voici comme j'en écrivis au Ministre.

Après lui avoir dit que les gens oisifs étoient sujets à songer creux; & que ce que je lui envoyois, n'étoit peut-être que l'effet d'une imagination qui prend plaisir à s'égarer. "Toutes les „forces des Ennemis, poursuivois-je, „sont employées au Siége de l'Isle, sans „qu'il soit resté aucun Soldat en Angle-„terre, que quelques malheureuses „Milices, sur lesquelles on ne sçauroit „faire fonds.

„L'Armée du Roi est à portée de „la Marine, & en état d'être embar-„quée dans très-peu de tems. Si la „Cour vouloit faire passer trente mille

Hom-

Hommes en Angleterre, je m'engagerois 1708.
à faciliter ce passage dans six, douze, “
& dix-heures. “

Vous nignorez pas que ce Royau- “
me est plein de division, & qu'une “
bonne partie des Peuples se déclare- “
roit pour les François. Nos trente “
mille Hommes marchant droit à Lon- “
dres le prendront infailliblement. Il “
est aisé de comprendre que la prise de “
cette Capitale causeroit une étrange “
révolution dans le Royaume; que “
pour peu que les Ennemis tardassent “
à y envoyer du secours, nos Troupes “
seroient en état d'y faire bien du pro- “
grès; que quelque diligence qu'on “
apportat, pour faire avancer les se- “
cours, les Ennemis ayant à faire bien “
du chemin par Mer, & par Terre, “
il seroit difficile que nous ne leur eus- “
sions pas déja fait beaucoup du mal “
avant leur arrivée; mais que tout au “
moins, quand nous n'y gagnerions “
rien autre; les Anglois seroient obli- “
gez, pour secourir leur propre Païs, “
d'abandonner le Siége de l'Isle. „

Le Ministre me répondit que la Cour approuvoit fort mon projet, qu'à la verité la situation présente des affaires

ne

1686. ne permettoient pas de l'exécuter ; mais que je lui avois fait plaisir de lui faire part de mes vûës, & qu'il me prioit de continuer à les lui communiquer.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que je reçûs un Ordre de Monseigneur LE DUC DE BOURGOGNE ; pour faire marcher les Troupes de la Marine dont on vouloit se servir à l'attaque de l'*Effingue*, poste important sur le Canal de *Bruges* à *Nieuport* & qui sert à couvrir *Ostende*. Je n'avois qu'un seul Bataillon de Marine, je priai le Chevalier de Langeron de vouloir joindre son Bataillon au mien ; il y consentit ; je le fis recevoir Colonel, & nous marchâmes à Nieuport, où en qualité d'Officier Géneral j'allai avec les Troupes faire des coupures pour inonder le Païs, & je postai des Gardes à la vûë des Ennemis,

J'avois fait sans aucune difficulté, pendant quelques jours toutes les fonctions de mon emploi, lorsqu'un Officier de Terre qui n'étoit que simple Brigadier ; s'avisa de me disputer le Commandement. Monsieur le Duc de VANDÔME qui étoit de l'autre côté de l'Effingue, informé de ce demêlé, qui auroit

auroit peut-être eu des ſuites, me fit 1708. l'honneur de m'écrire.

Il me marquoit qu'à la verité j'étois Officier général de Marine; mais que n'ayant point de Lettre de ſervice pour commander ſur Terre, je ſerois tous les jours expoſé à ces ſortes de diſcuſſions, qu'il étoit charmé de la bonne volonté que je témoignois pour le ſervice du Roi : qu'il en informeroit Sa Majeſté en tems & lieu : mais qu'afin que rien n'arrêtât le ſiége, il me prioit de remettre le Commandement des Troupes au Chevalier de Langeron.

J'obéïs ſans peine à un ordre ſi reſpectable. Le Chevalier à la tête de la Marine, rendit des ſervices très-importans, & ſe diſtingua beaucoup. Les Troupes de Mer firent des merveilles ſous ſes ordres : elles monterent les premieres à l'aſſaut, & ne contribuérent pas peu à la priſe de la Place. Lorſqu'elle fut emportée, nous ramenames les Troupes à Dunkerque, d'où je partis pour me rendre à la Cour.

Je fus me preſenter au Roi, & de là au Miniſtre, qui me reçut aſſez froidement, & je ne m'attendois pas à un accuëil plus favorable. Quelques jours après,

1708. après il me fit appeller. Il n'y avoit plus de fond dans la Marine pour aucun armement, la dépense qu'on venoit de faire pour le passage du Roy d'Angleterre, & pour l'armement de l'Escadre pendant l'hyver, avoit consumé tout le produit des prises que j'avois fait la Campagne précedente.

C'étoit pour me parler de cet épuisement des finances, que le Ministre avoit soûhaité de me voir. Il me proposa de chercher moi-même des Particuliers pour faire des fonds, qu'on employeroit à armer l'Escadre de Dunkerque. Je lui promis de faire mon possible pour y réüssir.

Il ne mauroit pas été bien difficile d'en venir à bout ; mais je n'avois garde de m'en mêler. Il m'auroit fait trop de peine d'engager bien d'honnêtes gens qui avoient une pleine confiance en moi, a de grands frais d'ont il étoit à craindre qu'ils ne perdissent les avances : car il est certain que le Ministre n'auroit employé l'Escadre que pour le service du Roy, & nullement au profit de ceux qui auroient prêté leur argent.

Quelques jours après, il me demanda,

da, si j'avois trouvé dequoi faire l'Armement dont il m'avoit parlé, je répondis que je n'avois trouvé personne, qui fût assez riche, ou qui eût assez de bonne volonté. J'ajoûtai en même tems que c'étoit à lui, qui avoit un credit infini, à trouver des Armateurs; qu'il le pouvoit plus facilement que tout autre; qu'il n'avoit qu'à s'adresser aux Gens d'affaires, & aux Partisans, qui avoient tout l'argent du Royaume, & qui avoient assez gagné avec le Roy, pour ne devoir pas se faire une peine d'une avance qui n'étoit pas grand chose pour eux. 1708.

Notre conversation n'alla pas plus loin ce jour-là : mais le lendemain le Cour étant à *Marli*, il m'envoya chercher de nouveau, je trouvai chez lui le Baillif de Langeron, nous dinâmes tous trois ensemble. Après le repas il nous parla long-tems sur l'Armement de Dunkerque, & il affecta de nous redire plusieurs fois que nous devions nous employer à chercher des Armateurs, pour mettre l'Escadre de Dunkerque en mer.

Comme j'insistois sur l'impossibilité où nous étions de trouver ce qu'il souhaitoit,

1708. haitoit, ſoit par rapport à la rareté de l'argent; ſoit par rapport au peu de confiance qu'on prenoit en nous. " Je ſçai ,, bien, me dit-il, que vous trouvez des ,, difficultez par tout, & ce n'eſt pas ,, d'aujourd'hui que vous avez réfuſé ,, d'entrer dans mes vûës. Je vous les ,, ai communiquées autrefois dans une ,, affaire d'une aſſez grande conſequen- ,, ce : mais quoique je vous eûs parlé ,, aſſez clairement, vous n'y voulu- ,, tes jamais rien entendre, & vous ne ,, laiſſates pas d'agir comme ſi je ne vous ,, avois rien dit ,,.

Je vis fort bien où ce reproche tendoit, je fis ſemblant de n'y rien comprendre. & je m'excuſai, en diſant que je m'étois toûjours conformé à mes inſtructions. " Le Miniſtre me repliqua, ,, vos inſtructions ont toûjours été con- ,, çûës, comme il convenoit; mais je ,, vous avois fait aſſez entendre dans nos ,, converſations particulieres, ce que je ,, ſouhaitois de vous.

,, Il eſt vrai, Monſieur, lui repartis- ,, je & je vous avois parfaitement en- ,, tendu, puiſqu'il faut l'avoüer : mais ,, je n'avois garde de me charger de ,, pareilles commiſſions. Ce n'eſt pas

,, d'aujourd'hui

aujourd'hui que je sçai, que quand" 1708.
on veut qu'un sujet zélé pour le ser-"
vice de son maître, exécute quelque"
chose d'important, il faut lui en don-"
ner l'ordre par écrit, & lui mettre"
entre les mains dequoi justifier sa con-"
duite, quand il aura bien obéï".

La derniere avanture qui m'est ar-"
rivée au sujet du Roi de Dannemarck,"
m'a appris quel auroit été le succès de
celle dont vous me parlez. Vous m'a-"
viez dit de vive voix, au sujet de cette"
prémiere, que si je trouvois quelque"
bon coup à faire dans les Ports de"
Dannemarck contre les Ennemis du"
Roi, je ne devois pas les manquer."
En consequence de cette parole, qui"
valoit un ordre, je brulai vingt-cinq"
Bâtimens Hollandois que j'avois trou-"
vé aux approches, & dans la Baye de"
l'Isle de VVardhouis; le Roi de Dan-"
nemarck fait des plaintes contre moi,"
son Ambassadeur requiert que je sois"
puni, comme infracteur de la Paix,"
& il ne demande rien moins que ma"
tête. Et quand je vous represente que"
je n'ai rien fait que suivant vos inten-"
tions; & que c'est à vous à me justi-"
fier; vous me renvoyez froidement"

1708. „chez Monſieur de Torci, pour y re-
„pondre comme un criminel. Heureux
„d'avoir pû trouver de moi-même quel-
„que ombre de raiſon pour colorer tel-
„lement quellement la conduite que
„j'avois tenu.

„Dequoi vous plaignez vous, inter-
„rompit le Miniſtre, malgré les inſtan-
„ces de l'Ambaſſadeur, il ne vous eſt
„rien arrivé. J'en conviens, lui repli-
„quai-je; mais reconnoiſſez auſſi que je
„ne me ſuis tiré d'affaire que parce que,
„enſuite des brouilleries ſecretes, &
„de la meſintelligence qu'il y avoit
„entre les deux Couronnes, on ne s'eſt
„pas trop embaraſſé de donner ſatisfac-
„tion à ce Prince.

„Il n'en auroit pas été de même,
„ſi j'avois exécuté ce que j'avois par-
„faitement bien compris dans l'affaire
„dont vous me parlez. Il étoit im-
„mancable, qu'on auroit fait des plain-
„tes contre moi, je n'aurois pas eû à
„faire à des Puiſſances que vous euſſiez
„crû ne devoir pas menager : l'on
„m'auroit fait mon procès, & n'ayant
„à alleguer pour ma défenſe que des pa-
„roles qu'on oublie dans l'occaſion, il
„m'en auroit coûté la tête, ainſi quoi-
que

que très-innocent, j'aurois été la vic-" 1709.
time ſur laquelle l'on auroit tout fait "
rétomber, & qu'on n'auroit pas man- "
qué d'immoler aux plaintes de ceux "
à qui ma conduite auroit été deſa- "
greable ".

A ces mots le Miniſtre ſe prit à rire, & plaiſanta aſſez long-tems ſur ma prévoyance, qui lui paroiſſoit, diſoit-il, hors de ſaiſon.

Au commencement de l'anné mil ſept cens neuf, je fus envoyé à Dunkerque, pour y commander. Sur le bruit qui couroit que les Ennemis devoient venir bombarder la Ville, & bruler les jettées, j'avois ordre de preparer des Chaloupes, & de petits Canots, pour traverſer leur projet; mais ce bruit fut faux & perſonne ne parut.

Je rétournai à la Cour, où je ſéjournai quelque tems. Il me faiſoit beaucoup de peine de retourner à Dunkerque; ma ſanté étoit fort alterée, & je ſouffrois extrêmement, tant de mes anciennes bleſſures, que de bien d'autres infirmitez que j'avois contracté dans mes longs voyages, & dans tous les dangers que j'avois courû.

Je m'adreſſai au Miniſtre à qui je

1709. representai que n'y ayant plus d'Armement dans ce Port, il étoit inutile que j'y demeuras plus long-tems, qu'un Enseigne suffisoit pour le service qu'il y avoit à faire; & qu'ainsi je le priois de me mettre dans le département de Toulon. Pour l'engager encore mieux à m'accorder ce que je souhaitois, je lui fis valoir mes maladies, qui demandoient que je m'approchas de mon air natal, où je serois à portée de faire des remedes, pour le retablissement de ma santé, & pour me mettre en état d'aller encore au bout du monde si le service du Roi le demandoit.

J'eus beau insister, presser, prier, le Ministre fut inflexible, il me réfusa crûment, & je n'en tirai d'autre réponse, si-non que ma présence étoit nécessaire à Dunkerque. Tout ce que je pûs obtenir se reduisit à un congé pour trois mois; pendant lesquels je pourrois aller regler quelques affaires que j'avois en Provence.

L'année d'après il me fallut retourner encore à Dunkerque pour y remplir les fonctions de Commandant dans le Port. Le declin de l'âge, ne vient pas sans infirmitez, les miennes augmentérent extrême-

trêmement, & plusieurs de mes playes s'étoient rouvertes. Je fus obligé d'aller en Provence, où je me mis entre les mains des Chirurgiens, j'écrivis de là au Ministre que je n'étois point en état de retourner à mon poste, il le trouva mauvais; il voulut m'obliger de m'y rendre, & me menaça de me faire rayer des Etats de la Marine, si je n'obéïssois promptement. 1710.

Je lui répondis qu'il étoit le Maître de faire ce qu'il jugeroit à propos; mais que dans l'état où j'étois il étoit absolument impossible que je me mis en route. Je lui envoyai sur l'état & sur la qualité de mes blessures, des attestations des Medecins, & des Chirurgiens signées par Mr Arnoux, Intendant des Galéres. Il n'en tint nul compte, & persista à vouloir être obéï.

Enfin, j'écrivis au Cardinal de Janson à qui je fis part de la situation où je me trouvois: cette Eminence parla au Ministre, & obtint qu'on me mettroit du Département de Toulon. Je me rendis dans la Ville; mais je n'y fus pas plûtôt, que mes infirmitez augmentérent considerablement. Je récrivis au Ministre, le priant de me permettre d'aller passer

1710. passer au moins quelque tems chez moi pour tacher de me retablir parfaitement, & de me mettre en état d'employer le reste de mes jours au service de Sa Majesté, on n'eut aucun égard à mes prieres, & je reçûs un ordre précis de resider à Toulon.

Cette dureté qui me perça le cœur, me fit prendre la résolution de me retirer entierement, d'autant mieux que je vis fort bien que la Paix qui alloit être concluë avec l'Angleterre, supposé qu'elle ne le fût pas déja, ne laisseroit desormais que bien peu de chose à faire dans la Marine.

J'écrivis donc pour la derniere fois à Mr de Pontchartrain que mes maux augmentant de plus en plus, & que n'y voyant point d'autre remede que de me retirer entierement, je le priois de me faire obtenir de Sa Majesté un congé absolu. Ce Ministre qui ne m'aimoit pas à beaucoup prés, sur tout depuis l'affaire du Certificat, ne me marchanda pas; il m'envoya tout ce que je souhaitois, & il fit joindre au congé que je lui avois demandé, une pension de quatre mille livres, outre celle de trois mille livres dont je jouissois depuis deux ans.

Je

Je ne pousserai pas plus loin ces Mémoires. En consequence du congé que je venois de recevoir, je me retirai à l'âge d'environ cinquante-six ans, après quarante-quatre ans de service, dans une Maison de Campagne que j'ai dans le voisinage de Marseille, où j'ai toûjours demeuré depuis, 1710.

J'y respire un fort bon air, j'y passe dans une honnête abondance, une vie douce & tranquille, uniquement occupé à servir Dieu, & à cultiver des amis dont je préfere le commerce à tout ce que la fortune auroit pû me présenter de plus brillant : j'employe une partie de mon revenu au soulagement des Pauvres, & je tache de remettre la paix dans les Familles, soit en faisant cesser les anciennes inimitiez, soit en terminant les procès de ceux qui veulent s'en rapporter à mon jugement.

Ce genre de vie paisible m'a rendu ma premiere vigueur, toutes mes incommoditez se sont entierement dissipées, & quoique dans un âge avancé, je joüis d'une santé presque aussi forte & aussi robuste que dans ma prémiere jeunesse : aussi bien loin de me plaindre des degouts que j'ai reçû de la Cour,

1710. Cour, je reconnois de bonne foi qu'ils m'ont été bien plus profitables que nuisibles, puisque je leur dois un bonheur que je ne connnoissois pas auparavant, & que je n'aurois peut-être goûté de ma vie.

*Fin du second & dernier Tome.*





